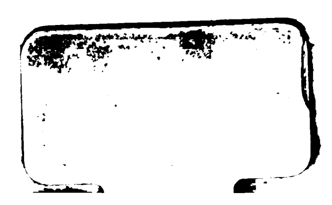



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LES CHOUANS.

****
IMPRIMERIE DE J. N. GREGOIR,
rue au Lin, nº 20.

LES CHOUANS

OU

LA BRETAGNE EN 1799,

PAR

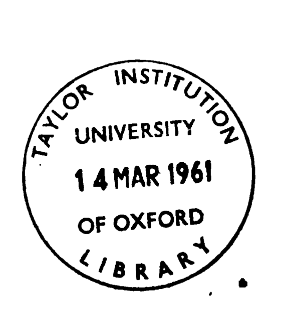
M. de Balzac.

DEUXIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE.

TOME PREMIER.

Bruxelles,
LOUIS HAUMAN ET COMP^e., LIBRAIRES.

1835.



INTRODUCTION.

En prenant le sujet de son ouvrage dans la partie la plus grave et la plus délicate de l'histoire contemporaine, l'auteur s'est trouvé dans la nécessité de déclarer ici, avec une sorte de solennité, qu'il n'a jamais eu l'intention de li-

vrer au ridicule ou au mépris, ni les opinions ni les personnes. Il respecte les convictions. Les personnes lui sont inconnues. Ce ne sera pas sa faute si les choses parlent d'elles-mêmes et parlent si haut. Il ne les a ni créées ni révélées. Ici le pays est le pays, les hommes sont les hommes, les paroles sont les paroles mêmes. Les faits n'ont été reniés ni par les Mémoires publiés aux diverses époques de la Restauration ni par la République française; l'Empire seul les avait ensevelis dans les ténèbres de la censure. Dire que cet ouvrage n'eût pas vu le jour sous le règne de Napoléon, n'est-ce pas honorer l'opinion publique qui nous a conquis la liberté?

L'auteur a essayé d'exprimer un de ces événemens tristement instructifs pour tous les peuples et dont la révolution française a été si féconde.

La présence de quelques intéressés lui a prescrit d'accuser les physionomies avec une rigoureuse exactitude et de n'avoir que la passion permise au peintre : celle de bien présenter un

portrait, de distribuer naturellement la lumière et de tâcher de faire croire à la vie des personnages.

Mais ce mot d'exactitude veut une explication.

L'auteur n'entend pas contracter l'obligation de donner les faits un à un, sèchement et de manière à montrer jusqu'à quel point on peut faire arriver l'histoire à la condition d'un squelette dont les os sont soigneusement numérotés. Aujourd'hui, les grands enseignemens que l'histoire déroule dans ses pages doivent devenir populaires. D'après ce système, suivi depuis quelques années par des hommes de talent, l'auteur a tenté de mettre dans ce livre l'esprit d'une époque et d'un fait, préférant la discussion au procès-verbal, la bataille au bulletin, le drame au récit. Donc, nul des événemens de cette nationale discorde, si petit qu'il soit, nulle des catastrophes qui ensanglantèrent tant de champs maintenant paisibles, n'ont été oubliées : les personnages s'y verront de face ou de profil, dans l'ombre ou au jour, et les moin-

dres malheurs y seront en action ou en principe.

Quant à la fable du livre, l'auteur ne la donne pas comme neuve, l'épigraphe en fait foi, mais elle est déplorablement vraie ; à cette différence, que la réalité est odieuse, et que l'événement qui emploie quelques jours, s'est passé en quarante-huit heures. La précipitation de la véritable catastrophe n'aura peut-être pas encore été assez adoucie ; mais la nature s'est chargée d'excuser l'auteur.

Ignorant, au moment où il écrivait, les destinées de quelques acteurs de son drame, il en a déguisé les noms. Cette précaution, dictée par la délicatesse, a été étendue aux localités. Le *district* de Fougères ne lui sera pas assez hostile pour venir l'accuser de l'avoir rendu le théâtre d'aventures qui se sont passées à quelques lieues de là. N'était-il pas tout naturel de choisir pour type de la *Bretagne en* 1799, un des berceaux de la chouannerie, et le site peut-être le plus pittoresque de ces belles contrées ?

Puisse cet ouvrage rendre efficaces les vœux

formés par tous les amis du pays pour l'amélioration physique et morale de la Bretagne ! Depuis environ trente ans la guerre civile a cessé d'y régner, mais non l'ignorance. L'agriculture, l'instruction, le commerce n'y ont fait aucun progrès depuis un demi-siècle. La misère des campagnes est digne des temps féodaux et la superstition y remplace la morale du Christ. L'entêtement du caractère breton est un des grands obstacles à l'accomplissement des plus généreux projets. La prospérité de la Bretagne n'est pas une question nouvelle. Elle était le fond du procès entre La Chalotais et le duc d'Aiguillon.

Le mouvement rapide des esprits vers la révolution a empêché jusqu'ici la révision de ce célèbre procès ; mais lorsqu'un ami de la vérité jettera quelque lumière sur cette lutte, les physionomies historiques de l'oppresseur et de l'opprimé prendront des aspects bien différens de ceux que leur a donnés l'opinion des contemporains. Le patriotisme royal d'un homme qui ne cherchait peut-être à faire le bien qu'au pro-

fit du fisc et du trône, rencontra cet étroit patriotisme de localité, si funeste au progrès des lumières. Le ministre avait raison, mais il opprimait; la victime avait tort, mais elle était dans les fers. Or, en France, le sentiment de la générosité y étouffe même la raison. L'oppression y est aussi odieuse au nom de la vérité qu'elle peut l'être au nom de l'erreur.

M. d'Aiguillon avait tenté d'abattre les haies de la Bretagne, de donner du pain à cette province en y introduisant la culture du blé, d'y tracer des chemins, creuser des canaux, faire parler le français, perfectionner le commerce et l'agriculture, enfin d'y mettre un germe d'aisance pour le plus grand nombre et d'y faire arriver la lumière pour tous : tels étaient les résultats éloignés des mesures dont la pensée donna lieu à ce grand débat. L'avenir du pays s'enrichissait des plus belles espérances.

Combien de gens de bonne foi seraient étonnés d'apprendre que la victime défendait les abus, l'ignorance, la féodalité, l'aristocratie, et n'invoquait la tolérance que pour perpétuer

le mal dans son pays ! Il y avait deux hommes en cet homme : le Français qui, dans les hautes questions d'intérêt national, proclamait, d'une voix génereuse, les plus salutaires principes ; le Breton, auquel d'antiques préjugés étaient si chers, que, semblable au héros de Cervantes, il déraisonnait avec éloquence et fermeté aussitôt qu'il s'agissait de guérir les plaies de la Bretagne.

Aujourd'hui, en 1829, un journal annonçait qu'un régiment français, composé de Bretons, avait débarqué à Nantes, après avoir traversé la France et occupé l'Espagne sans qu'aucun des hommes sût un mot de français ou d'espagnol. C'était la Bretagne ambulante, traversant l'Europe comme une peuplade gallique.

Voilà un des résultats de la victoire de M. de La Chalotais sur le duc d'Aiguillon.

L'auteur arrêtera là cette observation. Elle n'était pas de nature à entrer dans le livre, et ses développemens auraient trop d'étendue pour une introduction.

Paris, 15 janvier 1829.

CHAPITRE PREMIER.

Dans les premiers jours de l'an VIII, au commencement de vendémiaire; ou, pour se conformer au calendrier actuel, vers la fin du mois de septembre 1799, une centaine de paysans et un assez grand nombre de bourgeois, partis le

matin de Fougères pour se rendre à Mayenne, gravissaient la montagne de la *Pèlerine*, située à mi-chemin environ de Fougère à Ernée, petite ville où les voyageurs qui font ce trajet ont coutume de se reposer.

Ce détachement, divisé en groupes plus ou moins nombreux, offrait une collection de costumes si bizarres et une réunion d'individus appartenant à des localités ou à des professions si diverses, qu'il ne sera pas inutile d'en décrire les différences caractéristiques pour donner à cette histoire les couleurs vives auxquelles on met tant de prix aujourd'hui, quoique, selon certains critiques, elles nuisent à la peinture des sentimens.

Quelques-uns des paysans, et c'était le plus grand nombre, allaient pieds nus, ayant pour tout vêtement une grande peau de chèvre qui les couvrait depuis le col jusqu'aux genoux, et un pantalon de toile blanche très-grossière, dont le fil mal tondu accusait l'incurie industrielle du pays. Les mèches plates de leurs longs cheveux s'unissaient si habituellement aux poils de la peau de chèvre et cachaient si complètement leurs visages baissés vers la terre, qu'on pouvait facilement prendre cette peau pour la leur, et

confondre, à la première vue, ces malheureux avec les animaux dont ils portaient les dépouilles. Mais à travers ces cheveux l'on voyait bientôt briller leurs yeux comme des gouttes de rosée dans une épaisse verdure ; et leurs regards, tout en annonçant l'intelligence humaine, causaient plus de terreur que de plaisir. Leurs têtes étaient surmontées d'une sale toque en laine rouge, semblable à ce bonnet phrygien que la république adoptait alors comme emblême de la liberté. Tous avaient sur l'épaule un gros bâton de chêne noueux, au bout duquel pendait un long bissac de toile, peu garni.

D'autres portaient, par-dessus leur bonnet, un grossier chapeau de feutre à larges bords et orné d'une espèce de chenille en laine de diverses couleurs qui en entourait la forme. Ceux-ci, entièrement vêtus de la même toile dont étaient faits les pantalons et les bissacs des premiers, n'avaient presque rien dans leur costume qui appartînt à la civilisation nouvelle. Leurs longs cheveux retombaient sur le collet d'une veste ronde à petites poches latérales et carrées qui n'allait que jusqu'aux hanches, vêtement particulier aux paysans de l'Ouest. Sous cette veste ouverte on distinguait un gilet de même toile et

à gros boutons. Quelques-uns d'entre eux marchaient avec des sabots, tandis que, par économie, d'autres tenaient leurs souliers à la main.

En somme, ce costume sali par un long usage, noirci par la sueur ou la poussière, et moins original que le précédent, n'avait d'autre mérite historique que de servir de transition à l'habillement presque somptueux de quelques hommes, qui, dispersés, çà et là, au milieu de la troupe, y brillaient comme des fleurs.

En effet, leurs pantalons de toile bleue, leurs gilets rouges ou jaunes ornés de deux rangées de boutons de cuivre parallèles, et semblables à des cuirasses carrées, tranchaient aussi vivement sur les vêtemens blancs et les peaux de leurs compagnons, que des bluets et des coquelicots dans un champ de blé. Quelques-uns étaient chaussés avec ces sabots que les paysans de la Bretagne savent faire eux-mêmes; mais presque tous avaient de gros souliers ferrés et des habits de drap fort grossier, taillés comme les anciens habits français dont nos paysans gardent encore religieusement la forme. Le col de leur chemise était attaché par des boutons d'argent qui figuraient ou des cœurs ou des ancres. Enfin, leurs bissacs paraissaient mieux garnis

que ceux de leurs compagnons, et cinq ou six d'entre eux joignaient à leur équipage de route une gourde sans doute pleine d'eau-de-vie, et suspendue par une ficelle à leur cou.

Quelques citadins apparaissaient, au milieu de ces hommes, à demi-sauvages, comme pour marquer le dernier terme de la civilisation de ces contrées. Coiffés de chapeaux ronds, de claques ou de casquettes, ayant des bottes à revers ou des souliers maintenus par des guêtres, ils présentaient, comme les paysans, des différences remarquables dans leurs costumes.

Une dixaine d'entre eux portaient cette veste républicaine connue sous le nom de *carmagnole;* d'autres, de riches artisans sans doute, étaient vêtus, de la tête aux pieds, en drap de même couleur. Les plus recherchés dans leur mise se distinguaient par des fracs et des redingotes de drap bleu ou vert plus ou moins râpé. Ceux-là, véritables personnages, avaient des bottes de diverses formes, et badinaient avec de grosses cannes en gens qui font contre fortune bon cœur. Quelques têtes soigneusement poudrées, des queues assez bien tressées, annonçaient cette espèce de recherche que nous inspire un commencement de fortune ou d'éducation.

En considérant ces hommes étonnés de se voir ensemble, et ramassés comme au hasard, on eût dit la population d'un petit bourg chassée de ses foyers par un incendie. Mais l'époque et les lieux donnaient un tout autre intérêt à cette masse d'hommes.

En effet, un observateur, initié dans le secret des discordes civiles qui agitaient alors la France, aurait pu facilement reconnaître le petit nombre de citoyens sur la fidélité desquels la République devait compter dans cette troupe, presque entièrement composée de gens qui, quatre ans auparavant, avaient porté les armes contre elle.

Un dernier trait assez saillant ne laissait aucun doute sur les opinions qui divisaient ce rassemblement. Les républicains seuls marchaient avec une sorte de gaieté. Quant aux autres individus de la troupe, s'ils offraient des différences sensibles dans leurs costumes, ils avaient sur leurs figures et dans leurs attitudes cette expression uniforme que donne le malheur. Bourgeois et paysans, tous gardaient l'empreinte d'une mélancolie profonde, leur silence avait quelque chose de farouche, et ils semblaient courbés sous le joug d'une même pensée, ter-

rible sans doute, mais soigneusement cachée, car leurs figures étaient impénétrables. La lenteur peu ordinaire de leur marche pouvait seulement trahir de secrets calculs.

De temps à autre, quelques-uns d'entre eux remarquables par des chapelets suspendus à leur cou, malgré le danger qu'ils couraient à conserver ce signe d'une religion détruite, secouaient leurs cheveux et relevaient la tête avec défiance. Alors ils examinaient à la dérobée les bois, les sentiers et les rochers dont la route était encaissée, mais de l'air dont un chien, mettant le nez au vent, essaie de subodorer le gibier. Puis, n'entendant que le bruit monotone des pas de leurs silencieux compagnons, ils baissaient de nouveau leurs têtes et reprenaient leur contenance de désespoir, semblables à des criminels emmenés au bagne pour y vivre, pour y mourir.

La marche de cette colonne sur Mayenne, les élémens hétérogènes qui la composaient et les divers sentimens dont elle était animée s'expliquaient assez naturellement par la présence d'une autre troupe qui formait la tête du détachement.

Cent cinquante soldats environ marchaient

en avant avec armes et bagages, sous le commandement d'un *chef de demi-brigade*. Il n'est pas inutile de faire observer à ceux qui n'ont pas assisté au drame de la révolution, que cette dénomination remplaçait le titre de colonel, proscrit par les patriotes comme trop aristocratique.

Ces soldats appartenaient au dépôt d'une demi-brigade d'infanterie en séjour à Mayenne. Dans ces temps de discordes, les habitans de l'Ouest avaient appelé tous les soldats de la république, des *bleus*. Ce surnom était dû à ces premiers uniformes bleus et rouges dont le souvenir est encore assez frais pour en rendre la description superflue. Le détachement des bleus servait donc d'escorte à ce rassemblement d'hommes presque tous mécontens d'être dirigés sur Mayenne, où la discipline militaire devait promptement leur donner un même esprit, une même livrée et l'uniformité d'allure qui leur manquait alors si complètement.

Cette colonne était le contingent péniblement obtenu du district de Fougères, et dû par lui dans la levée que le Directoire exécutif de la république française avait ordonnée, par une loi du 10 messidor précédent. Le gouvernement

avait demandé cent millions et cent mille hommes, afin d'envoyer de prompts secours à ses armées, alors battues par les Autrichiens en Italie, par les Prussiens en Allemagne, et menacées en Suisse par les Russes, auxquels Suwarow faisait espérer la conquête de la France.

Les départemens de l'Ouest, connus sous le nom de Vendée, la Bretagne et une portion de la Basse-Normandie, pacifiées depuis trois ans par les soins du général Hoche, après une guerre de quatre années, paraissaient avoir saisi ce moment pour recommencer la lutte.

En présence de tant d'agressions, la république retrouva sa primitive énergie. Elle avait d'abord pourvu à la défense des départemens attaqués, en en remettant le soin aux habitans patriotes par un des articles de la loi de messidor. En effet, le gouvernement, n'ayant ni troupes ni argent dont il pût disposer à l'intérieur, éluda la difficulté par une gasconnade législative; et, ne pouvant rien envoyer aux départemens insurgés, il leur donnait sa confiance. Peut-être espérait-il aussi que cette mesure, en armant les citoyens les uns contre les autres, étoufferait l'insurrection dans son principe.

Cet article, source de funestes représailles, était ainsi conçu :

Il sera organisé des compagnies franches dans les départemens de l'Ouest.

Cette disposition impolitique fit prendre à l'Ouest une attitude si hostile, que le Directoire désespéra d'en triompher de prime abord. Aussi, peu de jours après, demanda-t-il aux Assemblées des mesures particulières relativement aux légers contingens dus en vertu de l'article qui autorisait les compagnies franches.

Donc, une nouvelle loi promulguée quelques jours avant le commencement de cette histoire, et rendue le troisième jour complémentaire de l'an VII, ordonnait d'organiser en légions ces faibles levées d'hommes. Elles devaient porter le nom des départemens de la Sarthe, de l'Orne, de la Mayenne, d'Ile-et-Vilaine, du Morbihan, de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire, et *ces légions*, disait la loi, *spécialement employées à combattre les Chouans, ne pourraient sous aucun prétexte être portées aux frontières.*

Ces détails fastidieux, mais ignorés, donnent à cette époque une physionomie particulière, et servent à expliquer la marche du troupeau

d'hommes conduit par les bleus. Peut-être n'est-il cependant pas superflu d'ajouter que ces belles et patriotiques déterminations directoriales n'ont jamais reçu d'autre exécution que leur insertion au *Bulletin des Lois*. N'étant plus soutenus par de grandes idées morales, par le patriotisme ou par la Terreur, qui les rendait naguère exécutoires, les décrets de la république créaient des millions et des soldats dont rien n'entrait ni au trésor ni à l'armée. Le ressort de la révolution s'étant usé en des mains inhabiles, les lois recevaient dans leur application l'empreinte des circonstances au lieu de les dominer.

Les départemens de la Mayenne et d'Ile-et-Vilaine étaient alors commandés par un vieil officier qui, jugeant sur les lieux l'opportunité des mesures à prendre, voulut essayer d'arracher à la Bretagne ses contingens, et surtout celui de Fougères, l'un des plus redoutables foyers de la chouannerie. Il espérait ainsi affaiblir les forces de ces districts menaçans.

Il profita des prévisions illusoires de la loi pour affirmer qu'il équiperait et armerait sur-le-champ les *réquisitionnaires*, et qu'il tenait à leur disposition un mois de la solde promise par le gouvernement à ces troupes d'exception.

Quoique la Bretagne se refusât alors à toute espèce de service militaire, l'opération réussit tout d'abord, sur la foi de ces promesses, et même avec une sorte de promptitude qui alarma cet officier. Mais c'était un de ces vieux chiens de guérite difficiles à surprendre aussitôt qu'il vit accourir au district une partie des contingens, il soupçonna quelque motif secret à cette prompte réunion d'hommes; et peut-être devina-t-il juste en croyant qu'ils voulaient se procurer des armes. Alors, sans attendre les retardataires, il prit des mesures pour tâcher d'effectuer sa retraite sur Alençon, afin de se rapprocher des pays soumis.

Cependant l'insurrection croissante de ces contrées rendait le succès de ce projet très-problématique. Mais cet officier, qui, selon ses instructions, gardait le plus profond secret sur les malheurs de nos armées et sur les nouvelles peu rassurantes parvenues de la Vendée, avait tenté, dans la matinée où commence cette histoire, d'arriver à Mayenne par une marche forcée. Là, il se promettait bien d'exécuter la loi suivant son bon vouloir, en remplissant les cadres de sa demi-brigade avec ses *conscrits* bretons.

Ce mot de conscrit, devenu plus tard si célèbre, avait remplacé pour la première fois, dans les lois, le nom de réquisitionnaires, primitivement donné aux recrues républicaines.

Avant de quitter Fougères, il avait fait prendre secrètement à ses soldats les rations de pain nécessaires à la subsistance de tout son monde, afin de ne pas éveiller l'attention des conscrits sur la longueur de la route. Il comptait bien ne pas s'arrêter à l'étape d'Ernée, où, revenus de leur étonnement, les hommes du contingent auraient pu s'entendre avec les chouans répandus dans les campagnes voisines.

Le morne silence qui régnait dans la troupe des réquisitionnaires surpris par la manœuvre du vieux républicain, et la lenteur de leur marche sur cette montagne, excitaient au plus haut degré la défiance de ce chef de demi-brigade, nommé Hulot. Les traits les plus saillans de la description qui précède, étaient pour lui d'un vif intérêt. Aussi marchait-il silencieusement; au milieu de cinq jeunes officiers qui, tous, respectaient la préoccupation de leur chef. Mais au moment où Hulot parvint au faîte de la Pélerine, il tourna tout à coup la tête, comme

par instinct, pour inspecter les visages inquiets des réquisitionnaires, et ne tarda pas à rompre le silence.

En effet, le retard progressif de ces Bretons avait déjà mis entre eux et leur escorte une distance d'environ deux cents pas. Hulot fit alors une grimace qui lui était particulière :

— Que diable ont donc tous ces muscadins-là? s'écria-t-il d'une voix sonore. Nos conscrits ferment le compas au lieu de l'ouvrir, je crois! »

A ces mots, les officiers qui l'accompagnaient se retournèrent par un mouvement spontané assez semblable au réveil en sursaut que cause un bruit soudain. Les sergens, les caporaux les imitèrent, et la compagnie s'arrêta sans avoir entendu le mot souhaité de :

— *Halte!*

Si d'abord les officiers jetèrent un regard sur le détachement qui, semblable à une longue tortue, gravissait la montagne de la Pélerine, ces cinq jeunes gens que la défense de la patrie avait arrachés, comme tant d'autres, à des études distinguées, et chez lesquels la guerre n'avait pas encore éteint le sentiment des arts, furent assez frappés du spectacle qui s'offrit à leurs regards pour laisser sans réponse une obser-

vation dont ils ignoraient toute l'importance.

Quoiqu'ils vinssent de Fougères où le tableau, qui se présentait alors à leurs yeux, se voit également, mais avec les différences que le changement de perspective lui fait subir, ils ne purent se refuser à l'admirer une dernière fois, semblables à ces *dilettanti* auxquels une musique donne d'autant plus de jouissances qu'ils en connaissent mieux les détails.

Du sommet de la Pélerine apparaît aux yeux du voyageur la grande vallée du Coüesnon dont la ville de Fougères occupe à l'horizon l'un des points culminans. Son château domine, en haut du rocher où il est bâti, trois ou quatre routes importantes, position qui la rend une des clefs de la Bretagne.

Les officiers découvraient alors, dans toute son étendue, ce bassin aussi remarquable par la prodigieuse fertilité de son sol que par la variété de ses aspects. De toutes parts, des montagnes de schiste s'élèvent en amphithéâtre. Elles déguisent leurs flancs grisâtres sous des forêts de chênes, et recèlent dans leurs versans des vallons pleins de fraîcheur. Ces rochers décrivent une vaste enceinte, circulaire en apparence, au fond de laquelle s'étend avec mollesse une immense

prairie dessinée comme un jardin anglais. La multitude de haies vives qui entourent d'irréguliers et de nombreux héritages, tous plantés d'arbres, donnent à ce tapis de verdure une physionomie rare aux paysages de la France, et il enfermait de féconds secrets de beauté dans ses contrastes multipliés dont les effets étaient assez larges pour saisir les ames les plus froides.

En ce moment, la vue de ce pays était animée de cet éclat fugitif dont la nature se plaît à revêtir parfois ses impérissables créations. Pendant que le détachement traversait la vallée, le soleil levant avait lentement dissipé ces vapeurs blanches et légères qui, dans les matinées de septembre. voltigent sur les prairies. Alors, à l'instant où les soldats se retournèrent, une invisible main semblait enlever à ce paysage le dernier des voiles dont elle l'aurait enveloppé, nuées fines, semblables à ce linceul de gaze diaphane qui couvre les bijoux précieux et à travers lequel ils brillent imparfaitement, en excitant la curiosité.

Dans le vaste horizon que les voyageurs embrassèrent, le ciel n'offrait pas le plus léger nuage qui pût faire croire, par sa clarté d'argent, que cette immense voûte bleue fût le fir-

mament; elle ressemblait à une écharpe supportée par les cimes inégales des montagnes et placée dans les airs pour protéger cette magnifique réunion de champs, de prairies, de ruisseaux, et de bocages.

Les officiers ne se lassaient pas d'examiner cet espace où jaillissaient tant de beautés champêtres. Les uns hésitaient long-temps à faire un choix parmi l'étonnante multiplicité de ces bosquets que les teintes sévères de quelques touffes jaunies enrichissaient des couleurs du bronze, et que le vert émeraude des prés irrégulièrement coupés, faisait encore ressortir. Les autres s'attachaient aux contrastes offerts par des champs rougeâtres où le sarrasin récolté s'élevait en gerbes coniques semblables aux faisceaux d'armes que le soldat amoncèle au bivouac, et séparés par d'autres champs que doraient le guérêts des seigles moissonnés. Çà et là, l'ardoise sombre de quelques toits d'où sortaient de blanches fumées; puis les tranchées vives et argentées que produisaient les ruisseaux tortueux du Couësnon, attiraient l'œil par quelques-uns de ces pièges d'optique qui rendent l'ame indécise et rêveuse.

La fraicheur embaumée des brises d'automne,

la senteur forte et végétale des forêts, s'élevaient comme un nuage d'encens et enivraient les admirateurs de ce beau pays. Ils en contemplaient avec ravissement les fleurs inconnues, la végétation vigoureuse, la verdure rivale de celle des îles d'Angleterre dont il est à peine séparé et dont il porte même le nom.

Quelques bestiaux animaient cette scène déjà si dramatique. Les oiseaux chantaient, et faisaient ainsi rendre à la vallée une suave, une sourde mélodie qui frémissait dans les airs.

Mais si l'imagination recueillie veut apercevoir pleinement les riches accidens d'ombre et de lumière, les horizons vaporeux des montagnes, les fantastiques perspectives qui naissaient des places où manquaient les arbres, où s'étendaient les eaux, où s'abaissaient de coquettes sinuosités; si le souvenir colorie, pour ainsi dire, ce dessin aussi fugace que le moment où il est pris, les personnes, pour lesquelles ces tableaux ne sont pas sans mérite, auront une image imparfaite du magique spectacle dont l'ame encore impressionnable des jeunes officiers fut comme surprise.

Pensant alors que ces pauvres réquisitionnaires abandonnaient à regret leur pays et leurs

chères coutumes pour aller mourir peut-être en des terres étrangères, ils leur pardonnèrent involontairement un retard qu'ils comprenaient. Puis, avec cette générosité naturelle aux soldats, ils déguisèrent leur condescendance, sous un feint désir d'examiner les positions militaires de cette belle contrée.

Mais Hulot, qu'il est nécessaire d'appeler le *Commandant*, pour éviter de lui donner le nom peu harmonieux de *Chef de demi-Brigade*, était un de ces militaires qui, dans un danger pressant, ne sont pas hommes à se laisser prendre aux charmes des paysages, quand même ce seraient ceux du paradis terrestre. Il secoua donc la tête par un geste négatif, et contracta deux gros sourcils noirs qui donnaient une expression sévère à sa physionomie.

— Pourquoi, diable! ne viennent-ils pas? demanda-t-il pour la seconde fois de sa voix grossie par les fatigues de la guerre. Y a-t-il dans le village quelque bonne vierge à laquelle ils donnent une poignée de main?

— Tu demandes pourquoi! répondit une voix inconnue.

En entendant des sons qui semblaient partir de la corne avec laquelle les paysans de ces

vallons rassemblent leurs troupeaux, le commandant se retourna brusquement comme s'il eût senti la pointe d'une épée, et vit à deux pas de lui un personnage encore plus bizarre qu'aucun de ceux emmenés à Mayenne pour servir la république.

Cet inconnu, homme trapu, large des épaules, lui montrait une tête presque aussi grosse que celle d'un bœuf, avec laquelle elle avait plus d'une ressemblance. Ses narines étaient épaisses et son nez court. Ses larges lèvres retroussées par des dents blanches comme de la neige, ses grands et ronds yeux noirs garnis de sourcils menaçans, ses oreilles pendantes et ses cheveux roux appartenaient moins à notre belle race caucasienne qu'au genre des herbivores. Enfin l'absence complète des autres caractères de l'homme social rendait sa tête nue plus remarquable encore.

Cette face, comme bronzée par le soleil et dont les anguleux contours offraient une vague analogie avec le granit qui forme le sol de ces contrées, était la seule partie visible du corps de cet être singulier. A partir du cou, il était enveloppé d'un sarreau, espèce de blouse en toile rousse plus grossière encore que celle des

pantalons des réquisitionnaires les moins fortunés.

Ce sarreau, dans lequel un antiquaire aurait reconnu la *saye* (*saga*) ou le *sayon* des Gaulois, finissait à mi-corps, en se rattachant à deux fourreaux de peau de chèvre par des morceaux de bois grossièrement travaillés et dont quelques-uns gardaient leur écorce. Les peaux de *biques*, pour parler la langue du pays, qui lui garnissaient les jambes et les cuisses, ne laissaient distinguer aucune forme humaine. Des sabots énormes lui cachaient les pieds. Ses longs cheveux luisans, semblables aux poils de ses peaux de chèvres, tombaient de chaque côté de sa figure, séparés en deux parties égales, et pareils aux chevelures de ces statues du moyen âge qu'on voit encore dans quelques cathédrales.

Au lieu du bâton noueux que les réquisitionnaires portaient sur leurs épaules, il tenait appuyé sur sa poitrine, en guise de fusil, un fouet énorme dont le cuir habilement tressé paraissait avoir une longueur double de celle des fouets ordinaires.

La brusque apparition de cet être bizarre semblait facile à expliquer. Au premier aspect, quelques officiers supposèrent que l'inconnu

était un réquisitionnaire qui se repliait sur la colonne en la voyant arrêtée. Néanmoins, l'arrivée de cet homme étonna singulièrement le commandant. S'il n'en parut pas le moins du monde intimidé, son front devint toutefois soucieux; et, après avoir toisé l'étranger, il répéta machinalement et comme occupé de pensées sinistres :

— Oui, pourquoi ne viennent-ils pas? le sais-tu, toi?

— C'est que, répondit le sombre interlocuteur avec un accent qui prouvait une assez grande difficulté de parler français; c'est que là, dit-il en étendant sa rude et large main vers Ernée, là est le Maine; et là, finit la Bretagne!...

Puis il frappa fortement le sol en faisant tomber l'énorme manche de son fouet aux pieds même du commandant.

L'impression produite, sur les spectateurs de cette scène, par la harangue laconique de l'inconnu, ressemblait assez à celle que donnerait un coup de tam-tam frappé au milieu d'une musique. Le mot de *harangue* suffit à peine pour rendre toute la haine, les regrets et les désirs de vengeance qu'exprimèrent son geste hautain,

sa parole brève, sa contenance empreinte d'une énergie farouche et froide. La grossièreté de cet homme taillé comme à coups de hache, sa noueuse écorce, la stupide ignorance gravée sur ses traits, en faisaient une sorte de demi-dieu barbare. Il gardait une attitude prophétique et apparaissait là comme le génie même de la Bretagne, qui se relevait d'un sommeil de trois années, pour recommencer une guerre où la victoire ne se montra jamais sans de doubles crêpes.

— Voilà un joli coco! dit Hulot en se parlant à lui-même. Il m'a l'air d'être l'ambassadeur de gens qui s'apprêtent à parlementer à coups de fusil.

Après avoir grommelé ces paroles entre ses dents, le commandant promena successivement ses regards de cet homme au paysage, du paysage au détachement, du détachement sur les talus abruptes de la route dont les hauts genêts de la Bretagne ombrageaient les crêtes; puis il les reporta tout à coup sur l'inconnu, auquel il fit subir comme un muet interrogatoire qu'il termina en lui demandant brusquement.

— D'où viens-tu?

Son œil avide et perçant cherchait à deviner les secrets de ce visage impénétrable qui, pendant cet intervalle, avait pris la niaise expression de torpeur dont s'enveloppe un paysan au repos.

— Du pays des *Gars!* répondit l'homme sans manifester aucun trouble.

— Ton nom ?

— *Marche-à-terre.*

— Pourquoi portes-tu encore un surnom de Chouan ?

Marche-à-terre, puisqu'il se donnait ce nom, regarda le commandant d'un air d'imbécillité si profondément vraie, que le militaire crut n'avoir pas été compris.

— Fais-tu partie de la réquisition de Fougères ?

A cette demande, Marche-à-terre répondit par un de ces : *je ne sais pas*, dont l'inflexion désespérante arrête tout entretien. Il s'assit tranquillement sur le bord du chemin, tira de son sarreau quelques morceaux d'une mince et noire galette de sarrasin, repas national dont les tristes délices ne peuvent être comprises que des Bretons, et se mit à manger avec une indifférence stupide. Il faisait croire à une ab-

sence si complète de toute intelligence, que les officiers le comparèrent tour à tour, dans cette situation, à un des animaux qui broutaient les gras pâturages de la vallée, aux sauvages de l'Amérique ou à quelque naturel du cap de Bonne-Espérance.

Trompé par cette attitude, le commandant lui-même n'écoutait déjà plus ses inquiétudes passagères, lorsque, jetant un dernier regard de prudence à l'homme qu'il soupçonnait être le hérault d'un prochain carnage, il en vit les cheveux, le sarreau, les peaux de chèvre couverts d'épines, de débris de feuilles, de brins de bois et de broussailles, comme si ce chouan eût fait une longue route à travers les halliers. Alors il lança un coup-d'œil significatif au lieutenant Gérard près duquel il se trouvait, lui serra fortement la main et dit à voix basse :

— Nous avons été chercher de la laine, mais nous allons revenir tondus.

Tous les officiers étonnés se regardèrent en silence.

CHAPITRE II.

La scène précédente recevra quelque lumière d'une courte digression qu'il convient de placer ici, pour faire partager les craintes du commandant Hulot à certaines personnes casanières habituées à douter de tout, parce qu'elles

ne voient rien, et qui pourraient contredire l'existence de Marche-à-terre et des honnêtes paysans de l'ouest.

Le mot *Gars*, que l'on prononce *Gâ*, est un débris de la langue celtique. Il a passé du bas-breton dans le français, et ce mot est, de notre langage actuel, celui qui contient le plus de souvenirs antiques.

Le *gais* était l'arme principale des Galls ou Gaulois; *Gaisde* signifiait armé; *gais*, bravoure; *gas*, force. Ces rapprochemens prouvent la parenté du mot *gars* avec ces expressions de la langue de nos ancêtres. Il a de l'analogie avec le mot latin *vir*, homme, racine de *virtus*, force, courage. Cette dissertation trouve son excuse dans sa nationalité; puis, peut-être, servira-t-elle à réhabiliter, dans l'esprit de quelques personnes, les mots : *gars*, *garçon*, *garçonnette*, *garce*, *garcette*, généralement proscrits du discours comme mal séans, mais dont l'origine est si guerrière et qui se montreront çà et là dans le cours de cette histoire.

— C'est une fameuse garce! est un éloge peu compris que recueillit madame de Staël dans un petit canton du Vendômois où elle passa quelques jours d'exil.

La Bretagne est, de toute la France, le pays où les mœurs gauloises ont laissé les plus fortes empreintes. Les parties de cette province où, même de nos jours, la vie sauvage et l'esprit superstitieux de nos rudes aïeux sont restés, pour ainsi dire, flagrans, se nomment le pays des Gars. Lorsqu'un canton est habité par nombre de sauvages semblables à celui qui vient de comparaître dans ce récit, les gens de la contrée disent : Les gars de telle paroisse.

Ce nom classique est comme une récompense de la fidélité avec laquelle ils s'efforcent de conserver les traditions du langage et des mœurs galliques. Aussi leur vie garde-t-elle de profonds vestiges des croyances et des pratiques superstitieuses des anciens temps. Là, les coutumes féodales sont encore respectées. Là, les antiquaires retrouvent debout les monumens des druides. Là, le génie de la civilisation moderne s'effraie de pénétrer à travers d'immenses forêts primordiales. Une incroyable férocité, un entêtement brutal, mais aussi la foi du serment; l'absence complète de nos lois, de nos mœurs, de notre habillement, de nos monnaies nouvelles, de notre langage, mais aussi une simplicité patriarcale et d'héroïques vertus s'ac-

cordent à rendre les habitans de ces campagnes plus sauvages et plus pauvres de combinaisons intellectuelles que ne le sont les Mohicans et les Peaux rouges de l'Amérique septentrionale. La place que la Bretagne occupe au centre de l'Europe la rend beaucoup plus curieuse à observer que ne l'est le Canada. Entouré de lumières dont il ne ressent pas la bienfaisante chaleur, ce pays ressemble à un charbon glacé qui reste obscur et noir au sein d'un brillant foyer.

Les efforts tentés par quelques bons esprits pour conquérir à la vie sociale et à la prospérité cette belle partie de la France, si riche de trésors ignorés, les tentatives du gouvernement même, meurent au sein de l'immobilité de toute une population vouée aux pratiques d'une immémoriale routine.

Ce malheur s'explique assez par la nature d'un sol encore sillonné de ravins, de torrens, de lacs et de marais; hérissé de haies et de bastions en terre qui font, de chaque champ, une citadelle; privé de routes et de canaux; puis, par l'esprit d'une population ignorante, livrée à des préjugés dont les détails de cette histoire feront peut-être ressortir les dangers, et qui

ne veut pas de notre moderne agriculture.

La disposition pittoresque de ce pays, les superstitions de ses habitans excluent et la concentration des individus et les bienfaits amenés par la comparaison, par l'échange des idées. Là point de villages. Les constructions précaires que l'on nomme des logis sont clairsemées à travers la contrée. Chaque famille vit dans un désert. Les seules réunions connues sont les assemblées éphémères que le dimanche ou les fêtes de la religion consacrent à la paroisse. Ces réunions silencieuses, dominées par le *Recteur*, le seul maître de ces esprits grossiers, ne durent que quelques heures. Après avoir entendu la voix terrible de ce prêtre, le paysan retourne pour une semaine dans sa demeure insalubre. Il en sort pour le travail, il y rentre pour dormir. S'il y est visité, c'est par ce recteur, l'ame de la contrée. Aussi, était-ce à la voix de ce prêtre que des milliers d'hommes se ruèrent sur la république, et que ces parties de la Bretagne fournirent, cinq ans avant l'époque à laquelle commence cette histoire, des masses de néophites à la première chouannerie.

Les frères Cottereau, hardis contrebandiers qui donnèrent leur nom à cette guerre, exer-

çaient leur périlleux métier de Laval à Fougères. Mais les insurrections de ces campagnes n'eurent rien de noble, et l'on peut dire avec assurance que si la Vendée fit du brigandage une guerre, la Bretagne fit de la guerre un brigandage. La Proscription des princes, la religion détruite, ne furent pour les chouans que des prétextes de pillage, et les événemens de cette lutte intestine contractèrent quelque chose de la sauvage âpreté qu'ont les mœurs en ces contrées.

Aussi, quand de vrais défenseurs de la monarchie vinrent recruter des soldats parmi ces populations ignorantes et belliqueuses, ils essayèrent de donner, sous le drapeau blanc, quelque grandeur à ces tristes entreprises qui avaient rendu la chouannerie odieuse. Leurs nobles efforts furent inutiles, et les chouans sont restés comme un mémorable exemple du danger de remuer les masses peu civilisées d'un pays.

Le tableau de la première vallée offerte par la Bretagne aux yeux du voyageur, la peinture des hommes qui composaient le détachement des réquisitionnaires, la description du gars apparu sur le sommet de la Pélerine, donnent en raccourci une fidèle image de la province et

de ses habitans. Une imagination exercée peut, d'après ces détails, concevoir le théâtre et les instrumens de la guerre.

Là en étaient les élémens. Les haies si fleuries de ces belles vallées cachaient alors d'invisibles agresseurs, Alors chaque champ était une forteresse, chaque arbre méditait un piége, chaque vieux tronc de saule creux gardait un stratagème. Le lieu du combat était partout. Les fusils attendaient au coin des routes les bleus que de jeunes filles attiraient en riant sous le feu des canons, sans croire être perfides. Elles allaient en pèlerinage avec leurs pères et leurs frères demander des ruses et des absolutions à des vierges de bois vermoulu. La religion ou plutôt le fétichisme de ces créatures ignorantes désarmait le meurtre de ses remords. Aussi une fois cette lutte engagée, tout le pays devenait-il dangereux : le bruit comme le silence, la grâce comme la terreur. Il y avait de la conviction dans ces trahisons : c'était des sauvages qui servaient Dieu et le roi, à la manière dont les Natchez font la guerre.

Mais pour rendre exacte et vraie en tout point la peinture de cette lutte, l'historien doit ajouter qu'au moment où la paix de Hoche fut

signée, la contrée entière redevint et riante et amie. Les familles, qui, la veille, se déchiraient encore, le lendemain soupèrent sans danger sous le même toit.

A l'instant où Hulot reconnut les perfidies secrètes que trahissait la peau de chèvre de Marche-à-terre, il resta convaincu de la rupture de cette heureuse paix due au génie de Hoche et dont il avait espéré le maintien. Ainsi la guerre renaissait sans doute plus terrible à la suite d'une inaction de trois années. La révolution, adoucie depuis le 9 thermidor, allait peut-être reprendre le caractère de terreur qui la rendit haïssable aux esprits modérés. L'or des Anglais avait donc, comme toujours, aidé aux discordes de la France, et la république, abandonnée du jeune Bonaparte qui semblait en être le génie tutélaire, paraissait hors d'état de résister à tant d'ennemis. Le plus cruel se montrait le dernier. La guerre civile, annoncée par mille petits soulèvemens partiels, prenait un caractère de gravité tout nouveau, du moment où les chouans concevaient le dessein d'attaquer une aussi forte escorte.

Telles étaient les réflexions qui se déroulèrent dans l'esprit de Hulot, quoique d'une ma-

nière beaucoup moins succincte, dès qu'il crut apercevoir, dans l'apparition de Marche-à-terre, l'indice d'une embuscade habilement préparée, car lui seul était dans le secret de son danger.

Le silence dont fut suivie la phrase prophétique du commandant à Gérard, et qui termine la scène précédente, servit à Hulot pour recouvrer son sang-froid. Le vieux soldat avait presque chancelé. Il ne put chasser les nuages qui couvrirent son front quand il vint à penser qu'il était environné déjà des horreurs d'une guerre dont les Cannibales auraient peut-être renié les atrocités.

Le capitaine Merle et le lieutenant Gérard, ses deux amis, cherchant à s'expliquer la terreur, si nouvelle pour eux, dont témoignait la figure de leur chef, contemplaient Marche-à-terre mangeant sa galette au bord du chemin, sans pouvoir établir le moindre rapport entre cette espèce d'animal et l'inquiétude de leur intrépide commandant.

Mais le visage de Hulot s'éclaircit bientôt. Tout en déplorant les malheurs de la France, il se rejouit d'avoir à combattre pour elle, et se promit joyeusement de ne pas être la dupe

des chouans et de pénétrer l'homme si ténébreusement rusé qu'ils lui faisaient l'honneur d'employer contre lui.

Avant de prendre aucune résolution, il se mit à examiner la position dans laquelle ses ennemis voulaient le surprendre. En voyant que le chemin, au milieu duquel il se trouvait engagé, passait dans une espèce de gorge peu profonde à la vérité, mais flanquée de bois, et où aboutissaient plusieurs sentiers, il fronça fortement ses gros sourcils noirs, puis dit à ses deux amis, d'une voix sourde et très-émue :

— Nous sommes dans un guêpier !

— Et de quoi donc avez-vous peur ? demanda Gérard,

— Peur ! reprit le commandant, oui, peur. J'ai toujours eu peur d'être fusillé comme un chien au détour d'un bois sans qu'on vous crie : Qui vive !

— Bah ! dit Merle en riant, qui vive ! est aussi un préjugé.

— Nous sommes donc vraiment en danger ? demanda Gérard aussi étonné du sang-froid de Hulot qu'il l'avait été de sa passagère terreur.

— Chut ! dit le commandant, nous sommes

dans la gueule du loup, il y fait noir comme dans un four, et j'essaie à lire mon alphabet. Heureusement, reprit-il que nous tenons le haut de cette côte!

Il la décora d'une épithète énergique; puis ajouta:

» Mais je finirai peut-être par y voir clair. »

Le commandant, attirant à lui les deux officiers, cerna Marche-à-terre.

Le Gars feignit de croire qu'il les gênait, et se leva promptement.

» Reste là, chenapan! lui cria Hulot en le poussant et le faisant retomber sur le talus où il s'était assis.

De ce moment, le chef de demi-brigade ne cessa de regarder attentivement l'insouciant Breton.

« Mes amis, reprit-il alors en parlant à voix basse aux deux officiers, il est temps de vous dire que la boutique est enfoncée là bas. Le Directoire, par suite d'un remue-ménage qui a eu lieu aux assemblées, a encore donné un coup de balai à nos affaires. Ces pentarques, ou pantins, c'est plus français, de directeurs viennent de perdre une bonne lame. Bernadotte n'en veut plus.

« Qui le remplace ? » demanda vivement Gérard.

— Milet-Mureau, une vieille perruque. On choisit là un bien mauvais temps pour laisser naviguer des mâchoires ! Voilà des fusées qui partent sur les côtes. Tous ces hannetons de Vendéens et de chouans sont en l'air, et ceux qui sont derrière ces marionnettes-là ont bien su prendre le moment où nous succombons.

— Comment ! dit Merle.

— Nos armées sont battues sur tous les points, reprit Hulot en étouffant sa voix encore davantage. Le chouans ont déjà intercepté deux fois les courriers, et je n'ai reçu mes dépêches et les derniers décrets qu'au moyen d'un exprès envoyé par Bernadotte au moment où il quittait le ministère. Des amis m'ont heureusement écrit confidentiellement sur cette débâcle. Fouché a découvert que le tyran Louis XVIII a été averti par des traîtres de Paris d'envoyer un chef à ses canards de l'intérieur. On pense que Barras trahit la république. Bref, Pitt et les princes ont envoyé, ici, un ci-devant, homme vigoureux, plein de talent, qui voudrait, en réunissant les efforts des Vendéens à ceux des chouans, abattre le bonnet de la républi-

que. Ce camarade-là a débarqué dans le Morbihan. Je l'ai su le premier, et je l'ai appris aux malins de Paris. Le *Gars* est le nom qu'il s'est donné. Tous ces animaux-là, dit-il en montrant Marche-à-terre, chaussent des noms qui donneraient la colique à un honnête patriote s'il les portait. Or, notre homme est dans ce district. L'arrivée de ce chouan-là (il indiqua de nouveau Marche-à-terre) m'annonce qu'il est sur notre dos. Mais on n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace, et vous allez m'aider à ramener mes linottes à la cage *et plus vite que ça!* Je serais un joli coco si je me laissais engluer comme une corneille par ce ci-devant qui arrive de Londres sous le prétexte d'avoir à épousseter nos chapeaux.

En apprenant ces circonstances secrètes et critiques, les deux officiers, sachant que leur commandant ne s'alarmait jamais en vain, prirent alors cette contenance grave qu'ont les militaires au fort du danger, lorsque ce sont de ces hommes fortement trempés et habitués à voir un peu loin dans les affaires humaines. Gérard voulut répondre, afin d'apprendre toutes les nouvelles politiques dont le commandant paraissait taire une partie; mais un signe de

Hulot lui imposa silence, et tous les trois se mirent à regarder Marche-à-terre.

Ce dernier ne donna pas la moindre marque d'émotion en se voyant sous la surveillance de ces hommes aussi redoutables par leur intelligence que par leur force corporelle. La curiosité des deux officiers, pour lesquels cette sorte de guerre était nouvelle, fut vivement excitée par le commencement d'une affaire qui offrait un intérêt presque romanesque. Aussi voulurent-ils en plaisanter, mais au premier mot qui leur échappa, Hulot les regarda gravement et leur dit :

— Tonnerre de Dieu ! n'allons pas fumer sur le tonneau de poudre, citoyens ! C'est porter de l'eau dans un panier que d'avoir du courage hors de propos !

— Gérard, dit-il ensuite en se penchant à l'oreille du lieutenant, approchez-vous insensiblement de ce brigand-là et tenez vous prêt à lui passer votre épée au travers du corps au moindre mouvement suspect. Quant à moi, je vais prendre des mesures pour soutenir la conversation, s'ils veulent bien l'entamer.

Gérard inclina légèrement la tête en signe d'obéissance ; puis il se mit à contempler les

points de vue de cette vallée avec laquelle on a pu se familiariser. Il parut vouloir les examiner plus attentivement et marcha pour ainsi dire sur lui-même et sans affectation ; mais on pense bien que le paysage était la dernière chose qu'il observât.

De son côté, Marche-à-terre laissa complètement ignorer si la manœuvre du lieutenant le mettait en péril, il jouait avec le bout de son fouet, et l'on eût dit qu'il pêchait à la ligne dans le fossé.

Pendant que Gérard essayait ainsi de prendre position devant les chouans, le commandant dit tout bas à Merle :

— Donnez dix hommes d'élite à un caporal et allez les poster vous-même au-dessus de nous à l'endroit du sommet de cette côte où le chemin s'élargit en formant un plateau, et d'où vous apercevrez un bon ruban de queue de la route d'Ernée. Choisissez une place où le chemin ne soit pas flanqué de bois et d'où le caporal puisse surveiller la campagne. Appelez La-clef-des-cœurs, il est intelligent. Il n'y a point de quoi rire, je ne donnerais pas un décime de notre peau, si nous ne prenons pas notre bisque !

Pendant que le capitaine Merle exécutait cet ordre avec une promptitude dont il comprenait tout l'importance, le commandant agita la main droite pour réclamer un profond silence des soldats dont il était entouré et qui causaient en jouant. Il ordonna, par un autre geste, de reprendre les armes. Lorsque le calme fut établi, il porta les yeux d'un côté de la route à l'autre, écoutant avec une attention inquiète, comme s'il espérait surprendre quelque bruit étouffé, quelques sons d'armes ou des pas précurseurs de la lutte attendue. Son œil noir et perçant semblait sonder les bois à des profondeurs extraordinaires ; mais ne recueillant aucun indice, il consulta le sable de la route, à la manière des sauvages, pour tâcher de découvrir quelques traces de ces invisibles ennemis dont il connaissait l'audace et les avantages.

Désespéré de ne rien apercevoir qui justifiât ses craintes, il s'avança vers les côtés de la route, en gravit les légères collines avec peine, puis il en parcourut lentement les sommets. Tout à coup, sentant combien son expérience était utile au salut de sa troupe, il descendit. Son visage devint plus sombre, car dans ces temps-là les chefs regrettaient toujours de ne pas garder

pour eux seuls la tâche la plus périlleuse.

Les autres officiers et les soldats, ayant remarqué la préoccupation d'un chef dont ils aimaient le caractère et connaissaient la valeur, pensèrent alors que son extrême attention annonçait un danger. Incapables d'en soupçonner la gravité, s'ils restèrent immobiles et retinrent presque leur respiration, ce fut par instinct. Semblables à ces chiens qui cherchent à deviner les intentions de l'habile chasseur dont ils ne comprennent pas l'ordre, mais obéissent ponctuellement, ces soldats regardèrent alternativement la vallée du Couësnon, les bois de la route et la figure sévère de leur commandant, en tâchant d'y lire leur sort. Ils se consultaient des yeux, et plus d'un sourire se répétait de bouche en bouche.

Quand Hulot fit sa grimace, Beau-pied, jeune sergent qui passait pour le bel-esprit de la compagnie, dit à voix basse :

— Où diable nous sommes-nous donc fourrés pour que ce vieux troupier de Hulot nous fasse une mine aussi marécageuse ! Il a l'air d'un conseil de guerre.

Hulot ayant jeté sur Beau-pied un regard sé-

vère, le silence exigé sous les armes régna tout-à-coup.

Au milieu de ce silence solennel, les pas tardifs des conscrits, sous les pieds desquels le sable criait sourdement, rendaient un son régulier qui ajoutait une vague émotion à cette anxiété générale. Ce sentiment indéfinissable sera compris seulement de ceux qui, en proie à une attente cruelle, ont senti dans le silence des nuits les larges battemens de leur cœur, redoublés par quelque bruit dont le retour monotone semblait leur verser la terreur, goutte à goutte.

Le commandant, se replaçant au milieu de la route, commençait à se demander : Me trompé-je ? Il regardait déjà avec une colère concentrée, qui lui sortait en éclairs par les yeux, le tranquille et stupide Marche-à-terre ; mais l'ironie sauvage qu'il sut démêler dans le regard terne du chouan lui persuada de ne pas discontinuer de prendre ses mesures salutaires.

En ce moment, le capitaine Merle avait accompli les ordres de Hulot, et revint auprès de lui. Alors les muets acteurs de cette scène, semblable à mille autres qui rendirent cette guerre la plus dramatique de toutes, attendi-

rent avec impatience de nouvelles impressions, curieux de voir s'illuminer par d'autres manœuvres les points obscurs de leur situation militaire.

— Nous avons bien fait, capitaine, dit le commandant, de mettre à la queue du détachement le petit nombre de patriotes que nous comptons parmi ces réquisitionnaires. Prenez encore une douzaine de bons lurons, à la tête desquels vous mettrez le sous-lieutenant Lebrun, et vous les conduirez rapidement à la queue du détachement. Là ils appuieront les patriotes qui s'y trouvent, et feront avancer, et vivement, toute la troupe de ces oiseaux-là, afin de la ramasser en deux temps vers la hauteur occupée par les camarades. Je vous attends.

Le capitaine disparut au milieu de la troupe. Le commandant, regardant tour à tour quatre hommes intrépides dont il connaissait l'adresse et l'agilité, les appela silencieusement en les désignant du doigt et leur faisant ce signe amical qui consiste à ramener l'index vers le nez, par un mouvement rapide et répété. Ils vinrent.

— Vous avez servi avec moi sous Hoche, leur dit-il, quand nous avons mis à la raison ces brigands qui s'appellent *les chasseurs du*

roi! Vous savez comment ils se cachaient pour canarder les bleus !

A cet éloge de leur savoir-faire les quatre soldats hochèrent la tête en faisant une moue significative. C'étaient de ces figures héroïquement martiales dont l'insouciante résignation annonçait que, depuis la lutte commencée entre la France et l'Europe, leurs idées n'avaient pas été plus loin que leur giberne en arrière et que leur baïonnette en avant. Tout en ramassant leurs lèvres comme une bourse dont on serre les cordons, ils regardèrent leur commandant d'un air attentif et curieux.

— Eh bien ! reprit Hulot qui possédait éminemment l'art de parler la langue pittoresque du soldat; il ne faut pas que de bons lapins comme nous se laissent embêter par des chouans. Il y en a ici, ou je ne me nomme pas Hulot ! Vous allez, à vous quatre, battre les deux côtés de cette route. Le détachement va filer le câble. Ainsi, suivez ferme, tâchez de ne pas descendre la garde, et éclairez-moi cela, vivement !

Et il leur montra les dangereux sommets du chemin.

Tous, en guise de remercîment, portèrent le revers de la main devant leurs vieux cha-

peaux à trois cornes, dont le haut-bord, battu par la pluie et affaibli par l'âge, se courbait sous la forme. L'un d'eux, nommé Larose, sergent connu de Hulot, lui dit en faisant sonner son fusil :

— On va leur siffler un air de clarinette, mon commandant.

Ils partirent les uns à droite, les autres à gauche.

Ce ne fut pas sans une émotion secrète que la compagnie les vit disparaître des deux côtés de la route. Cette anxiété fut partagée par le commandant qui croyait les envoyer à une mort certaine. Il eut même un frisson involontaire lorsqu'il ne vit plus la pointe de leurs chapeaux. Officiers et soldats écoutèrent le bruit graduellement affaibli de leurs pas dans les feuilles sèches, avec un sentiment d'autant plus aigu qu'il était caché plus profondément. Il y a des scènes de guerre où quatre hommes risqués causent plus d'effroi que les milliers de morts étendus à Jemmapes. Ces physionomies militaires ont des expressions si multipliées, si fugitives, que leurs peintres sont obligés d'en appeler aux souvenirs des soldats, et de laisser les esprits pacifiques étudier ces figures si dra-

matiques, car ces orages si féconds en détails et si riches d'accidens ne pourraient être complètement décrits sans d'interminables longueurs.

Au moment ou les baïonnettes des quatre soldats ne brillèrent plus, le capitaine Merle revenait, après avoir accompli les ordres du commandant avec la rapidité de l'éclair. Alors Hulot, par deux ou trois commandemens, mit le reste de sa troupe en bataille au milieu du chemin. Puis il ordonna de regagner le sommet de la Pélerine où stationnait sa petite avant-garde ; mais il marcha le dernier et à reculons, afin d'observer les plus légers changemens qui surviendraient sur tous les points de cette scène que la nature avait faite si ravissante, et l'homme si terrible.

Il atteignit l'endroit où Gérard gardait Marche-à-terre; lorsque ce dernier, qui avait, suivi, d'un œil indifférent en apparence, toutes les manœuvres du commandant, mais qui regardait alors avec une incroyable intelligence les deux soldats engagés dans les bois situés sur la droite de la route, se mit à siffler trois ou quatre fois de manière à produire le cri clair et perçant de la chouette.

Les trois célèbres contrebandiers dont les noms ont déjà été cités employaient ainsi, pendant la nuit, certaines intonnations de ce cri pour s'avertir des embuscades, de leurs dangers et de tout ce qui les intéressait. De là leur était venu le surnom de *Chuin* qui signifie chouette ou hibou dans le patois de ce pays. Ce mot corrompu servit à nommer ceux qui dans la première guerre imitèrent les allures et les signaux de ces trois frères.

En entendant ce sifflement suspect, le commandant s'arrêta pour regarder fixement Marche-à-terre. Il feignit d'être la dupe de la niaise attitude du chouan, afin de le garder près de lui comme un baromètre qui lui indiquât les mouvemens de l'ennemi. Aussi arrêta-t-il la main de Gérard qui s'apprêtait à le dépêcher. Puis il plaça deux soldats à quelques pas de l'espion, et leur ordonna, à haute et intelligible voix, de se tenir prêts à le fusiller au moindre signe qui lui échapperait. Malgré son imminent danger, Marche-à-terre ne laissa paraître aucune émotion. Le commandant qui l'étudiait, s'apercevant de cette insensibilité, dit à Gérard :

— Le serin n'en sait pas long! Ah! ah! il n'est pas facile de lire sur la figure d'un chouan;

mais celui-ci s'est trahi par le désir de montrer son intrépidité. Vois-tu, Gérard, s'il avait joué la terreur, j'allais le prendre pour un imbécile. Lui et moi aurions fait la paire. J'étais au bout de ma gamme. Oh ! nous allons être attaqués ! Mais qu'il viennent, maintenant je suis prêt.

Après avoir prononcé ces paroles à voix basse et d'un air de triomphe, le vieux militaire se frotta les mains et regarda Marche-à-terre d'un air goguenard. Puis il se croisa les bras sur la poitrine, resta au milieu du chemin eutre ses deux officiers favoris, et attendit le résultat de ses dispositions. Sûr du combat, il contempla ses soldats d'un air calme.

— Oh! il va y avoir du foutreau! dit Beaupied à voix basse. Le commandant s'est frotté les mains.



CHAPITRE III.

La situation critique dans laquelle se trouvaient placés le commandant Hulot et son détachement, était une de celles où la vie est si réellement mise en jeu que les hommes d'énergie tiennent à honneur de s'y montrer pleins

de sang-froid et libres d'esprit. Là se jugent les hommes en dernier ressort. Le commandant, plus instruit du danger que ses deux officiers, mit de l'amour-propre à paraître le plus tranquille. Les yeux tour-à-tour fixés sur Marche-à-terre, sur le chemin et sur les bois, il n'attendait pas sans angoisse le bruit de la décharge générale des chouans qu'il croyait cachés, comme des lutins, autour de lui; mais sa figure restait impassible.

Au moment où tous les yeux des soldats étaient attachés sur les siens, il plissa légèrement ses joues brunes marquées de petite-vérole, retroussa fortement sa lèvre droite, cligna des yeux, grimace toujours prise pour un sourire par ses soldats; puis il frappa Gérard sur l'épaule en lui disant :

— Maintenant nous voilà calmes. Que vouliez-vous me dire tout à l'heure?

— Dans quelle crise nouvelle sommes-nous donc, mon commandant?

— La chose n'est pas neuve, reprit-il à voix basse. L'Europe est contre nous tout entière, et cette fois elle a beau jeu. Pendant que les Directeurs se battent entre eux comme des chevaux dans une écurie, et que tout tombe par

lambeaux dans leur gouvernement, ils laissent les armées sans secours. Nous sommes abîmés en Italie! Oui, mes amis, nous avons évacué Mantoue à la suite des désastres de la Trébia, et Joubert vient de perdre la bataille de Novi. J'espère que Masséna gardera les défilés de la Suisse envahie par Suwarow. Nous sommes enfoncés sur le Rhin. Le Directoire y a envoyé Moreau. Ce lapin défendra-t-il les frontières... Je le veux bien. Mais la coalition finira par nous écraser, et malheureusement le seul général qui puisse nous sauver est au diable, là bas, en Égypte! Comment reviendrait-il, au surplus? L'Angleterre est maîtresse de la mer.

— L'absence de Bonaparte ne m'inquiète pas, commandant! répondit le jeune lieutenant Gérard, chez lequel une éducation soignée avait développé un esprit supérieur. Notre révolution s'arrêtera. Nous ne sommes pas seulement chargés de défendre le territoire de la France, nous avons une double mission. Ne devons-nous pas aussi conserver l'âme du pays, ces principes généreux de liberté, d'indépendance, cette raison humaine, réveillée par nos assemblées, et qui gagnera, j'espère, de proche en proche? La France est comme un voyageur chargé de

porter une lumière ; elle la garde d'une main et se défend de l'autre. Si vos nouvelles sont vraies, jamais, depuis dix ans, nous n'aurions été entourés de plus de gens qui cherchent à la souffler : doctrines et pays, tout est prêt à périr.

— Hélas ! oui ! dit en soupirant le commandant Hulot. Ces polichinelles de Directeurs ont su se brouiller avec tous les hommes qui pouvaient bien mener la barque. Bernadotte, Carnot, tout, jusqu'au citoyen Talleyrand, nous a quittés. Bref, il ne reste plus qu'un seul bon patriote, l'ami Fouché. Il tient tout par la police ! voilà un homme ! aussi est-ce lui qui m'a fait prévenir à temps de cette insurrection. Encore nous voilà pris, je suis sûr, dans quelque traquenard.

— Oh ! si l'armée ne se mêle pas un peu de notre gouvernement, dit Gérard, les avocats nous remettront plus mal que nous n'étions avant la révolution. Est-ce que ces chafouins-là s'entendent à commander !

— J'ai toujours peur, reprit Hulot, d'apprendre qu'ils traitent avec les Bourbons ! Tonnerre de Dieu ! s'ils s'entendaient, dans quelle passe nous serions ici, nous autres !

— Non, non, commandant, nous n'en viendrons pas là. L'armée, comme vous le dites, élèvera la voix, et, pourvu qu'elle ne prenne pas ses expressions dans le vocabulaire de Pichegru, j'espère que nous ne nous serons pas hachés pendant dix ans pour, après tout, prendre du lin dans une maison et le voir filer à d'autres.

— Oh oui ! dit le commandant, il nous en a furieusement coûté pour changer de costume.

— Eh bien ! dit le capitaine Merle, agissons toujours ici en bons patriotes, et tâchons d'empêcher nos chouans de communiquer avec la Vendée, car s'ils s'entendent et que l'Angleterre s'en mêle, cette fois je ne répondrais pas du bonnet de la République, une et indivisible.

Là le cri de la chouette se fit entendre à une distance assez éloignée et interrompit la conversation. Alors le commandant, plus inquiet, examina derechef Marche-à-terre dont la figure impassible ne donnait, pour ainsi dire, pas signe de vie.

Les conscrits, rassemblés par un officier, étaient réunis comme un troupeau de bétail au milieu de la route, à trente pas environ de

la compagnie en bataille. Puis derrière eux, à dix pas, se trouvaient les soldats et les patriotes commandés par le lieutenant Lebrun.

Le commandant jeta les yeux sur cet ordre de bataille et regarda une dernière fois le piquet d'hommes postés en avant sur la route. Content de ses dispositions il se retournait pour ordonner de se mettre en marche, lorsqu'il aperçut les cocardes tricolores des deux soldats qui revenaient après avoir fouillé les bois situés sur la gauche. Le commandant, ne voyant point reparaître les deux éclaireurs de droite, voulut attendre leur retour.

— C'est de là que la bombe va partir ! dit-il à ses deux officiers.

Et il leur montra le bois où ses deux enfans perdus étaient comme ensevelis.

Pendant que les deux tirailleurs lui faisaient une espèce de rapport, Hulot cessa de regarder Marche-à-terre. Alors le chouan se mit à siffler vivement, de manière à faire retentir son cri à une distance prodigieuse. Puis, avant qu'aucun de ses surveillans ne l'eût même couché en joue, il leur avait appliqué un coup de fouet qui les renversa sur la berme.

Aussitôt, des cris ou plutôt des hurlemens

sauvages surprirent les républicains, et une décharge terrible, partie du bois qui surmontait le talus où le chouan s'était assis, abattit sept ou huit soldats. Marche-à-terre, sur lequel cinq à six hommes tirèrent sans l'atteindre, disparut dans le bois après avoir grimpé le talus avec la rapidité d'un chat sauvage. Ses sabots roulèrent dans le fossé, et il fut aisé de lui voir aux pieds les gros souliers ferrés que portaient habituellement les Chasseurs du Roi.

Aux premiers cris jetés par le chouans, tous les conscrits sautèrent dans le bois à droite, semblables à ces troupes d'oiseaux qui s'envolent à l'approche d'un voyageur.

— Feu ! feu ! cria le commandant.

La compagnie tira sur eux, mais les conscrits avaient su se mettre tous à l'abri de cette fusillade en s'adossant à des arbres. Avant que les armes eussent été rechargées, ils avaient disparu.

— Décrétez donc des légions départementales, hein ! dit Hulot à Gérard. Il faut être bête comme un directoire pour vouloir compter sur la réquisition de ce pays-ci. Les Assemblées feraient mieux de ne pas nous voter tant

d'habits, d'argent, de munitions, et de nous en donner

— Voilà des crapauds qui aiment mieux leurs galettes que le pain de munition ! dit Beau-pied, le *malin* de la compagnie.

A ces mots, des huées et des éclats de rire partis du sein de la troupe républicaine honnirent les déserteurs, mais le silence se rétablit tout à coup.

Les soldats virent descendre péniblement du talus les deux chasseurs que le commandant avait envoyés battre les bois de la droite. Le moins blessé des deux soutenait son camarade qui abreuvait le terrain de son sang. Les deux pauvres soldats étaient parvenus à moitié de la pente lorsque Marche-à-terre montra sa face hideuse. Il ajusta si bien les deux bleus qu'il les acheva d'un seul coup, et ils roulèrent pesamment dans le fossé. A peine avait-on vu sa grosse tête que trente canons de fusils se levèrent, mais semblable à une figure fantasmagorique il avait disparu derrière les fatales touffes de genêts.

Ces évènemens, qui exigent tant de mots, se passèrent en un moment; puis, en un moment aussi, les patriotes et les soldats de l'ar-

rière-garde rejoignirent le reste de l'escorte.

— En avant ! s'écria Hulot.

La compagnie se porta rapidement à l'endroit élevé et découvert où le piquet avait été placé. Là le commandant mit la compagnie en bataille ; mais n'apercevant aucune démonstration hostile de la part des chouans, il espéra que la délivrance des conscrits était le seul but de cette embuscade.

— Leurs cris, dit-il à ses deux amis, m'annoncent qu'ils ne sont pas nombreux. Marchons au pas accéléré ; nous atteindrons peut-être Ernée sans les avoir sur le dos.

Ces mots furent entendus d'un conscrit patriote. Il sortit des rangs et se présenta devant Hulot.

— Mon général, dit-il, j'ai déjà fait cette guerre-là en contre-chouan. Peut-on vous toucher deux mots!

— C'est un avocat, dit le commandant à l'oreille de Merle, cela se croit toujours à l'audience.

— Allons, plaide ! répondit-il au jeune Fougerais qui s'approcha de lui pour lui dire à voix basse :

—Mon commandant, les chouans ont sans

doute apporté des armes aux hommes dont ils viennent de se recruter, et si nous levons la semelle devant eux, ils iront nous attendre à chaque coin de bois, et nous tueront jusqu'au dernier avant que nous arrivions à Ernée. Il faut plaider comme tu le dis, mais avec des cartouches. Pendant la bataille qui durera encore plus de temps que tu ne le crois, l'un de mes camarades ira chercher la garde nationale et les compagnies franches de Fougères, Alors, quoique nous ne soyons que des conscrits, tu verras si nous sommes de la race des corbeaux.

— Tu crois donc les chouans bien nombreux ?

— Vois, citoyen commandant !

Il amena Hulot à un endroit du plateau où le sable avait été remué comme avec un rateau. Puis, après le lui avoir fait remarquer, il le conduisit assez avant dans un sentier, où ils virent les vestiges du passage d'un grand nombre d'hommes. Les feuilles y étaient empreintes dans la terre battue.

— Ceux-là sont les gars de Vitré, dit le Fougerais. Ils ont été se joindre aux Bas-Normands.

— Comment te nommes-tu, citoyen! demanda Hulot.

— Gudin, mon commandant.

— Eh bien! Gudin, je te fais sergent de tes bourgeois. Tu m'as l'air d'un homme solide. Je te charge de choisir celui de tes camarades qu'il faut envoyer à Fougères. Tu te tiendras à côté de moi. D'abord, va avec tes réquisitionnaires prendre les fusils, les gibernes et les habits de nos pauvres camarades que ces brigands viennent de coucher dans le chemin. Vous ne resterez pas ici à manger des coups de fusils, sans en rendre.

Les intrépides Fougerais allèrent chercher la dépouille des morts, et la compagnie entière les protégea par un feu bien nourri dirigé sur le bois de manière qu'ils réussirent à dépouiller les morts sans perdre un seul homme.

— Ces Bretons-là, dit Hulot à Gérard, feront de fameux fantassins, si jamais la gamelle leur sourit.

L'émissaire de Gudin partit en courant par un sentier détourné dans les bois de gauche.

Alors les soldats, occupés à visiter leurs armes, s'apprêtèrent au combat. Le commandant les passa en revue, leur sourit, s'alla planter à quelques pas en avant avec ses deux officiers

favoris, et attendit de pied ferme l'attaque des chouans.

Le silence régna de nouveau pendant un instant, mais il ne fut pas de longue durée.

Trois cents chouans, dont les costumes étaient identiques avec ceux des réquisitionnaires, débouchèrent par les bois de la droite et vinrent sans ordre, en poussant de véritables hurlemens, occuper toute la route devant le faible bataillon des bleus. Le commandant rangea ses soldats en deux parties égales qui présentaient chacune un front de dix hommes. Il plaça au milieu de ces deux troupes ses douze réquisitionnaires équipés en toute hâte, et se mit à leur tête.

Cette petite armée était protégée par deux ailes de vingt-cinq hommes chacune, qui manœuvrèrent sur les deux côtés du chemin sous les ordres de Gérard et de Merle. Ils devaient prendre à propos les chouans par les flancs, et les empêcher de *s'égailler*.

Ce mot du patois de ces contrées exprime l'action de se répandre dans la campagne où chaque paysan allait se poster de manière à tirer les bleus sans danger. Alors les troupes républicaines ne savaient où prendre leurs ennemis.

Ces dispositions, ordonnées par le comman-

dant avec la rapidité voulue en cette circonstance, ayant communiqué sa confiance aux soldats, tous marchèrent sur les chouans en silence.

Au bout de trois minutes exigées par la marche des deux corps l'un vers l'autre, il se fit une décharge à bout portant qui répandit la mort dans les deux troupes. En ce moment, deux ailes républicaines auxquelles les chouans n'avaient pu rien opposer, arrivèrent sur leurs flancs, et par une fusillade vive et serrée, semèrent la mort et le désordre au milieu de leurs ennemis. Cette manœuvre rétablit presque l'équilibre numérique entre les deux partis. Mais le caractère des chouans comportait une intrépidité et une constance à toute épreuve. Ils ne bougèrent pas, leur perte ne les ébranla point, ils se serrèrent et tâchèrent d'envelopper la petite troupe noire et bien alignée des bleus, qui, tenant peu d'espace, ressemblait à une reine d'abeilles au milieu d'un essaim.

Il s'engaga donc un de ces combats horribles où le bruit de la mousqueterie, rarement entendu, est remplacé par le cliquetis de ces luttes à armes blanches pendant lesquelles on se

bat corps à corps, et où le nombre décide, à courage égal, de la victoire. Les chouans l'auraient emporté de prime-abord si les deux ailes, commandées par Merle et Gérard, n'avaient réussi à opérer deux ou trois décharges qui prirent en écharpe la queue de leurs ennemis. Ils auraient dû rester dans leurs positions et continuer ainsi d'ajuster avec adresse leurs terribles adversaires; mais les soldats de ces deux ailes, animés par la vue des dangers que couraient ces héroïques bataillons de bleus alors complètement entourés par les Chasseurs du Roi, se jetèrent sur la route comme des furieux, la baïonnette en avant, et rendirent la partie plus égale pour quelques instans.

Les deux troupes se livrèrent alors à un acharnement aiguisé par toute la fureur et la cruauté de l'esprit de parti qui firent, de cette guerre, une exception. Chacun, attentif à son danger, devint silencieux. La scène fut sombre et froide comme la mort. Au milieu de ce silence, on n'entendait, à travers le cliquetis des armes et le grincement du sable sous les pieds, que les exclamations sourdes et graves échappées à ceux qui, blessés grièvement ou mourans, tombaient à terre.

Au sein du parti républicain, les douze réquisitionnaires défendaient avec un tel courage le commandant, occupé à donner des avis et des ordres multipliés, que plus d'une fois deux ou trois soldats crièrent :

— Bravo ! les recrues :

Hulot, impassible et l'œil à tout, remarqua bientôt parmi les chouans un homme qui, entouré comme lui d'une troupe d'élite, devait en être le chef. Il lui parut nécessaire de bien le connaître ; mais il fit à plusieurs reprises de vains efforts pour en distinguer les traits que lui dérobaient toujours les bonnets rouges et les chapeaux à grands bords. Seulement, il aperçut Marche-à-terre qui, placé à coté de son général, en répétait les ordres d'une voix rauque, et dont la carabine ne restait jamais inactive.

Le commandant s'impatienta de cette contrariété renaissante. Il mit l'épée à la main, anima ses réquisitionnaires, chargea sur le centre des chouans avec une telle furie qu'il troua leur masse et put entrevoir le chef, dont malheureusement la figure était entièrement cachée par un feutre à cocarde blanche. Mais l'inconnu surpris d'une si audacieuse attaque, fit un

mouvement rétrogade en relevant son chapeau avec brusquerie. Alors il fut permis à Hulot de prendre à la hâte le signalement de ce personnage.

Ce jeune chef, auquel Hulot ne donna pas plus de vingt-cinq ans, portait une veste de chasse en drap vert. Sa ceinture blanche contenait des pistolets. Ses gros souliers étaient ferrés comme ceux des chouans. Des guêtres de chasseur montant jusqu'aux genoux et s'adaptant à une culotte de coutil très-grossier complétaient ce costume qui laissait voir une taille moyenne, svelte et bien prise.

Furieux de voir les bleus arrivés jusqu'à sa personne, il abaissa son chapeau et s'avança vers eux; mais il fut promptement entouré par Marche-à-terre et par quelques chouans alarmés. Hulot crut apercevoir, à travers les intervalles laissés par les têtes qui se pressaient autour de ce jeune homme, un large cordon rouge sur une veste entr'ouverte. Les yeux du commandant, attirés d'abord par l'éclat de cette décoration royale, alors complètement oubliée, se portèrent soudain sur un visage qu'il perdit bientôt de vue, forcé par les accidens du combat de veiller à la sûreté et aux évolutions de sa petite troupe.

Aussi, à peine vit-il des yeux étincelans dont il ne distingua pas la couleur, des cheveux blonds et des traits assez délicats, brunis par le soleil. Cependant il fut frappé de l'éclat d'un cou nu dont la blancheur était rehaussée par une cravate noire, lâche et négligemment nouée.

L'attitude fougueuse et animée du jeune chef était militaire, à la manière de ceux qui veulent dans un combat une certaine poésie de convention. Sa main bien gantée agitait en l'air une épée presque flamboyante. Sa contenance avait à la fois de l'élégance et de la force; et son exaltation consciencieuse, relevée encore par les charmes de la jeunesse, par des manières distinguées, faisait de cet émigré une gracieuse image de la noblesse française dont il représentait les brillantes qualités. Il contrastait vivement avec Hulot qui, à quatre pas de lui, offrait à son tour une image vivante de cette énergique république pour laquelle ce vieux soldat combattait, et dont la figure sévère, l'uniforme bleu à revers rouges usés, les épaulettes noircies et pendantes derrière les épaules, peignaient si bien les besoins et le caractère.

La pose gracieuse et l'expression du jeune

homme n'échappèrent pas à Hulot, qui s'écria en voulant le joindre :

— Ah! ah! beau danseur d'Opéra, avance donc que je te démolisse.

Le chef royaliste, courroucé de son désavantage momentané, s'avança par un mouvement de désespoir; mais au moment où ses gens le virent se hasarder ainsi, tous se ruèrent sur les bleus. Soudain une voix douce et claire domina le bruit du combat :

— Ici Saint Lescure est mort! Ne le vengerez-vous pas?

A ces mots magiques, l'effort des chouans devint terrible, et les soldats de la république eurent grande peine à se maintenir, sans rompre leur petit ordre de bataille.

Si ce n'était pas un jeune homme, se disait Hulot en rétrogradant pied à pied, nous n'aurions pas été attaqués! A-t-on jamais vu les chouans livrer une bataille? Mais tant mieux, on ne nous tuera pas comme des chiens le long de la route!

Puis, élevant la voix de manière à faire retentir les bois :

— Allons! vivement, mes lapins! Allons-nous nous laisser *embêter* par ces brigands!

Le verbe par lequel nous remplaçons ici l'expression dont se servait le brave commandant, n'en est qu'un faible équivalent; mais les vétérans sauront y substituer la véritable, qui est d'un plus haut goût soldatesque.

— Gérard, Merle, reprit le commandant, rappelez vos hommes, formez-les en bataillon, reformez-vous en arrière, tirez sur ces chiens-là et finissons-en.

L'ordre de Hulot fut difficilement exécuté. Entendant la voix de son adversaire, le jeune chef s'écria :

— Par la sainte vierge d'Auray, ne les lâchez pas! égaillez-vous, les gars.

Alors, quand les deux ailes commandées par Merle et Gérard se séparèrent du gros de la mêlée, chaque petit bataillon fut suivi par des chouans obstinés et bien supérieurs en nombre. Ces vieilles peaux de biques entourèrent de toutes parts les soldats de Merle et de Gérard, en poussant de nouveau leurs cris sauvages.

— Taisez-vous donc, canards, on ne s'entend pas tuer! s'écria Beau-pied.

Cette plaisanterie ranima le courage des bleus. Au lieu de se battre sur un seul point, les républicains se défendirent sur trois endroits

différens du plateau de la Pélerine, et le bruit de la fusillade éveilla tous les échos de ces vallées naguère si paisibles.



CHAPITRE IV.

La victoire aurait pu rester indécise pendant des heures entières, ou la lutte se serait terminée faute de combattans. Bleus et chouans montraient un courage égal. Leur furie allait croissant, lorsque dans le lointain un tambour

résonna faiblement. D'après la direction du bruit, le corps qu'il annonçait devait traverser la vallée de Couësnon.

— C'est la garde nationale de Fougères ! s'écria Gudin d'une voix forte. Vannier l'aura rencontrée.

A cette exclamation qui parvint à l'oreille du jeune chef des chouans et de son féroce aide-de-camp, les royalistes firent un mouvement rétrograde, que réprima bientôt un cri sauvage jeté par Marche-à-terre. Alors, sur deux ou trois ordres donnés à voix basse par le chef à ce dernier, et transmis par lui aux chouans en bas-breton, ceux-ci opérèrent leur retraite avec une habileté qui déconcerta les républicains et même leur commandant.

Au premier ordre, les plus valides des chouans se mirent en ligne et présentèrent un front respectable, derrière lequel les blessés et le reste des leurs se retirèrent pour charger leurs fusils. Puis tout-à-coup, avec cette agilité dont Marche-à-terre avait déjà offert l'exemple, les blessés gagnèrent le haut de l'éminence dont la route était flanquée à droite, et ils y furent suivis par la moitié des chouans qui la gravirent lestement pour en occuper le sommet, ne mon-

trant plus aux bleus que leurs têtes énergiques. Là, se faisant un rempart des arbres, ils dirigèrent les canons de leurs fusils sur les restes de l'escorte qui, d'après les commandemens réitérés de Hulot, s'était rapidement mise en ligne, afin d'opposer sur la route un front égal à celui des chouans.

Ceux-ci reculèrent lentement et défendirent le terrain, en pivotant de manière à se ranger sous le feu de leurs camarades. Quand ils atteignirent le fossé qui bordait la route, ils grimpèrent à leur tour le talus élevé dont la lisière était occupé par les leurs, et les rejoignirent en essuyant bravement le feu des républicains, qui les fusillèrent avec assez d'adresse pour joncher le fossé. Les gens qui couronnaient l'escarpement répondirent par un feu non moins meurtrier.

En ce moment, la garde nationale de Fougères arriva sur le lieu du combat. Sa présence termina l'affaire. Les gardes nationaux et quelques soldats échauffés franchissaient dejà la berme de la route pour s'engager dans les bois; mais le commandant leur cria de sa voix martiale :

— Voulez-vous vous faire démolir là-bas!

Alors ils rejoignirent le bataillon de la république, à qui le champ de bataille était resté non sans de grandes pertes.

Tous les vieux chapeaux furent mis au bout des baïonnettes, les fusils se hissèrent, et les soldats crièrent d'une voix unanime à deux reprises : *Vive la République!...*

Les blessés eux-mêmes, assis sur l'accotement de la route, partagèrent cet enthousiasme, et Hulot pressa la main de Gérard en lui disant :

— Hein ! Voilà ce qui s'appelle de braves lapins !

Merle fut chargé d'ensevelir les morts dans un ravin de la route. D'autres soldats s'occupèrent du transport des blessés. Les charrettes et les chevaux des fermes voisines furent mis en réquisition, et l'on s'empressa d'y placer les camarades souffrans sur les dépouilles des morts.

Avant de partir, la garde nationale de Fougères remit à Hulot un chouan dangereusement blessé qu'elle avait pris au bas de la côte abrupte par où s'échappèrent les chouans, et où il avait roulé, trahi par ses forces expirantes.

— Merci de votre coup de main, citoyens,

dit le commandant. Tonnerre de Dieu ! sans vous nous passions un rude quart-d'heure. Prenez garde à vous ! La guerre est décidément commencée. Adieu , mes braves.

Puis, Hulot se tournant vers le prisonnier :

— Quel est le nom de ton général ? lui demanda-t-il.

— Le Gars.

— Qui ? — Marche-à-terre.

— Non , le Gars.

— D'où le Gars est-il venu ?

A cette question, le Chasseur du Roi , dont la figure rude et sauvage était abattue par la douleur, garda le silence, prit son chapelet et se mit à réciter des prières.

— Le Gars est sans doute ce jeune ci-devant à cravate noire ? Il a été envoyé par le tyran et ses alliés Pitt et Cobourg.

A ces mots, le chouan, qui n'en savait pas si long , releva fièrement la tête :

— Envoyé par Dieu et le Roi !

Il prononça ces paroles avec une énergie qui épuisa ses forces.

Le commandant, voyant qu'il était difficile de questionner un homme mourant dont toute la

contenance trahissait un fanatisme obscur, détourna la tête en fronçant le sourcil.

Deux soldats amis de ceux que Marche-à-terre avait si brutalement dépêchés d'un coup de fouet sur l'accotement de la route, car ils y étaient morts, se reculèrent de quelques pas ; et ajustant le chouan, dont les yeux fixes ne se baissèrent pas devant les canons dirigés sur lui, le tirèrent à bout portant. Il tomba. Lorsque les soldats s'approchèrent pour le dépouiller, il cria fortement encore : *Vive le Roi!*

— Oui, oui, sournois, dit La-clef-des-cœurs, va-t-en manger de la galette chez ta bonne Vierge. Ne vient-il pas nous crier au nez vive le tyran, quand on le croit frit!

— Tenez, mon commandant, dit Beaupied, voici les papiers du brigand.

— Oh! Oh! s'écria La-clef-des-cœurs, venez donc voir ce fantassin du bon Dieu qui a des couleurs sur l'estomac!

Hulot et quelques soldats vinrent entourer le corps entièrement nu du chouan. Ils aperçurent sur sa poitrine une espèce de tatouage de couleur bleuâtre qui représentait un cœur enflammé. C'était le signe de ralliement des initiés de la confrérie du *Sacré-Cœur*. Au-dessous de

cette image Hulot put lire : *Marie Lambrequin*, sans doute le nom du chouan.

— Tu vois bien, La-clef-des-cœurs! dit Beau-pied. Eh bien! tu serais cent décades à deviner à quoi sert ce fourniment-là.

— Est-ce que je me connais aux uniformes du pape! — répliqua La-clef-des-cœurs.

— Méchant pousse caillou, tu ne t'instruiras donc jamais! reprit Beau-pied. Comment ne vois-tu pas qu'on a promis à ce coco-là qu'il ressusciterait, et qu'il s'est peint le gésier pour se reconnaître.

A cette saillie, qui n'était pas sans fondement, Hulot lui-même ne put s'empêcher de partager l'hilarité générale. En ce moment Merle avait achevé de faire ensevelir les morts, et les blessés avaient été, tant bien que mal, arrangés dans deux charrettes par leurs camarades. Les autres soldats rangés d'eux-mêmes sur deux files le long de ces ambulances improvisées, descendaient le revers de la montagne qui regarde le Maine et d'où l'on aperçoit la belle vallée de la Pélerine, rivale de celle du Couësnon. Alors Hulot, accompagné de ces deux amis, Merle et Gérard, suivit lentement ses soldats, en souhaitant d'arriver sans malheur à

Ernée où les blessés devaient trouver des secours.

Ce combat, presque ignoré au milieu des grands évènemens qui se préparaient en France, prit le nom du lieu où il fut livré. Cependant il obtint quelque attention dans l'Ouest, dont les habitans, occupés de cette seconde prise d'armes, y remarquèrent un changement dans la manière dont les chouans recommençaient la guerre. Autrefois, ils n'eussent pas attaqué des détachemens aussi considérables.

Selon les conjectures de Hulot, le jeune général royaliste qu'il avait aperçu devait être *le Gars*, nouveau chef envoyé en France par les princes. Cette circonstance rendait le commandant aussi inquiet après sa triste victoire qu'au moment où il soupçonna l'embuscade. Il se retourna à plusieurs reprises pour contempler le plateau de la Pélerine qu'il laissait derrière lui et d'où arrivait encore, par intervalles, le son étouffé des tambours de la garde nationale qui descendait dans la vallée de Couësnon en même temps que les bleus descendaient dans la vallée de la Pélerine.

— Y a-t-il un de vous, dit-il brusquement à ses deux amis, qui puisse deviner le motif de

l'attaque des chouans? Pour eux, les coups de fusil sont un commerce, et je ne vois pas encore ce qu'ils gagnent à ceux-ci. Ils auront au moins perdu cent vingt hommes, et nous, ajouta-t-il en retroussant sa joue droite et clignant des yeux pour sourire, tout au plus quarante. Tonnerre de Dieu! je ne comprends pas la spéculation. Ils pouvaient bien se dispenser de nous attaquer. Nous aurions passé comme des lettres à la poste, et je ne vois pas à quoi leur a servi de nous trouer nos hommes.

Et il montra par un geste triste les deux charrettes de blessés.

— Ils auront peut-être voulu nous dire *bonjour*, ajouta-t-il.

— Mais, mon commandant, ils y ont gagné nos cent cinquante serins! répondit Merle.

— Les réquisitionnaires auraient sauté comme des grenouilles dans le bois que nous ne les aurions pas été repêcher, surtout après avoir essuyé une bordée, répliqua Hulot.

— Non, non, reprit-il, il y a quelque chose là-dessous.

Il se retourna encore vers la Pélerine.

— Tenez, s'écria-t-il, voyez!

Quoique les trois officiers fussent déjà éloi-

gnés de ce fatal plateau, leurs yeux exercés reconnurent facilement Marche-à-terre et quelques chouans qui l'occupaient de nouveau.

— Allez au pas accéléré! cria Hulot à sa troupe. Ouvrez le compas et faites marcher plus vite que ça vos chevaux. Ont-ils les jambes gelées? Ces bêtes-là seraient-elles aussi des Pitt et des Cobourg?

Ces paroles imprimèrent à la petite troupe un mouvement rapide.

— Quant au mystère dont je ne puis percer l'obscurité, Dieu veuille, mes amis, dit-il aux deux officiers, qu'il ne se débrouille pas par des coups de fusil à Ernée. J'ai bien peur d'apprendre que la route de Mayenne nous est encore coupée par les sujets du roi.

Le problème de stratégie qui hérissait la moustache du commandant Hulot ne causait pas, en ce moment, une moins vive inquiétude aux gens qu'il avait aperçus sur le sommet de la Pélerine.

Aussitôt que le bruit du tambour de la garde nationale fougeraise n'y retentit plus et que Marche-à-terre eut aperçu les bleus au bas de la longue rampe qu'ils avaient descendue, il fit entendre gaiement le cri de la chouette, et les

chouans reparurent, mais moins nombreux. Plusieurs d'entre eux étaient sans doute occupés à placer les blessés dans le village de la Pélerine, situé sur le revers de la montagne qui regarde la vallée de Couësnon. Deux ou trois chefs des Chasseurs du Roi vinrent auprès de Marche-à-terre. A quatre pas d'eux, le jeune noble, assis sur une roche de granit, semblait absorbé dans les nombreuses pensées excitées par les difficultés que son entreprise présentait déjà.

Marche-à-terre fit avec sa main une espèce d'auvent au-dessus de son front pour se garantir les yeux de l'éclat du soleil, et contempla tristement la route que suivaient les républicains à travers la vallée de la Pélerine. Ses petits yeux noirs et perçans essayaient de découvrir ce qui se passait sur l'autre rampe, à l'horizon de la vallée.

— Les bleus vont intercepter le courrier, dit d'une voix farouche celui des chefs qui se trouvait le plus près de Marche-à-terre.

— Par la sainte Vierge d'Auray! reprit un autre, pourquoi nous as-tu fait battre? était-ce pour sauver ta peau?

Marche-à-terre lui lança un regard comme

venimeux et frappa le sol de sa lourde carabine?

— Suis-je le chef?

Puis après une pause :

— Si vous vous étiez battus tous comme moi, pas un de ces bleus-là n'aurait échappé ! reprit-il en montrant les restes du détachement de Hulot. Alors, peut-être, la voiture serait-elle arrivée jusqu'ici.

— Crois-tu, reprit un troisième, qu'ils penseraient à l'escorter ou à la retenir, si nous les avions laissé passer tranquillement? Tu as voulu sauver ta peau de chien, parce que tu ne croyais pas les bleus en route.

— Pour la santé de son grouin, ajouta l'orateur en se tournant vers les autres, il nous a fait saigner et nous perdrons encore vingt mille francs de bon or...

— Grouin toi-même! s'écria Marche-à-terre en se reculant de trois pas et ajustant son agresseur. Ce ne sont pas les bleus que tu hais, c'est l'or que tu aimes. Tiens, tu mourras sans confession, vilain damné, qui n'as pas communié cette année.

Cette insulte irrita le chouan au point de le faire pâlir, et un sourd grognement sortit de sa

poitrine pendant qu'il se mit en mesure de mirer Marche-à-terre.

Le jeune chef s'élança entre eux. Il leur fit tomber les armes des mains en frappant leurs carabines avec le canon de la sienne ; puis il demanda l'explication de cette dispute, car la conversation avait été tenue en bas-breton, idiome qui lui était complètement inconnu.

— Monsieur le marquis, dit Marche-à-terre en achevant son discours, c'est d'autant plus mal à eux de m'en vouloir que j'ai laissé en arrière Pille-miche qui saura peut-être sauver la voiture des griffes des voleurs.

Et il montra les bleus.

— Comment! s'écria le jeune homme en colère, c'est donc pour arrêter une voiture publique que vous restez encore ici! Lâches qui n'avez pu remporter une victoire dans le premier combat où j'ai commandé! Mais comment triompherait-on avec de semblables intentions? Les défenseurs de Dieu et du Roi sont-ils donc des brigands? Par la sainte Vierge d'Auray! nous avons à faire la guerre à la république et non aux diligences. Ceux qui désormais se rendront coupables d'attaques aussi honteuses ne recevront pas l'absolution et ne profiteront pas des

faveurs réservées aux braves serviteurs du Roi.

Un sourd murmure s'éleva du sein de cette troupe ! Il était facile de voir que l'autorité importante et difficile à établir sur ces hordes indisciplinées allait être compromise. Le jeune chef, auquel ce mouvement n'avait pas échappé, cherchait déjà à sauver sa douteuse autorité, lorsque le trot d'un cheval retentit au milieu du silence. Toutes les têtes se tournèrent dans la direction présumée du personnage qui survenait.

C'était une jeune femme assise en travers sur un petit cheval breton. Elle le mit au galop pour arriver plus vite auprès de la troupe des chouans aussitôt qu'elle y eut aperçu le jeune homme.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle en regardant tour à tour les chouans et leur chef.

— Croiriez-vous, madame, qu'ils attendent la correspondance de Mayenne à Fougères, dans l'intention de la piller, quand nous venons d'avoir, pour délivrer nos gars de Fougères, une escarmouche qui nous a coûté beaucoup d'hommes sans que nous ayons pu détruire les bleus.

— Eh bien ! où est le mal ? demanda la jeune dame à laquelle un tact naturel aux femmes révéla le secret de la scène. Vous avez perdu des

hommes, nous n'en manquerons jamais. Le courrier porte de l'argent, sans doute; nous en manquerons toujours! Nous enterrerons nos hommes qui iront au ciel, et nous prendrons l'argent, qui ira dans les poches de tous ces braves gens. Où est la difficulté?

— N'y a-t-il donc rien là-dedans qui vous fasse rougir? demanda le jeune homme à voix basse. Êtes-vous donc dans un tel besoin d'argent qu'il vous faille en prendre sur les routes?

— J'en suis tellement affamée, marquis, que je mettrais, je crois, mon cœur en gage s'il n'était pas pris, dit-elle en lui souriant avec coquetterie. Mais d'où venez-vous donc, pour croire que vous vous servirez des chouans sans leur laisser piller par-ci par-là quelques bleus? Ne savez-vous pas le proverbe : *Voleur comme une chouette?* Or, qu'est-ce qu'un chouan? D'ailleurs, dit-elle en élevant la voix, n'est-ce pas une action juste? Les bleus n'ont-ils pas pris tous les biens de l'Église et les notres?...

Un autre murmure, bien différent du premier, accueillit ces paroles. Alors le jeune marquis, dont le front se rembrunissait, prit la jeune dame à part et lui dit avec la vive bouderie d'un homme bien élevé :

—Ces Messieurs viendront-ils à la Vivetière au jour fixé?

—Oui.

—Permettez que j'y retourne. Je ne saurais sanctionner de tels brigandages par ma présence! Oui, madame, j'ai dit brigandages. Il y a de la noblesse à être volé, mais...

—Eh bien! dit-elle en l'interrompant, j'aurai votre part. Je vous remercie de me l'abandonner, ce surplus de prise me fera grand bien! Ma mère a tellement tardé à m'envoyer de l'argent que je suis au désespoir.

—Adieu! s'écria le jeune chef.

Et il disparut.

Alors, elle courut vivement après lui.

—Pourquoi ne restez-vous pas avec moi? demanda-t-elle en lui lançant le regard à demi despotique, à demi caressant dont les femmes qui ont des droits au respect d'un homme savent si bien nuancer les expressions.

— N'allez-vous pas piller la voiture?

— Piller! reprit-elle, quel singulier terme. Laissez-moi vous expliquer...

— Rien, dit-il en lui prenant les mains et les lui baisant avec la galanterie superficielle d'un courtisan.

— Écoutez-moi, reprit-il, si je demeurais là pendant la capture de cette diligence, vos gens me tueraient, car je les...

— Ils ne vous tueraient pas, reprit-elle vivement; mais ils vous lieraient les mains avec les égards dus à votre rang; et, après avoir levé sur les républicains une contribution nécessaire à leur équipement, à leur subsistance, et à l'achat de leur poudre, ils vous obéiraient aveuglement.

— Et vous voulez que je commande ici! Si ma vie est nécessaire à la cause que je défends, permettez-moi de sauver l'honneur de mon pouvoir. En me retirant, je puis ignorer cette lâcheté. Je reviendrai pour vous accompagner.

Et il s'éloigna rapidement.

La jeune dame écouta le bruit de ses pas avec un déplaisir marqué. Quand le bruissement des feuilles séchées eut insensiblement cessé, elle resta comme interdite, puis elle revint en grande hâte vers les chouans. Elle laissa brusquement échapper un geste de dédain et dit à Marche-à-terre, qui l'aidait à descendre de cheval :

— Ce jeune homme-là voudrait pouvoir s'arranger à l'amiable avec la République! —Prr... encore quelques jours et il changera d'opinion!

— Comme il m'a traitée ! se dit-elle après une pause.

Elle s'assit sur la roche qui avait servi de siége au marquis et attendit en silence l'arrivée de la voiture.

Ce n'était pas un des moindres phénomènes de l'époque que cette jeune dame noble jetée par de violentes passions dans la lutte des monarchies contre l'esprit du siècle et poussée par la vivacité de ses sentimens à des actions dont pour ainsi dire elle n'était pas complice ; semblable en cela à tant d'autres qui furent entraînées par une exaltation souvent féconde en grandes choses.

Comme elle, beaucoup de femmes jouèrent des rôles ou héroïques ou blâmables dans cette tourmente. La cause royaliste ne trouva pas d'émissaires ni plus dévoués ni plus actifs que ces femmes, mais aucune des héroïnes de ce parti ne paya les erreurs du dévouement, ou le malheur de ces situations interdites à leur sexe, par une expiation aussi terrible que le fut le désespoir de cette dame, lorsque, assise sur le granit de la route, elle ne put refuser son admiration au noble dédain et à la loyauté du jeune chef.

Insensiblement elle tomba dans une profonde rêverie. D'amers souvenirs lui firent désirer l'innocence de ses premières années et regretter de n'avoir pas été une victime de cette révolution dont elle essayait d'arrêter la marche, alors victorieuse.



CHAPITRE V.

La voiture qui entrait pour quelque chose dans l'attaque des chouans avait quitté la petite ville d'Ernée quelques instans avant l'escarmouche des deux partis.

Rien ne peint mieux un pays que l'état de

son matériel social. Sous ce rapport, cette voiture mérite une mention honorable. La révolution elle-même n'eut pas le pouvoir de la détruire ; et elle roule encore de nos jours.

Lorsque M. Turgot remboursa le privilége qu'une compagnie obtint, sous Louis XIV, de transporter exclusivement les voyageurs par tout le royaume, et qu'il institua les entreprises nommées alors *les turgotines ;* les vieux carrosses de MM. de Vouges, Chanteclaire et veuve Lacombe refluèrent dans les provinces. Une de ces mauvaises voitures établissait donc la communication entre Mayenne et Fougères. Quelques entêtés l'avaient jadis nommée, par antiphrase, *la turgotine,* pour singer Paris ou en haine d'un ministre qui tentait des innovations.

Cette turgotine était un méchant cabriolet à deux roues très-hautes au fond duquel deux personnes un peu grasses auraient difficilement tenu. L'exiguïté de cette frêle machine ne permettant pas de la charger beaucoup, et le coffre qui en formait le siége étant exclusivement réservé au service de la poste, si les voyageurs avaient quelque bagage, ils étaient obligés de le garder entre leurs jambes déjà

torturées par le peu d'ampleur de la caisse.

Cette caisse ressemblait assez à un gros soufflet. Sa couleur primitive et celle des roues fournissait aux voyageurs une insoluble énigme. Deux rideaux de cuir, peu maniables malgré de longs services, devaient protéger les patiens contre le froid et la pluie. Le conducteur, assis sur une banquette semblable à celle des plus mauvais coucous parisiens, participait forcément à la conversation, par la manière dont il était placé entre ses victimes bipèdes et quadrupèdes.

Cet équipage avait une fantastique ressemblance avec ces vieillards décrépits qui ont essuyé bon nombre de catarrhes, d'apoplexies, et que la mort semble respecter. Semblables à un voyageur sommeillant, il se penchait alternativement en arrière et en avant, comme s'il eût essayé de résister à l'action violente de deux petits chevaux bretons qui le traînaient sur une route passablement raboteuse.

Ce monument d'un autre âge contenait trois voyageurs qui, à la sortie d'Ernée, où l'on avait relayé, continuèrent avec le conducteur une conversation commencée depuis longtemps.

— Comment voulez-vous que les chouans se soient montrés par ici ? disait le conducteur. Ceux d'Ernée viennent de me dire que le commandant Hulot n'a pas encore quitté Fougères.

— Oh ! oh ! l'ami, lui répondit le moins âgé des voyageurs, tu ne risques que ta carcasse ! Si tu avais, comme moi, trois cents écus sur toi, et que tu fusses connu pour être un bon patriote, tu ne serais pas si tranquille !

— Vous êtes en tout cas bien bavard, répondit le conducteur en hochant la tête.

— Brebis comptées, le loup les mange, reprit le second personnage.

Ce dernier, vêtu de noir, paraissait avoir une quarantaine d'années et devait être quelque recteur des environs. Son menton s'appuyait sur un double étage, et son teint était très-fleuri. Quoique gros et court, il déployait une certaine agilité chaque fois qu'il fallait descendre de voiture ou y remonter.

— Seriez-vous des chouans? s'écria l'homme aux trois cents écus, dont l'opulente peau de bique couvrait un pantalon de bon drap et une veste fort propre qui annonçaient quelque riche cultivateur. Par l'âme de Saint-Robespierre, je jure que vous seriez mal reçus.

Puis, promenant ses yeux gris du conducteur aux voyageurs, il leur montra deux pistolets à sa ceinture.

— Les Bretons n'ont pas peur de cela, dit avec dédain le recteur. D'ailleurs avons-nous l'air d'en vouloir à votre argent?

Chaque fois que le mot argent était prononcé le conducteur devenait taciturne.

Le recteur avait précisément assez d'esprit pour douter que le patriote eût des écus et croire que leur guide en portait.

— Es-tu chargé aujourd'hui, Coupiau? lui demanda-t-il.

— Oh! monsieur Gudin, je n'ai quasiment *rin*, répondit le conducteur.

M. Gudin ayant interrogé la figure du patriote et celle de Coupiau, les trouva également imperturbables pendant cette réponse.

— Tant mieux pour toi! répliqua le patriote. Alors je pourrai prendre mes mesures pour sauver mon avoir en cas de malheur.

Une dictature si despotiquement réclamée révolta Coupiau, qui reprit brutalement:

— Je suis le maître de ma voiture, et pourvu que je vous conduise...

— Es-tu patriote? es-tu chouan? lui dés

manda vivement son adversaire en l'interrompant.

— Ni l'un ni l'autre, lui répondit Coupiau. Je suis postillon et Breton, qui plus est; partant, je ne crains ni les bleus ni les gentilshommes.

— Tu veux dire les gens-pille-hommes, reprit le patriote avec ironie.

— Ils ne font que reprendre ce qu'on leur a ôté, dit le recteur.

Les deux voyageurs se regardèrent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, jusque dans le blanc des yeux.

Il existait au fond de la voiture un troisième voyageur qui gardait, au milieu de ces débats, le plus profond silence. Le conducteur, le patriote et même M. Gudin son voisin ne faisaient aucune attention à ce muet personnage.

C'était en effet un de ces voyageurs incommodes et peu sociables qui sont dans une voiture comme un veau résigné que l'on mène les pattes liées au marché voisin. Ils commencent par s'emparer de toute leur place légale, et finissent par dormir sans aucun respect humain sur les épaules de leurs voisins.

Le patriote, M. Gudin et le conducteur

l'avaient donc laissé à lui-même sur la foi de son sommeil, après s'être aperçus qu'il était inutile de parler à un homme dont la figure pétrifiée annonçait une vie passé à mesurer des aunes de toiles et une intelligence occupé à les vendre tout bonnement plus cher qu'elles ne coutaient.

Ce gros petit homme, pelotonné dans son coin, ouvrait de temps en temps ses petits yeux d'un bleu-faïence. Or, pendant cette discussion il les avait successivement portés sur chaque interlocuteur avec des expressions d'effroi, de doute et de défiance. Mais il paraissait ne craindre que ses compagnons de voyage et se soucier fort peu des chouans. Quand il regardait le conducteur, on eût dit de deux francs-maçons.

En ce moment la fusillade de la Pélerine commença. Coupiau, déconcerté, arrêta sa voiture.

—Oh ! oh ! dit l'ecclésiastique qui paraissait s'y connaître, c'est un engagement sérieux ! Il y a beaucoup de monde.

— L'embarrassant, monsieur Gudin, est de savoir qui l'emportera, s'écria Coupiau.

Cette fois les figures furent unanimes dans leur anxiété.

— Entrons la voiture, dit le patriote, dans cette auberge là bas. Nous l'y cacherons, en attendant le résultat de la bataille.

Cet avis parut si sage que Coupiau s'y rendit. Le patriote aida le conducteur à cacher la voiture à tous les regards, derrière un tas de fagots.

Alors le prétendu recteur saisit une occasion de dire à Coupiau : Est-ce qu'il aurait réellement de l'argent?

— Hé, monsieur Gudin, si ce qu'il en a entrait dans les poches de Votre Révérence, elles ne seraient pas lourdes!

Les républicains, pressés de gagner Ernée, passèrent devant l'auberge sans y entrer.

Au bruit de leur marche précipitée, Gudin et l'aubergiste, stimulés par la curiosité, avancèrent sur la porte de la cour pour les voir.

Tout-à-coup le gros ecclésiastique courut à un soldat qui restait en arrière.

— Eh bien, Gudin! s'écria-t-il, entêté, tu vas donc avec les bleus. Mon enfant, y penses-tu ?

— Oui, mon oncle, répondit le sergent. J'ai juré de défendre la France!

— Eh! malheureux, tu perds ton ame!

— Mon oncle, si le roi avait été à la tête de ses armées, je ne dis pas que...

— Eh! imbécille, qui te parle du roi! Ta république donne-t-elle des abbayes? Elle a tout renversé. A quoi veux-tu parvenir? Reste avec nous, nous triompherons, un jour ou l'autre, et tu deviendras conseiller à quelque parlement.

— Des parlemens? dit Gudin d'un ton moqueur. Adieu, mon oncle.

— Tu n'auras pas de moi trois louis vaillant, dit l'oncle en colère. Je te déshérite!

— Merci, dit le républicain.

Ils se séparèrent.

Les fumées du cidre versé par le patriote à Coupiau pendant le passage de la petite troupe avaient réussi à obscurcir l'intelligence du conducteur; mais il se réveilla tout joyeux quand l'aubergiste, qui s'était informé du résultat de la lutte, annonça que les bleus avaient eu l'avantage.

Alors Coupiau remit sa voiture en route. Elle ne tarda pas à se montrer au fond de la vallée de la Pélerine où il était facile de l'apercevoir également et des plateaux du Maine et de ceux de la Bretagne, semblable à un débris de vaisseau

nageant sur les flots après une tempête.

Hulot était arrivé sur le sommet de la côte que les bleus gravissaient alors, et d'où l'on apercevait encore la Pélerine dans le lointain. Il se retourna pour voir si les chouans y séjournaient toujours. Le soleil frappant sur les canons de leurs fusils les lui indiqua comme des points brillans. Alors, en jetant un dernier regard sur la vallée qu'il allait quitter pour entrer dans celle d'Ernée, il crut distinguer sur la grande route l'équipage de Coupiau.

— N'est-ce pas la voiture de Mayenne? demanda-t-il à ses deux amis.

Les deux officiers, dirigeant à l'envi leurs yeux sur la vieille turgotine, la reconnurent.

— Hé bien, dit Hulot, comment ne l'avons-nous pas rencontrée?

Ils se regardèrent en silence.

— Voilà encore un énigme! s'écria le commandant. Je commence à entrevoir la vérité cependant.

En ce moment Marche-à-terre reconnaissait aussi la turgotine. Il la signala à ses camarades, et les éclats de leur joie tirèrent la jeune dame de sa rêverie. Elle s'avança et vit la voiture qui s'approchait du revers de la Pélerine avec une

fatale rapidité. La malheureuse turgotine arriva bientôt sur le plateau. Alors les chouans, qui s'y étaient cachés de nouveau, fondirent sur leur proie avec une avide célérité.

Le voyageur muet se laissa couler au fond de la voiture et s'y cacha soudain en cherchant à garder l'apparence d'un ballot.

— Ah bien! s'écria Coupiau de dessus son siège, vous avez senti le patriote que voilà. Il a de l'or un plein sac !

Il leur désigna le paysan.

Les chouans accueillirent ces paroles par un éclat de rire général et s'écrièrent : — Pille-miche ! Pille-miche! Pille-miche !...

Au milieu de ce rire, auquel Pille-miche lui-même répondait comme un écho, Coupiau descendit tout honteux de son siége. Lorsque Pille-miche aida son voisin à quitter la voiture, il s'éleva un murmure de respect.

— C'est l'abbé Gudin ! crièrent plusieurs hommes.

A ce nom respecté, tous les chapeaux furent ôtés, les chouans s'agenouillèrent devant l'abbé et lui demandèrent sa bénédiction. Le prêtre la leur donna gravement.

— Il tromperait saint Pierre et lui volerait

les clefs du paradis, dit le recteur en frappant sur l'épaule de Pille-miche. Sans lui, les bleus nous interceptaient.

Mais l'abbé, apercevant la jeune dame, alla s'entretenir avec elle à quelques pas de là.

Marche-à-terre, qui avait ouvert lestement le coffre du cabriolet, fit voir avec une joie sauvage un sac dont la forme annonçait des rouleaux d'or.

Il ne resta pas long-temps à faire les parts. Chaque chouan reçut de lui son contingent avec une telle exactitude que ce partage n'excita pas la moindre querelle. Puis, il s'avança vers la jeune dame et l'abbé, et leur présenta six mille francs environ.

— Puis-je accepter en conscience, monsieur Gudin? dit-elle.

Elle sentait intérieurement le besoin d'une approbation.

— Comment donc, madame! l'Église n'a-t-elle pas autrefois approuvé la confiscation du bien des protestans? A plus forte raison celle des révolutionnaires qui renient Dieu, détruisent les chapelles et persécutent la religion!

Et l'abbé joignit l'exemple à la prédication, en acceptant sans scrupule la dîme de nou-

velle espèce que lui offrait Marche-à-terre.

— Au reste ajouta-t-il, je puis maintenant consacrer tout ce que je possède à la défense de Dieu et du Roi. Mon neveu part avec les bleus!

Coupiau se lamentait et criait qu'il était ruiné.

— Viens avec nous, lui dit Marche-à-terre. Tu auras ta part.

— Mais on croira que j'ai fait exprès de me laisser voler, si je reviens sans avoir essuyé de violence.

— N'est-ce que ça? dit Marche-à-terre.

Il fit un signal, et une décharge cribla la turgotine.

A cette fusillade imprévue, la vieille voiture poussa un cri si lamentable que les chouans, naturellement superstitieux, reculèrent d'effroi. Mais Marche-à-terre avait vu sauter et retomber dans un coin de la caisse la figure pâle du voyageur taciturne.

— Tu as encore une volaille dans ton poulailler? dit tout bas Marche-à-terre à Coupiau.

Pille-miche, qui comprit la question, cligna des yeux en signe d'intelligence.

— Oui, répondit le conducteur. Mais je mets pour condition à mon enrôlement avec

vous autres que vous me laisserez conduire ce brave homme sain et sauf à Fougères. Je m'y suis engagé au nom de la sainte vierge d'Auray.

— Qui est-ce ? demanda Pille-miche.

— Je ne puis pas vous le dire, répondit Coupiau.

— Laisse-le donc ! reprit Marche-à-terre en poussant Pille-miche par le coude. Il a juré par la sainte vierge d'Auray, faut qu'il tienne ses promesses.

— Mais, dit le chouan en s'adressant à Coupiau, ne descends pas trop vite la montagne, nous allons te rejoindre et pour cause. Je veux voir le museau de ton voyageur, et nous lui donnerons un passeport.

En ce moment on entendit le galop d'un cheval dont le bruit se rapprochait vivement de la Pélerine. Bientôt le jeune chef apparut. La dame cacha promptement le sac qu'elle avait à la main.

— Vous pouvez garder cet argent sans scrupule, dit le jeune homme en ramenant en avant le bras de la dame. Voici une lettre que j'ai trouvée pour vous parmi celles qui m'attendaient à la Vivetière. — Elle est de madame votre mère.

Après avoir tour à tour regardé les chouans qui regagnaient le bois et la voiture qui descendait la vallée du Couësnon, il ajouta :

— Malgré ma diligence, je ne suis pas arrivé à temps. Fasse le ciel que je me sois trompé dans mes soupçons.

— C'était l'argent de ma pauvre mère ! s'écria la dame après avoir décacheté la lettre dont elle lut les premières lignes.

Quelques rires étouffés retentirent dans le bois. Le jeune homme lui-même ne put s'empêcher de sourire en voyant la dame tenir à la main le sac qui renfermait sa part dans le pillage de son propre argent. Elle-même se mit à rire et dit au chef :

— Eh bien ! marquis, Dieu soit loué ! pour cette fois je m'en tire sans péché.

— Vous mettez donc de la légèreté, même dans vos remords ? dit le jeune homme.

Elle rougit et le regarda avec une contrition si véritable qu'il en fut désarmé.

L'abbé rendit poliment, mais d'un air équivoque, la dîme qu'il venait d'accepter. Puis il suivit le jeune homme qui se dirigeait vers le chemin détourné par lequel il était venu.

Avant de les rejoindre, la jeune dame fit un

signe à Marche-à-terre qui vint près d'elle.

— Vous vous porterez en avant de Mortagne, lui dit-elle à voix basse. On m'écrit que les bleus doivent envoyer incessamment à Alençon une forte somme en numéraire pour subvenir aux préparatifs de la guerre. Si j'abandonne à tes camarades la prise d'aujourd'hui, c'est à condition qu'ils sauront m'en indemniser. Surtout que le Gars ne sache rien de l'expédition ; peut-être s'y opposerait-il. En cas de malheur, je l'adoucirai.

— Madame, dit le marquis, sur le cheval duquel elle se mit en croupe en abandonnant le sien à l'abbé, nos amis de Paris m'écrivent de prendre garde à nous. La république veut essayer de nous combattre par la ruse et la trahison.

— Ce n'est pas trop mal! répondit-elle. Ils ont d'assez bonnes idées, ces gens-là! Je pourrai prendre part à la guerre et trouver des adversaires.

— Je le crois, s'écria le marquis. Pichegru m'engage à être scrupuleux et circonspect dans mes amitiés de toute espèce. La république me fait l'honneur de me supposer plus dangereux que tous les Vendéens ensemble, et compte

sur mes faiblesses pour s'emparer de ma personne.

— Vous défieriez-vous de moi ? dit-elle en lui frappant le cœur avec la main par laquelle elle se tenait à lui.

— Seriez-vous là, madame ? dit-il en riant.

— Ainsi, reprit l'abbé, la police de Fouché sera plus dangereuse pour nous que ne le sont les bataillons mobiles et les contrechouans.

— Comme vous le dites, mon révérend !

— Ha ! ha ! s'écria la dame, Fouché va donc envoyer des femmes contre vous.

— Je les attends ! ajouta-t-elle d'un son de voix profond et après une légère pause.

Ils se perdirent dans un dédale de chemins couverts.

A trois ou quatre portées de fusil du plateau désert qu'ils abandonnaient, il se passait une de ces scènes qui, pendant quelque temps encore, devinrent assez fréquentes sur les grandes routes.

Au sortir du petit village de la Pèlerine, Pille-miche et Marche-à-terre avaient arrêté de nouveau la voiture dans un enfoncement du chemin.

Coupiau était descendu de son siége, après une molle résistance. Le voyageur taciturne,

exhumé de sa cachette par les deux chouans, se trouvait agenouillé dans un genêt.

— Qui es-tu? lui demandait Marche-à-terre d'une voix sinistre.

Il gardait le silence, lorsque Pille-miche recommença la question en lui donnant un coup de crosse.

— Je suis, dit-il alors en jetant un regard sur Coupiau, Jacques Pinaud, un pauvre marchand de toile.

Coupiau fit un signe négatif, sans croire enfreindre ses promesses. Ce signe éclaira Pille-miche qui ajusta le voyageur, pendant que Marche-à-terre lui signifia catégoriquement ce terrible ultimatum :

— Tu es trop gras pour avoir les soucis des pauvres! Si tu te fais encore demander une fois ton véritable nom, voici mon ami Pille-miche qui, par un seul coup de fusil, acquerra l'estime et la reconnaissance de tes héritiers.

— Qui es-tu?

— Je suis d'Orgemont de Fougères.

— Ah! ah! s'écrièrent les deux chouans.

— Ce n'est pas moi qui vous ai nommé, monsieur d'Orgemont, dit Coupiau. La Sainte

Vierge m'est témoin que je vous ai bien défendu.

— Puisque vous êtes monsieur d'Orgemont de Fougères, reprit Marche-à-terre d'un air presque respectueux, nous allons vous laisser aller bien tranquillement. Mais comme vous n'êtes ni un bon chouan, ni un vrai bleu, quoique ce soit vous qui ayez acheté les biens de l'abbaye de Juvigny, vous nous payerez, ajouta le chouan en ayant l'air de compter ses associés, trois cents écus de six francs pour votre rançon. La neutralité vaut bien cela.

— Trois cents écus de six francs! répétèrent en chœur le malheureux banquier, Pille-miche et Coupiau, mais avec des expressions diverses.

— Hélas ! mon cher monsieur, continua d'Orgemont, je suis ruiné. *L'emprunt forcé* de cent millions fait par cette république du diable, qui m'a taxé à une somme énorme, m'a mis à sec!

— Combien t'a-t-elle donc demandé, ta république?

— Mille écus, mon cher monsieur, répondit le banquier d'un air piteux, croyant obtenir une remise.

— Si ta république t'arrache des emprunts

forcés aussi considérables, tu vois bien qu'il y a tout à gagner avec nous autres, notre gouvernement est moins cher. Trois cents écus, est-ce donc tant pour ta peau?

— Où les prendrais-je?

— Dans ta caisse, dit Pille-miche. Et qu'ils ne soient pas rognés, ou nous te rognerons les ongles au feu.

— Où vous les paierai-je? demanda d'Orgemont.

— Ta maison de campagne de Fougères n'est pas loin de la ferme de Gibarry, où demeure mon cousin Galope-Chopine, autrement dit le grand Jacquot; tu les lui remettras, dit Pille-miche.

— Cela n'est pas régulier, répondit d'Orgemont.

— Qu'est-ce que cela nous fait, reprit Marche-à-terre? Songe que s'ils ne sont pas remis à Galope-Chopine d'ici à quinze jours, nous te rendrons une petite visite qui te guérirait de la goutte pour toujours si tu l'avais aux pieds.

— Quant à toi, Coupiau, reprit Marche-à-terre, ton nom désormais sera *mène-à-bien*...

A ces mots les deux chouans s'éloignèrent. Le voyageur remonta dans la voiture qui, grâce

au fouet de Coupiau, se dirigea rapidement vers Fougères.

— Si vous aviez eu des armes, lui dit Coupiau, nous aurions pu nous défendre un peu mieux.

— Imbécille, j'ai dix mille francs là! reprit d'Orgemont en montrant ses souliers. Est-ce qu'on peut se défendre avec une somme aussi forte sur soi?

Mène-à-bien se gratta l'oreille et regarda derrière lui; mais ses nouveaux camarades avaient complètement disparu.



CHAPITRE VI.

Hulot et ses soldats s'arrêtèrent à Ernée pour déposer les blessés à l'hôpital de cette petite ville. Puis, sans que nul événement fâcheux interrompît la marche des troupes républicaines, elles arrivèrent à Mayenne. Là le comman-

dant put, le lendemain, résoudre tous ses doutes relativement à la marche du messager. Le lendemain, les habitans apprirent le pillage de la voiture.

Peu de jours après, les autorités dirigèrent sur Mayenne assez de conscrits patriotes pour que Hulot pût y remplir le cadre de sa demi-brigade.

Bientôt se succédèrent des ouï-dires peu rassurans sur l'insurrection. La révolte était complète sur tous les points où, pendant la dernière guerre, les chouans et les Vendéens avaient établi les principaux foyers de cet incendie. En Bretagne, les royalistes s'étaient rendus maîtres de Pontorson, afin de se mettre en communication avec la mer. La petite ville de Saint-James, située entre Pontorson et Fougères, avait été prise par eux. Ils paraissaient vouloir en faire momentanément leur place d'armes, le centre de leurs magasins et de leurs opérations. De là, ils pouvaient correspondre sans danger avec la Normandie et le Morbihan. Les chefs subalternes parcouraient ces trois pays pour y soulever les partisans de la monarchie et arriver à mettre de l'ensemble dans leur entreprise. Ces menées coïncidaient avec les nouvelles de la

Vendée, où des intrigues semblables agitaient la contrée, sous l'influence de quatre chefs célèbres, MM. l'abbé Bernier, d'Autichamp, de Châtillon et Suzannet.

Le chef du vaste plan d'opération qui se déroulait lentement, mais d'une manière formidable, était réellement le Gars, surnom donné par les chouans à M. le marquis de Montauran lors de son débarquement. Les renseignemens transmis aux ministres par Hulot se trouvaient exacts en tout point. L'autorité de ce chef envoyé du dehors avait été aussitôt reconnue. Le marquis prenait même assez d'empire sur les chouans pour leur faire concevoir le véritable but de la guerre et leur persuader que les excès dont ils se rendaient coupables souillaient la cause généreuse qu'ils avaient embrassée. Le caractère hardi, la bravoure, le sang froid, la capacité de ce jeune seigneur réveillaient les espérances des ennemis de la république et flattaient si vivement la sombre exaltation de ces contrées que les moins zélés coopéraient à y préparer des événemens décisifs pour la monarchie abattue.

Hulot ne recevait aucune réponse aux demandes et aux rapports réitérés qu'il adressait

à Paris. Ce silence étonnant annonçait sans doute une nouvelle crise révolutionnaire.

— En serait-il maintenant, disait le vieux chef à ses amis, en fait de gouvernement comme en fait d'argent ? Met-on néant à toutes les pétitions ?

Mais le bruit du magique retour du général Bonaparte et des événemens du 18 brumaire ne tarda pas à se répandre. Les commandans militaires de l'Ouest comprirent alors le silence des ministres. Néanmoins ces chefs n'en furent que plus impatiens d'être délivrés de la responsabilité qui pesait sur eux, et devinrent assez curieux de connaître les mesures qu'allait prendre le nouveau gouvernement.

En apprenant que le général Bonaparte avait été nommé premier consul de la république, les militaires éprouvèrent une joie très-vive. Ils voyaient, pour la première fois, un des leurs arriver au maniement des affaires. La France, dont le jeune général était l'idole, tressaillit d'espérance. L'énergie de la nation se renouvela. La capitale, fatiguée de sa sombre attitude, selivra aux fêtes et aux plaisirs dont elle était depuis si long-temps sevrée. Les premiers actes du consulat ne diminuèrent aucun

espoir, et la liberté même ne s'en effaroucha pas.

Le premier consul fit une proclamation aux habitans de l'Ouest. Ces éloquentes allocutions adressées aux masses et dont il était, pour ainsi dire, l'inventeur, produisaient, dans ce temps de patriotisme et de miracles, des effets prodigieux. Cette voix retentissait dans le monde comme la voix d'un prophète. Aucune proclamation n'avait encore été démentie par la victoire.

« Habitans,

» Une guerre impie embrase une seconde fois les départemens de l'Ouest.

» Les artisans de ces troubles sont des traîtres vendus à l'Anglais ou des brigands qui ne cherchent dans les discordes civiles que l'aliment et l'impunité de leurs forfaits.

» A de tels hommes le gouvernement ne doit ni ménagemens, ni déclaration de ses principes.

» Mais il est des citoyens chers à la patrie qui ont été séduits par leurs artifices ; c'est à ces citoyens que sont dues les lumières et la vérité.

» Des lois injustes ont été promulguées et exécutées ; des actes arbitraires ont alarmé la sécurité des citoyens et la liberté des consciences ; partout des inscriptions hasardées sur des listes d'émigrés ont frappé des citoyens ; enfin de grands principes d'ordre social ont été violés.

» Les consuls déclarent que la liberté des cultes étant garantie par la Constitution, la loi du 11 prairial an III, qui laisse aux citoyens l'usage des édifices destinés aux cultes religieux, sera exécutée.

» Le gouvernement pardonnera : il fera grâce au repentir, l'indulgence sera entière et absolue ; mais il frappera quiconque après cette déclaration oserait encore résister à la souveraineté nationale. »

— Eh bien ! disait Hulot après la lecture publique de ce discours consulaire, est-ce assez paternel ? Vous verrez cependant que pas un brigand royaliste ne changera d'opinion.

Le commandant avait raison. Cette proclamation ne servit qu'à raffermir chacun dans son parti.

Quelques jours après, Hulot et ses collègues reçurent des renforts. Le nouveau ministre de

la guerre leur manda que le général Brune était désigné pour aller prendre le commandement des troupes dans l'ouest de la France. Hulot, dont on connaissait l'expérience, eut provisoirement l'autorité dans les départemens de l'Orne et de la Mayenne. Une activité inconnue anima bientôt tous les ressorts du gouvernement. Une circulaire du ministre de la guerre et du ministre de la police générale annonça que des mesures vigoureuses confiées aux chefs des commandemens militaires avaient été prises pour étouffer l'insurrection *dans son principe*. Mais les chouans et les Vendéens avaient déjà profité de l'inaction de la république pour soulever les campagnes et s'en emparer entièrement

Aussi, une nouvelle proclamation consulaire fut-elle adressée. Cette fois le général parlait aux troupes.

« SOLDATS,

» Il ne reste plus dans l'Ouest que des brigands, des émigrés, des stipendiés de l'Angleterre.

» L'armée est composée de plus de soixante

mille braves ; que j'apprenne bientôt que les chefs des rebelles ont vécu. La gloire ne s'acquiert que par les fatigues ; si on pouvait l'acquérir en tenant son quartier-général dans les grandes villes, qui n'en aurait pas ?....

» Soldats, quel que soit le rang que vous occupiez dans l'armée, la reconnaissance de la nation vous attend. Pour en être dignes, il faut braver l'intempérie des saisons, les glaces, les neiges ; le froid excessif des nuits ; surprendre vos ennemis à la pointe du jour et exterminer ces misérables, le déshonneur du nom français.

» Faites une campagne courte et bonne; soyez inexorables pour les brigands, mais observez une discipline sévère.

» Gardes nationales, joignez les efforts de vos bras à celui des troupes de ligne.

» Si vous connaissez parmi vous des hommes partisans des brigands, arrêtez-les ! Que nulle part ils ne trouvent d'asile contre le soldat qui va les poursuivre ; et s'il était des traîtres qui osassent les recevoir et les défendre, qu'ils périssent avec eux ! »

— Quel compère, s'écria Hulot, c'est comme à l'armée d'Italie, il sonne la messe et il la dit ! est-ce parler, cela !

— Oui, mais il parle tout seul, et en son nom, dit Gérard qui commençait à s'alarmer des suites du 18 brumaire.

— Hé! sainte guérite, qu'est-ce que cela fait, puisque c'est un militaire! s'écria Merle.

A quelques pas de là, plusieurs soldats s'étaient attroupés devant la proclamation affichée sur le mur. Or, comme pas un d'eux ne savait lire, ils la contemplaient, les uns d'un air insouciant, les autres avec curiosité, pendant que deux ou trois cherchaient parmi les passans un citoyen qui eût la mine d'un savant.

— Vois donc, la Clef-des-cœurs, ce que c'est que ce chiffon de papier-là, dit Beau-pied d'un air goguenard à son camarade.

— C'est bien facile à deviner, répondit la Clef-des-cœurs.

A ces mots, tous regardèrent les deux camarades toujours prêts à jouer leurs rôles.

— Tiens, regarde, reprit la Clef-des-cœurs.

Et il montra, en tête de la proclamation, une grossière vignette où depuis peu de jours un compas remplaçait le niveau de 1793.

— Tiens, cela veut dire qu'il faudra que, nous autres troupiers, nous marchions ferme!

ils ont mis là un compas toujours ouvert, c'est un emblème.

— Mon garçon, ça ne te va pas de faire le savant, cela s'appelle un problème. J'ai servi d'abord dans l'artillerie, reprit Beau-pied, mes officiers ne mangeaient que de ça.

— C'est un emblème.

— C'est un problème.

— Gageons!

— Quoi?

— Ta pipe d'écume!

— Tope!

— Sans vous commander, mon lieutenant, n'est-ce pas que c'est un emblème, et non un problème, demanda la Clef-des-cœurs à Gérard qui, tout pensif, suivait Hulot et Merle.

— C'est l'un et l'autre! répondit-il gravement.

— Le lieutenant s'est moqué de nous reprit Beau-pied. Ce papier-là veut dire que notre général d'Italie est passé consul, qui est un fameux grade, et que nous allons avoir des capotes et des souliers.

Vers les derniers jours du mois de brumaire, au moment où, pendant la matinée, Hulot faisait manœuvrer sa demi-brigade, entièrement

concentrée à Mayenne par des ordres supérieurs, un exprès, venu d'Alençon, lui remit des dépêches pendant la lecture desquelles une assez forte contrariété se peignit sur sa figure.

— Allons, en avant! s'écria-t-il avec humeur en serrant les papiers au fond de son chapeau. Deux compagnies vont se mettre en marche avec moi et se diriger sur Mortagne. Les chouans y sont.

— Vous m'accompagnerez, dit-il à Merle et à Gérard. Si je comprends un mot à ma dépêche, je veux être fait noble. Je ne suis peut-être qu'une bête, n'importe, en avant! Il n'y a pas de temps à perdre.

— Mon commandant, qu'y a-t-il donc de si barbare dans cette carnassière-là? dit Merle en montrant du bout de sa botte l'enveloppe ministérielle de la dépêche.

— Tonnerre de dieu! il n'y a rien si ce n'est que l'on nous embête.

Lorsque le commandant laissait échapper cette expression militaire, déjà l'objet d'une observation critique, elle annonçait toujours quelque tempête. Les divers intonations de cette phrase formaient des espèces de dégrés qui, pour a demi-brigade, étaient un sûr thermomètre

de la patience du chef ; et la franchise de ce vieux soldat en avait rendu la connaissance si facile, que le plus méchant tambour savait bientôt son Hulot par cœur, en observant les variations de la petite grimace par laquelle le commandant retroussait sa joue en clignant des yeux.

Cette fois, le ton de sourde colère dont il accompagna ce mot, rendit les deux amis silencieux et circonspects. Les marques même de petite vérole dont son visage guerrier était sillonné paraissaient plus profondes et son teint plus brun que de coutume. Sa large queue bordée de tresses étant revenue sur une des épaulettes quand il remit son chapeau à trois cornes, il la rejeta avec tant de fureur que les cadenettes en furent dérangées.

Cependant comme il restait immobile, les poings fermés, les bras croisés avec force sur la poitrine, la moustache hérissée, Merle se hasarda à lui demander :

— Part-on sur l'heure ?

— Oui, si les gibernes sont garnies ! répondit-il en grommelant.

— Elles le sont.

Hulot fit un geste.

— Portez arme! par file à gauche, en avant, marche, dit Merle.

Et les tambours se mirent en tête des deux compagnies désignées par Gérard. Au son du tambour, le commandant plongé dans ses réflexions parut se réveiller, et il sortit de la ville accompagné de ses deux amis auxquels il ne dit pas un mot.

Merle et Gérard se regardèrent silencieusement à plusieurs reprises comme pour se demander : — Nous tiendra-t-il longs-temps rigueur ?

Et, tout en marchant, ils jetèrent à la dérobée des regards observateurs sur Hulot qui continuait à murmurer entre ses dents de vagues paroles. Plusieurs fois ces phrases résonnèrent comme des juremens aux oreilles des soldats; mais pas un d'eux n'osa souffler mot. Dans l'occasion, tous savaient garder la discipline sévère à laquelle étaient habitués les troupiers jadis commandés en Italie par Bonaparte. La plupart d'entre eux étaient comme Hulot, les restes de ces fameux bataillons qui capitulèrent à Mayence sous la promesse de ne pas être employés sur les frontières, et l'armée les avait nommés les *Mayençais*. Il était difficile de rencontrer des soldats et des chefs qui se comprissent mieux.

CHAPITRE VII.

Le lendemain de leur départ, Hulot et ses deux amis se trouvaient de grand matin sur la route d'Alençon, une lieue environ de cette dernière ville, vers Mortagne, dans la partie du chemin qui côtoie les pâturages arrosés par la Sarthe.

Les vues pittoresques de ces prairies se déployent successivement sur la gauche, tandis que la droite, flanquée des bois épais qui se rattachent à la grande forêt de Menibroud, forme, s'il est permis d'emprunter ce terme à la peinture, un *repoussoir* aux délicieux aspects de la rivière. Les bermes du chemin sont perpétuellement encaissées par des fossés dont les terres, sans cesse rejetées sur les champs, y produisent de hauts talus couronnés d'*ajoncs*, nom donné dans tout l'Ouest au genêt épineux. Cet arbuste, qui s'étale en buissons épais, fournit, pendant l'hiver, une excellente nourriture aux chevaux et aux bestiaux; mais tant qu'il n'était pas récolté, les chouans se cachaient derrière ses touffes d'un vert sombre.

Ces talus et ces ajoncs, qui annoncent au voyageur l'approche de la Bretagne, rendaient donc cette partie de la route aussi dangereuse qu'elle était belle. Les périls qui devaient se rencontrer dans le trajet de Mortagne à Alençon et d'Alençon à Mayenne, étaient la cause du départ de Hulot; et, là, le secret de sa colère finit par lui échapper.

Le commandant escortait alors une vieille calèche traînée par des chevaux de poste que ses

soldats fatigués obligeaient à marcher lentement. Les compagnies de bleus appartenant à la garnison de Mortagne et qui avaient accompagné cette voiture jusqu'aux limites de leur étape, où Hulot était venu les remplacer dans ce service, à juste titre nommé par ses soldats *une scie patriotique*, retournaient à Mortagne et se voyaient dans le lointain comme des points noirs. Une des deux compagnies du vieux républicain se tenait à quelques pas en arrière, et l'autre en avant de cette calèche. Hulot, qui se trouvait entre Merle et Gérard, à moitié chemin de l'avant-garde et de la voiture, leur dit tout à coup :

— Mille tonnerres! croiriez-vous que c'est pour accompagner les deux cotillons qui sont dans ce vieux fourgon, que le ministre de la guerre nous détache de Mayenne?

— Mais, mon commandant, quand nous avons pris position tout-à-l'heure auprès des citoyennes, répondit Gérard, vous les avez saluées d'un air qui n'était pas déjà si gauche.

— Hé! voilà l'infamie. Ces *muscadins* de Paris ne nous recommandent-ils pas les plus grands égards pour leurs damnées femelles! Peut-on déshonorer de bons et braves patriotes comme

nous, en les mettant à la suite d'une jupe. Oh ! moi, je vais droit mon chemin et n'aime pas les zigzags chez les autres. Quand j'ai vu Danton avoir des maîtresses, Barras avoir des maîtresses, je leur ai dit : — « Citoyens, quand la république vous a requis de la gouverner, ce n'était pas pour autoriser les amusemens de l'ancien régime. Vous me direz à cela que les femmes? Oh ! on a des femmes ! c'est juste. A de bons lapins, voyez-vous. Il faut des femmes et de bonnes femmes. Mais, assez causé quand vient le danger. A quoi donc aurait servi de balayer les abus de l'ancien temps si les patriotes recommençaient. Voyez le premier consul, c'est là un homme. Pas de femmes. Toujours à son affaire. Je parierais ma moustache gauche qu'il ignore le sot métier qu'on nous fait faire ici.

— Ma foi, commandant, répondit Merle en riant, j'ai aperçu le bout du nez de la jeune dame cachée au fond de la calèche, et j'avoue que tout le monde pourrait sans déshonneur se sentir, comme je l'éprouve, la démangeaison d'aller tourner autour de cette calèche jaune, pour nouer avec les voyageuses un petit bout de conversation.

— Gare à toi, Merle, dit Gérard. Elles sont

accompagnées d'un citoyen assez rusé pour te prendre dans un piège.

— Qui ? Cet *Incroyable* dont les petits yeux vont incessamment d'un côté du chemin à l'autre; comme s'il y voyait des chouans ; ce *Muscadin* dont on aperçoit à peine les jambes ; et qui, dans le moment où celles de son cheval sont cachées par la voiture, a l'air d'un canard dont la tête sort d'un pâté ! Si ce dadais-là m'empêche jamais de caresser sa jolie fauvette...

— Canard, fauvette ! Oh ! mon pauvre Merle, tu es furieusement dans les volatiles. Mais ne te fie pas au canard ! Ses yeux verts me paraissent perfides comme ceux d'une vipère et fins comme ceux d'une femme qui pardonne à son mari. Je me défie moins des chouans que de ces avocats dont les figures ressemblent à des carafes de limonade.

— Bah ! s'écria Merle gaiement ; avec la permission du commandant, je me risque ! Cette femme-là a des yeux qui sont comme des étoiles ! On peut tout mettre au jeu pour les voir.

— Il est pris, le camarade ! dit Gérard au commandant. Il commence à dire des bêtises.

Hulot fit la grimace, haussa les épaules et

répondit : — Avant de prendre le potage, je lui conseille de le sentir !...

— Brave Merle ! reprit Gérard en jugeant à la lenteur de sa marche qu'il manœuvrait pour se laisser graduellement gagner par la calèche. Est-il gai ! C'est le seul homme qui puisse rire de la mort d'un camarade sans être taxé d'insensibilité.

— C'est le vrai soldat français, dit Hulot d'un ton grave.

— Oh ! le voici qui ramène ses épaulettes sur son épaule pour faire voir qu'il est capitaine, s'écria Gérard en riant, comme si le grade y faisait quelque chose.

La calèche vers laquelle pivotait l'officier renfermait en effet deux femmes dont l'une semblait être la servante de l'autre.

— Ces femmes-là, disait Hulot, vont toujours deux ensemble.

Un petit homme sec et maigre caracolait, tantôt en avant, tantôt en arrière de la voiture. Mais, quoiqu'il parût accompagner les deux voyageuses privilégiées, personne ne l'avait encore vu leur adresser la parole. Ce silence, dédain ou respect ; la bizarrerie de l'équipage qui ressemblait à une voiture de charlatan ; les

bagages nombreux, et les cartons de celle que le commandant appelait une *princesse*, tout, jusqu'au costume de son cavalier servant, avait encore irrité la bile de Hulot.

Le costume de cet inconnu présentait un exact tableau de la mode qui valut en ce temps les caricatures des *Incroyables*. Qu'on se figure ce personnage affublé d'un habit dont les basques étaient si courtes qu'elles laissaient passer cinq à six pouces du gilet, et les pans si longs qu'ils ressemblaient à une queue de morue, terme alors employé pour les désigner. Une cravate énorme décrivait autour de son cou de si nombreux contours, que la petite tête qui sortait de ce labyrinthe de mousseline, justifiait presque la comparaison gastronomique du capitaine Merle.

L'inconnu portait un pantalon collant et des bottes à la Suwaroff. Un immense camée blanc et bleu servait d'épingle à sa chemise. Deux chaînes de montre s'échappaient parallèlement de sa ceinture. Puis ses cheveux, pendant en tire-bouchons de chaque côté des faces, lui couvraient presque tout le front. Enfin pour dernier enjolivement, le col de sa chemise et celui de l'habit montaient si haut que sa tête paraissait enveloppée, comme un bouquet dans un

cornet de papier. Ajoutez à ces grêles accessoires qui juraient entre eux sans produire d'ensemble, l'opposition burlesque des couleurs du pantalon jaune, du gilet rouge, de l'habit cannelle, et l'on aura une image fidèle du suprême bon ton auquel obéissaient les élégans au commencement du Consulat. Ce costume tout à fait baroque semblait avoir été inventé pour servir d'épreuve à la grâce et montrer qu'il n'y a rien de si ridicule que la mode ne sache consacrer.

Le cavalier paraissait avoir atteint l'âge de trente ans. Malgré cette toilette d'empirique, sa tournure accusait une certaine élégance de manières à laquelle on reconnaissait un homme de l'ancienne bonne société appelé, par ses talens, à gouverner la nouvelle. Lorsque le capitaine se trouva près de la calèche, le muscadin parut deviner son dessein et le favorisa en retardant le pas de son cheval. Merle qui lui avait jeté un regard sardonique, rencontra un de ces visages impénétrables, accoutumés par les vicissitudes de la révolution à cacher toutes les émotions du cœur.

Au moment où le bout recourbé du vieux chapeau triangulaire et l'épaulette du capitaine furent aperçus par les dames, une voix d'une

angélique douceur lui demanda : — Monsieur l'officier, auriez-vous la bonté de nous dire en quel endroit de la route nous nous trouvons ?

Il existe un charme inexprimable dans une question faite par une voyageuse inconnue. Alors le moindre mot semble contenir toute une aventure. Mais si la femme sollicite quelque protection, en s'appuyant sur sa faiblesse et sur une certaine ignorance des choses, chaque homme n'est-il pas légèrement enclin à bâtir une fable impossible où il se fait heureux? Aussi les mots de « Monsieur l'officier, » la forme polie dont la demande était accompagnée portèrent-ils un trouble inconnu dans le cœur du capitaine. Il essaya d'examiner la voyageuse et fut singulièrement désappointé, car un voile jaloux lui en cachait les traits. A peine même put-il en voir les yeux qui, à travers la gaze, brillaient comme deux onyx frappées par le soleil.

— Vous êtes maintenant à une lieue d'Alençon, Madame.

— Alençon, déjà !

Ces mots furent prononcés par la dame inconnue avec une sorte de terreur. Elle se rejeta ou

plutôt se laissa aller au fond de la voiture, sans rien répondre.

— Alençon, répéta l'autre femme en paraissant se réveiller. Vous allez voir mon pays.

Elle regarda le capitaine et se tut. Merle, trompé dans son espérance de voir la belle inconnue, se mit à en examiner la compagne.

C'était une fille d'environ vingt-six ans, blonde, d'une jolie taille, et dont le teint avait cette fraîcheur de peau, cet éclat nourri qui distingue les femmes de Valognes, de Bayeux et des environs d'Alençon. Le regard de ses yeux bleus n'annonçait pas d'esprit, mais une certaine fermeté mêlée de tendresse. Elle portait une robe d'étoffe commune. Ses cheveux, relevés sous un petit bonnet à la mode cauchoise, et sans aucune prétention, rendaient sa figure charmante de simplicité. Son attitude, sans avoir la noblesse convenue des salons, n'était pas dénuée de cette dignité naturelle à une jeune fille modeste qui pouvait contempler le tableau de sa vie passée sans y trouver un seul sujet de repentir.

D'un coup d'œil, Merle sut deviner en elle une de ces fleurs champêtres qui, transportée dans les serres parisiennes où se concentrent

tant de rayons flétrissans, n'avait rien perdu de ses couleurs pures ni de sa rustique franchise. L'attitude naïve de la jeune fille et la modestie de son regard apprirent à Merle qu'elle ne voulait pas d'auditeur. En effet, quand il s'éloigna, les deux inconnues commencèrent à voix basse une conversation dont il entendit le léger murmure.

— Vous êtes partie si précipitamment, dit la jeune campagnarde, que vous n'avez pas seulement pris le temps de vous habiller. Vous voilà belle! Si nous allons plus loin qu'Alençon, il faudra nécessairement y faire une autre toilette....

— Oh! oh! Francine, s'écria l'inconnue.

— Plaît-il?

— Voici la troisième tentative que tu fais pour apprendre le terme et la cause de ce voyage.

— Ai-je dit la moindre chose qui puisse me valoir ce reproche...

— Oh, j'ai bien remarqué ton petit manège. De candide et simple que tu étais, tu as pris un peu de ruse à mon école. Tu commences à avoir les interrogations en horreur. Tu as bien raison, mon enfant. De toutes les manières

connuès d'arracher un secret, c'est, à mon avis la plus niaise.

— Eh bien! reprit Francine, puisqu'on ne peut rien vous cacher, convenez-en, Marie? Votre conduite n'exciterait-elle pas la curiosité d'un saint? Hier matin, sans ressources; aujourd'hui, les mains pleines d'or; vous courez en ce moment la poste, protégée par les troupes du gouvernement, et vous êtes suivie par un homme que je regarde comme votre mauvais génie...

— Qui! Corentin, demanda la jeune inconnue en accentuant ces deux mots par deux inflexions de voix pleines d'un mépris qui déborda même dans le geste par lequel elle montra le cavalier.

— Écoute, Francine, reprit-elle. Te souviens-tu de *Patriote*, ce singe que j'avais habitué à contrefaire Danton et qui nous amusait tant.

— Oui, Mademoiselle.

— Eh bien? en avais-tu peur?

— Il était enchaîné.

— Mais Corentin est muselé, mon enfant.

— Nous badinions avec Patriote pendant des heures entières, dit Francine. je le sais;

mais il finissait toujours par nous jouer quelque mauvais tour.

A ces mots Francine se rejeta vivement au fond de la voiture, près de sa maîtresse, dont elle prit les mains pour les carresser avec des manières câlines en lui disant d'une voix affectueuse :

— Mais vous m'avez devinée, Marie, et vous ne me repondez pas. Comment, après ces tristesses qui m'ont fait tant de mal, oh! bien du mal, pouvez-vous en vingt-quatre heures devenir d'une gaieté folle, comme lorsque vous parliez de vous tuer, méchante? D'ou vient ce changement. J'ai le droit de vous demander un peu compte de votre ame. Elle est à moi avant d'être à qui que ce soit, car jamais vous ne serez mieux aimée. Parlez, mademoiselle.

— Eh bien! Francine, ne vois-tu pas autour de nous le secret de ma gaité. Regarde les houppes jaunies de ces arbres lointains! Pas une ne se ressemble, et, à les contempler de loin, on dirait une vieille tapisserie de château. Vois ces haies derrière lesquelles il peut se rencontrer des chouans à chaque instant. Quand je regarde ces ajoncs, il me semble apercevoir des canons de fusil. J'aime ce renaissant péril qui nous

environne. Toutes les fois que la route prend un aspect sombre, je suppose que nous allons entendre des détonations, alors, mon cœur bat, une sensation inconnue m'agite. Et, ce ne sont ni les tremblemens de la peur, ni les émotions du plaisir; non, c'est mieux; c'est le jeu de tout ce qui se meut en moi, c'est la vie. Quand je ne serais joyeuse que d'avoir un peu animé ma vie!

— Ah! vous ne me dites rien, cruelle. Sainte Vierge! ajouta Francine en levant les yeux au ciel avec douleur, à qui se confessera-t-elle, si elle se tait avec moi?

— Francine, reprit l'inconnue d'un ton grave, je ne peux pas t'avouer mon entreprise. Cette fois-ci, oh! je fais mal, très-mal...

— Pourquoi faire le mal, si vous le voyez?

— Que veux-tu, je me surprends à penser comme si j'avais cinquante ans, et à agir comme si j'en avais encore quinze. Tu as toujours été ma raison, ma pauvre fille, mais dans cette affaire-ci, j'essaie d'étouffer ma conscience.

— Et, dit-elle après une pause en laissant échapper un soupir, je n'y parviens pas. Or, comment veux-tu que j'aille encore mettre après moi un confesseur aussi rigide.

Et elle lui frappa doucement dans la main.

— Hé! quand, s'écria Francine, vous ai-je reproché vos actions? Le mal en vous a de la grâce. Oui, la sainte Vierge d'auray, que je prie tant pour votre salut, vous absoudrait de tout. Enfin ne suis-je pas à vos côtés sur cette route, sans savoir où vous allez.

Dans son effusion, elle lui baisa les mains.

—Mais, reprit Marie, tu peux m'abandonner si ta conscience...

— Allons, taisez-vous, madame, reprit Francine en faisant une petite moue chagrine. Oh! ne me direz-vous pas...

— Rien, dit la jeune demoiselle d'une voix ferme. Seulement sache-le bien! je hais cette entreprise encore plus que celui dont la langue dorée me l'a expliquée. Je veux être franche et t'avouerai que je ne me serais pas rendue à leurs désirs, si je n'avais entrevu dans cette ignoble farce un mélange de terreur et d'amour qui m'a tentée. Puis, je n'ai pas voulu m'en aller de ce bas monde sans avoir essayé d'y cueillir les fleurs que j'en espère, dussé-je périr! Mais souviens-toi, pour l'honneur de ma mémoire, que si j'avais été heureuse, l'aspect de leur gros couteau prêt à tomber sur ma tête ne

m'aurait pas fait accepter un rôle dans cette tragédie, car c'est une tragédie.

— Maintenant, dit-elle avec dégoût, si elle était décommandée, je me jetterais à l'instant dans la Sarthe. Et ce ne serait pas un suicide, car je n'ai point encore vécu!

—Oh! sainte Vierge d'Auray, pardonnez-lui.

— De quoi t'effraies-tu? Les plates vicissitudes de la vie domestique n'excitent pas mes passions, tu le sais. Cela est mal pour une femme; mais mon ame s'est fait une sensibilité plus élevée, pour supporter de plus fortes épreuves. J'aurais été peut-être comme toi, une douce créature. Pourquoi me suis-je élevée au-dessus, ou abaissée au-dessous de mon sexe? Ah! que la femme du général Bonaparte est heureuse. Tiens, je mourrai jeune, puisque j'en suis déjà venue à ne pas m'effrayer d'une partie de plaisir où il y a du sang à boire, comme disait ce pauvre Danton. Mais oublie ce que je te dis, c'est la femme de cinquante ans qui a parlé. Dieu merci! la jeune fille de quinze ans va bien vite reparaître.

La jeune campagnarde frémit. Elle seule connaissait le caractère bouillant et impétueux de sa maîtresse. Elle seule était initiée aux mystè-

res de cette ame riche d'exaltation, aux sentimens de cette créature qui, jusque-là, avait vu passer la vie comme une ombre insaisissable, en voulant toujours la saisir. Après avoir semé à pleines mains sans rien récolter, cette femme était restée vierge, mais irritée par une multitude de désirs trompés. Alors, lassée d'une lutte sans adversaire, elle arrivait, dans son désespoir, à préférer le bien au mal quand il s'offrait comme une jouissance; le mal au bien quand il présentait quelque poésie; la misère à la médiocrité, comme quelque chose de plus grand; l'avenir sombre et inconnu de la mort, à une vie pauvre d'espérances ou même de souffrances. Jamais tant de poudre ne s'était amassée pour l'étincelle; jamais tant de richesses à dévorer pour l'amour; enfin, jamais aucune fille d'Ève n'avait été pétrie avec plus d'or dans son argile.

Semblable à un ange terrestre, Francine veillait sur cet être en qui elle adorait la perfection, croyant accomplir un céleste message, si elle le conservait au cœur des séraphins d'où il semblait banni, en expiation d'un péché d'orgueil.

— Voici le clocher d'Alençon, dit le cavalier, en s'approchant de la voiture.

— Je le vois, répondit sèchement la jeune dame.

— Ha ! dit-il en s'éloignant avec les marques d'une soumission servile, malgré son désappointement.

— Allez, allez plus vite, dit la dame au postillon. Maintenant, il n'y a rien à craindre. Allez au grand trot, ou au galop, si vous pouvez. Ne sommes-nous pas sur le pavé d'Alençon.

En passant devant le commandant elle lui cria d'une voix douce : — Nous nous retrouverons à l'auberge, commandant. Venez m'y voir.

— C'est cela, répliqua le commandant. A l'auberge ! Venez me voir ! Comme ça vous parle à un chef de demi-brigade...

Et il montrait du poing la voiture qui roulait rapidement sur la route.

— Ne vous en plaignez pas, commandant, dit en riant Corentin qui essayait de mettre son cheval au galop pour rejoindre la voiture. Elle a votre grade de général dans sa manche.

Et il partit.

— Ah ! que je ne me laisserai pas embêter par ces paroissiens-là, dit Hulot à ses deux amis en grognant. J'aimerais mieux jeter l'habit

de général dans un fossé que de le gagner dans un lit. Que veulent-ils donc, ces canards-là ? Y comprenez-vous quelque chose, vous autres ?

— Oh ! oui, dit Merle, je sais que c'est la femme la plus belle que j'aie jamais vue ! Je crois que vous entendez mal la métaphore. C'est la femme du premier consul, peut-être ?

— Bah ! la femme du premier consul est vieille, et celle-ci est jeune, reprit Hulot. D'ailleurs, l'ordre que j'ai reçu du ministre m'apprend qu'elle se nomme mademoiselle de Verneuil. C'est une ci-devant. Est-ce que je ne connais pas ça ! Avant la révolution, elles faisaient toutes ce métier-là. Alors, on devenait, en deux temps et six mouvemens, chef de demi-brigade. Il ne s'agissait que de leur bien dire deux ou trois fois : — *Mon cœur !*



CHAPITRE VIII.

Pendant que la troupe ouvrait le compas, pour employer l'expression du commandant, la calèche avait promptement atteint l'hôtel des Trois-Maures, situé au milieu de la grande rue d'Alençon.

Les équipages étaient alors si rares que le son criard de la calèche fit accourir l'hôte sur le pas de sa porte ; et, à l'aspect des deux voyageuses, il les salua profondément. Elles entrèrent lestement dans la cuisine, inévitable anti-chambre des auberges dans tout l'Ouest, et l'hôte se disposait à les suivre après avoir examiné la voiture, lorsque le postillon lui dit, en l'arrêtant par le bras : — Attention, citoyen Brutus. Escorte de bleus. Ah ! ce sont de grandes dames qui payent comme de ci-devant princesses, ainsi...

— Ainsi nous boirons un verre de vin ensemble tout à l'heure, mon garçon, lui dit l'hôte.

Mademoiselle de Verneuil jeta un coup-d'œil sur cette cuisine noircie par la fumée, sur une table sanglante où gisaient des viandes crues, et se sauva dans la salle voisine avec la légèreté d'un oiseau. Elle craignait l'aspect et l'odeur de cette cuisine, autant que la curiosité d'un chef mal propre et d'une femme grosse et courte qui déjà l'examinaient avec attention en venant à elle.

L'hôte ne vit donc plus que Francine, et après avoir jeté un regard rapide sur ceux qui pouvaient l'écouter, il lui dit de manière à donner

à ses paroles l'air d'une confidence : — Si ces dames désirent se faire servir à part, comme je n'en doute point, j'ai un repas très-délicat tout préparé pour une dame et son fils. Ces voyageurs ne s'opposeront sans doute pas à partager leur déjeuner avec vous, ajouta-t-il d'un air mystérieux. Ce sont des personnes de condition.

En prononçant ces derniers mots d'une voix plus basse, l'hôte y mit une certaine finesse, comme s'il eût voulu dire : — Vous êtes des nobles et ils le sont. Vous n'aimez pas plus qu'eux à être surveillés, et peut-être venez-vous pour les voir.

Mais à peine cet hôte indiscret avait-il achevé sa dernière phrase, qu'il se sentit appliquer dans le dos un léger coup de manche de fouet. Il se retourna brusquement et vit derrière lui un petit homme trapu, sorti sans bruit d'un cabinet voisin, et dont l'apparition avait glacé de terreur la grosse femme, le chef et son marmiton. L'hôte pâlit en retournant la tête. Le petit homme secoua ses cheveux qui lui cachaient entièrement le front et les yeux, se dressa sur ses pieds pour atteindre à l'oreille de l'hôte, et lui dit : — Vous savez ce que vaut une imprudence, une dénonciation, et de quelle couleur est la mon-

naie dont nous les payons. Nous sommes généreux.

Il joignit à ces paroles un geste qui leur fit un épouvantable commentaire. Quoique la vue de ce personnage fût dérobée à Francine par la corpulence de l'hôte, elle saisit quelques mots des phrases qu'il avait sourdement prononcées; et, alors, elle resta comme frappée par la foudre en entendant les sons rauques d'une voix bretonne. Elle seule, au milieu de la terreur générale, s'élança vers le petit homme; mais celui-ci, qui semblait se mouvoir avec l'agilité d'un animal sauvage, sortait déjà par une porte latérale donnant sur la cour. Francine crut s'être trompée dans ses conjectures, car elle n'aperçut que la peau fauve et noire d'un ours de moyenne taille. Etonnée, elle courut à la fenêtre; et, à travers les vitres jaunies par la fumée, elle regarda l'inconnu, mais avec stupeur. Il gagnait l'écurie d'un pas traînant. Avant d'y entrer, il dirigea deux yeux noirs sur le premier étage de l'auberge, et, de là sur la calèche, comme s'il voulait faire part à un ami de quelque importante observation relative à cette voiture. Alors, malgré les peaux de biques et grâce à ce mouvement qui lui permit de distinguer le

visage de cet homme, Francine reconnût à son énorme fouet et à sa démarche rampante, quoique agile dans l'occasion, le chouan surnommé Marche-à-terre.

Elle l'examina mais indistinctement, à travers l'obscurité de l'écurie où il se coucha dans la paille en prenant une position d'où il pouvait observer tout ce qui se passerait dans l'auberge. Il était ramassé de telle sorte que, de loin comme de près, l'espion le plus rusé l'aurait facilement pris pour un de ces gros chiens de roulier, tapis en rond et qui dorment, la gueule placée sur leurs pattes.

La conduite de Marche-à-terre prouvait à Francine que le chouan ne l'avait pas reconnue. Or, dans les circonstances délicates où se trouvait sa maîtresse, elle ne sut pas si elle devait s'en applaudir ou s'en chagriner. Mais le mystérieux rapport qui existait entre l'observation menaçante du chouan et l'offre de l'hôte, assez commune chez les aubergistes qui cherchent toujours à tirer deux moutures d'un sac, piqua sa curiosité; elle quitta la vitre crasseuse d'où elle regardait la masse informe et noire qui, dans l'obscurité, lui indiquait la place occupée par Marche-à-terre, se retourna vers l'auber-

giste, et le vit dans l'attitude d'un homme qui a fait un pas de clerc et ne sait comment s'y prendre pour revenir en arrière. Le geste du chouan l'avait pétrifié.

Qui, dans l'Ouest, ignorait les cruels raffinemens des supplices dont les Chasseurs du Roi punissaient les gens soupçonnnés seulement d'indiscrétion. L'hôte croyait déjà sentir leurs couteaux sur son cou; le chef regardait avec terreur l'âtre du feu où souvent ils *chauffaient* les pieds de leurs dénonciateurs, la grosse petite femme tenait un couteau de cuisine d'une main, de l'autre une pomme-de-terre à moitié coupée, et contemplait son mari d'un air hébété; enfin le marmiton cherchait le secret, inconnu pour lui, de cette silencieuse horreur.

La curiosité de Francine devint plus vive à cette scène muette, dont l'acteur principal était vu par tous, quoique absent. Elle fut flattée de la terrible puissance du chouan, et encore qu'il n'entrât guère dans son humble caractère de faire des malices de femme de chambre, elle était cette fois trop fortement intéressée à pénétrer ce mystère pour ne pas profiter de ses avantages.

— Eh bien, dit-elle gravement à l'hôte qui

fut comme réveillé en sursaut par ces paroles, mademoiselle accepte votre proposition.

— Laquelle, demanda-t-il avec une surprise réelle.

— Laquelle, demanda Corentin survenant.

— Laquelle, demanda mademoiselle de Verneuil.

— Laquelle, demanda un quatrième personnage qui se trouvait sur la dernière marche de l'escalier et sauta légèrement dans la cuisine.

— Eh bien, de déjeuner avec vos personnes de distinction, répondit Francine impatiente.

— De distinction, reprit d'une voix mordante et ironique le personnage arrivé par l'escalier. Ceci est une mauvaise plaisanterie d'auberge.

— Mais si c'est cette jeune citoyenne, dit-il en regardant mademoiselle de Verneuil, que tu veux nous donner pour convive, il faudrait être fou pour s'y refuser, brave homme.

Et il frappa sur l'épaule de l'aubergiste stupéfait.

— En l'absence de ma mère j'accepte, ajouta-t-il.

La gracieuse étourderie de la jeunesse déguisa la hauteur insolente de ces paroles qui attirè-

rent naturellement l'attention de tous les acteurs de cette scène sur ce nouveau personnage. L'hôte prit alors la contenance de Pilate cherchant à se laver les mains de la mort de Jésus-Christ. Il rétrogada de deux pas vers sa grosse femme, et lui dit à l'oreille : — Tu es témoin que, s'il arrive quelque malheur, ce ne sera pas ma faute. Mais au surplus, ajouta-t-il encore plus bas, va prévenir de tout ça monsieur Marche-à-terre.

Le voyageur, jeune homme de moyenne taille, portait un habit bleu, et de grandes guêtres noires qni lui montaient au-dessus du genou, sur une culotte de drap également bleu. Cet uniforme simple et sans épaulettes appartenait aux élèves de l'École polytechnique.

D'un seul regard, mademoiselle de Verneuil sut distinguer sous ce costume sombre des formes élégantes et *ce je ne sais quoi* qui annoncent une noblesse native. Assez ordinaire au premier aspect, la figure du jeune homme se faisait bientôt remarquer par la conformation de quelques traits où se révélait une ame capable de grandes choses. Un teint bruni, des cheveux blonds et bouclés, des yeux bleus étincelans, un nez fin, des mouvemens pleins d'aisance ;

en lui, tout décelait et une vie dirigée par des sentimens élevés et l'habitude du commandement. Mais les signes les plus caractéristiques de son génie, étaient dans un menton à la Bonaparte, dans sa lèvre inférieure qui se joignait à la supérieure en décrivant la courbe gracieuse de la feuille d'acanthe sous le chapiteau corinthien; la nature avait mis dans ces deux traits d'irrésistibles enchantemens.

— Ce jeune homme est un aigle, se dit mademoiselle de Verneuil.

Voir tout cela d'un clin-d'œil, s'animer par l'envie de plaire, pencher mollement la tête de côté, sourire avec coquetterie, lancer un de ces regards veloutés qui ranimeraient un cœur mort à l'amour, voiler ses longs yeux noirs sous de larges paupières dont les cils fournis et recourbés dessinèrent une ligne brune sur sa joue; chercher, trouver les sons les plus mélodieux de sa voix pour donner un charme pénétrant à cette phrase bannale: — Nous vous sommes bien obligées, Monsieur. Tout ce manège n'employa pas le temps nécessaire à le décrire. Puis mademoiselle de Verneuil, s'adressant à l'hôte, demanda son appartement, vit l'escalier, et disparut avec Francine en laissant à l'étranger

le soin de deviner, si cette réponse était une acceptation ou un refus.

— Quelle est cette femme-là, demanda lestement l'élève de l'École polytechnique à l'hôte immobile et de plus en plus stupéfait.

— C'est la citoyenne Verneuil, répondit aigrement Corentin, en toisant le jeune homme avec jalousie; une ci-devant; qu'en veux-tu faire?

L'inconnu, qui fredonnait une chanson républicaine, leva la tête avec fierté vers Corentin. Les deux jeunes gens se regardèrent alors pendant un moment comme deux coqs prêts à se battre. Ce regard mit la haine entre eux pour toute leur vie. Autant l'œil bleu du militaire était franc, autant l'œil vert de Corentin annonçait de malice et de fausseté. L'un avait des manières nobles, l'autre des façons insinuantes; l'un s'élançait, l'autre se courbait; l'un commandait le respect, l'autre cherchait à l'obtenir; l'un devait dire : Conquérons! l'autre : Partageons!

Un paysan entra.

— Le citoyen du Gua-Saint-Cyr est-il ici?

Que lui veux-tu? répondit le jeune homme en s'avançant.

Le paysan salua profondément et remit une lettre que le jeune élève jeta dans le feu après l'avoir lue. Pour toute réponse, il inclina la tête et l'homme partit.

— Tu viens sans doute de Paris, citoyen? dit alors Corentin en s'avançant vers l'étranger avec une certaine aisance de manières, avec un air souple et liant qui parurent être insupportables au citoyen du Gua.

— Oui, répondit-il sèchement.

— Et tu es sans doute promu à quelque grade dans l'artillerie?

— Non, citoyen, dans la marine.

— Ah! tu te rends à Brest, demanda Corentin d'un ton insouciant.

Mais le jeune marin tourna lestement sur les talons de ses souliers sans vouloir répondre, et démentit bientôt les belles espérances que sa figure avait fait concevoir à mademoiselle de Verneuil. Il s'occupa de son déjeuner avec une légèreté enfantine, questionna le chef et l'hôtesse sur leurs façons d'agir, s'étonna des habitudes de province en Parisien arraché à sa coque enchantée, manifesta des répugnances de petite-maîtresse, et montra enfin d'autant moins de caractère que sa figure et ses maniè-

res en annonçaient davantage. Corentin sourit de pitié en lui voyant faire la grimace quand il goûta le meilleur cidre de Normandie.

— Pouah ! s'écria-t-il, comment pouvez-vous avaler cela, vous autres? Il y a là-dedans à boire et à manger. La république a bien raison de se défier d'une provinee où l'on vendange à coups de gaule et où l'on fusille sournoisement les voyageurs sur les routes. N'allez pas nous mettre sur la table une carafe de cette médecine-là, mais de bon vin de Bordeaux blanc et rouge. Allez voir surtout s'il y a bon feu là-haut. Ces gens-là m'ont l'air d'être bien retardés en fait de civilisation. — Ah! reprit-il en soupirant, il n'y a qu'un Paris au monde, et c'est grand dommage qu'on ne puisse pas l'enmener en mer! — Comment, gâte-sauce, dit-il au chef, tu mets du vinaigre dans cette fricassée de poulet, quand tu as là des citrons... —Quant à vous, madame l'hôtesse, vous m'avez donné des draps si gros que je n'ai pas fermé l'œil pendant cette nuit.

Puis il se mit à jouer avec une grosse canne en exécutant avec un soin puéril des évolutions dont le plus ou le moins de fini et d'habilité annonçaient le degré plus ou moins honorable

qu'un jeune homme occupait dans la classe des Incroyables.

— Et c'est avec des *muscadins* comme ça, dit confidentiellement Corentin à l'hôte, qu'on espère relever la marine de la République !

— Cet homme-là, disait le jeune marin à l'oreille de l'hôtesse, est quelque espion de Fouché. Il a la police gravée sur la figure, et je jurerais que la tache qu'il conserve au menton est de la boue de Paris. Mais à bon chat, bon...

En ce moment une dame, vers laquelle le marin s'élança avec tous les signes d'un respect extérieur, entra dans la cuisine de l'auberge.

— Ma chère maman, lui dit-il, arrivez donc. Je crois avoir, en votre absence, recruté des convives.

— Des convives ! lui répondit-elle, quelle folie !

— C'est mademoiselle de Verneuil, reprit-il à voix basse.

— Elle a péri avec son père, lui dit brusquement sa mère.

— Vous vous trompez, Madame, reprit avec douceur Corentin en appuyant sur le mot

madame. Elle a été sauvée au 9 thermidor.

L'étrangère, surpris de cette familiarité, se recula de quelques pas comme pour examiner cet interlocuteur inattendu. Elle fixa sur lui ses yeux noirs pleins de cette vive sagacité si naturelle aux femmes, et parut chercher dans quel intérêt il venait affirmer l'existence de mademoiselle de Verneuil. En même temps Corentin qui étudiait cette dame à la dérobée, la destitua de tous les plaisirs de la maternité pour lui accorder ceux de l'amour. Il refusa galamment le bonheur d'avoir un fils de vingt ans à une femme dont il admira la peau éblouissante, les sourcils arqués encore bien fournis, les cils peu dégarnis, et les abondans cheveux noirs qui, séparés en deux bandeaux sur le front, faisaient ressortir toute la jeunesse d'une tête spirituelle. Les faibles rides dont sa figure était marquée, loin d'annoncer les années, trahissaient des passions jeunes; et, si ses yeux perçans étaient un peu voilés, on ne savait si cette altération venait de la fatigue du voyage ou d'une trop fréquente expression de plaisir. Enfin Corentin remarqua que l'inconnue était enveloppée dans une mante d'étoffe anglaise, et que la forme de son chapeau, sans doute

étranger, n'appartenait à aucune des modes dites à la grecque qui régissaient encore les toilettes parisiennes.

Or, Corentin était un de ces êtres portés par leur caractère à toujours soupçonner le mal plutôt que le bien, et il conçut à l'instant des doutes sur le civisme des deux voyageurs. De son côté, la dame, qui avait aussi fait avec une égale rapidité ses observations sur la personne de Corentin, se tourna vers son fils avec un air significatif assez fidèlement traduit par ces mots : — Quel est cet original-là ? Est-il de notre bord?

A cette mentale interrogation, le jeune marin répondit par une attitude, par un regard et par un geste de main qui disaient : — Je n'en sais, ma foi, rien, et il m'est suspect autant qu'à vous.

Puis, laissant à sa mère le soin de deviner ce mystère, il se tourna vers l'hôtesse à laquelle il dit à l'oreille : — Tâchez donc de savoir ce qu'est ce drôle-là, s'il accompagne effectivement cette demoiselle et pourquoi.

— Ainsi, dit madame du Gua en regardant Corentin, tu es sûr, citoyen, que mademoiselle de Verneuil existe.

— Elle existe aussi certainement en chair et en os, *Madame*, que le citoyen du Gua-Saint-Cyr.

Cette réponse renfermait une profonde ironie dont la dame seule avait le secret, et toute autre qu'elle en aurait été déconcertée.

Son fils regarda tout-à-coup fixement Corentin qui tirait froidement sa montre sans paraître se douter du trouble que produisait sa réponse.

La dame, inquiète et curieuse de savoir sur-le-champ si cette phrase couvrait une perfidie, ou si elle était seulement l'effet du hasard, dit à Corentin de l'air le plus naturel : — Mon Dieu ! que les routes sont peu sûres ! Nous avons été attaqués au-delà de Mortagne par les chouans. Mon fils a manqué de rester sur la place. Il a reçu deux balles dans son chapeau, en me défendant.

— Comment, Madame, vous étiez dans le courrier que les brigands ont dévalisé malgré l'escorte ! On m'a dit à mon passage à Mortagne, que les chouans s'étaieut tronvés au nombre de deux mille à l'attaque de la voiture et que tout le monde avait péri. Voilà comme on écrit l'histoire !

Le ton musard que prit Corentin et son air niais le firent en ce moment ressembler à un habitué de la petite Provence qui reconnaîtrait avec douleur la fausseté d'une nouvelle politique.

— Hélas! Madame, continua-t-il, si l'on assassine les voyageurs si près de Paris, jugez combien les routes de la Bretagne vont être dangereuses. Si je n'étais pas certain d'être protégé par l'escorte de mademoiselle de Verneuil, je retournerais à Paris...

— Ah! reprit la dame à voix basse, mademoiselle de Verneuil est escortée. — Est-elle belle, jeune, jolie? demanda-t-elle en se tournant vers l'hôtesse.

En ce moment l'hôte interrompit cette conversation dont l'intérêt avait quelque chose de cruel pour ces trois personnages, en annonçant que le dejeuner était servi. Le jeune marin offrit la main à sa mère avec une fausse familiarité qui confirma les soupçons de Corentin auquel il dit tout haut en se dirigeant vers l'escalier : — Citoyen, si tu accompagnes la citoyenne Verneuil et qu'elle accepte la proposition de l'hôte, ne te gêne pas...

Quoique ces paroles fussent prononcées d'un

ton leste et peu engageant, Corentin monta. Alors le jeune homme serra vivement la main de la dame; et quand ils furent séparés du parisien par sept à huit marches : — Voilà, dit-il à voix basse, à quels dangers sans gloire nous exposent vos imprudentes entreprises. Si nous sommes découverts, comment pourrons-nous échapper? Et quel rôle me faites-vous jouer!

Tous trois arrivèrent dans une chambre assez vaste. Il ne fallait pas avoir beaucoup cheminé dans l'Ouest pour reconnaître que l'aubergiste avait prodigué pour recevoir ses hôtes tous ses trésors et un luxe peu ordinaire. La table était soigneusement servie. La chaleur d'un grand feu avait chassé l'humidité de l'appartement. Enfin, le linge, les siéges, la vaisselle n'étaient pas trop malpropres. Aussi Corentin s'aperçut-il que l'aubergiste s'était pour nous servir d'une expression populaire, *mis en quatre* afin de plaire aux étrangers.

— Donc, se dit-il, ces gens ne sont pas ce qu'ils veulent paraître. Ce petit jeune homme est rusé. Je le prenais pour un sot, mais maintenant je le crois plus fin que je ne puis l'être moi-même.

Le jeune marin, sa mère et Corentin attendirent mademoiselle de Verneuil que l'hôte avait été prévenir. Mais la belle voyageuse ne parut pas. L'élève de l'école polytechnique se douta bien qu'elle allait faire des difficultés, il sortit en fredonnant *Veillons au salut de l'empire*, et se dirigea vers la chambre où devait être mademoiselle de Verneuil, dominé par un piquant désir de vaincre ses scrupules et de l'amener avec lui. Peut-être voulait-il résoudre les doutes qui l'agitaient, ou, peut-être, essayer sur cette inconnue le pouvoir que tout homme a la prétention d'exercer sur une jolie femme.

— Si c'est là un républicain, dit Corentin en le voyant sortir, je veux être pendu! Il a dans les épaules le mouvement des gens de cour.

— Et si c'est là sa mère, se dit-il encore en regardant madame du Gua, je suis le pape! Ce sont des chouans. Attention.



CHAPITRE IX.

La porte ne tarda pas à s'ouvrir. Le jeune marin parut en tenant par la main mademoiselle de Verneuil qu'il conduisit à table avec une suffisance pleine de courtoisie.

L'heure qui venait de s'écouler n'avait pas

été perdue pour le diable. Aidée par Francine, mademoiselle de Verneuil s'était armée d'une toilette de voyage plus redoutable peut-être que ne l'est une parure de bal. Sa simplicité avait cet irrésistible attrait qui procède de l'art avec lequel une femme, assez belle pour se passer d'ornement, sait réduire la toilette à n'être plus qu'un agrément secondaire. Elle portait une robe verte dont la jolie coupe, dont le spencer orné de brandebourgs dessinaient ses formes avec une affectation peu convenable à une jeune fille, et laissaient voir sa taille souple, son corsage élégant et ses gracieux mouvemens.

Elle entra en souriant avec cette aménité naturelle aux femmes qui peuvent montrer, dans une bouche rose, des dents bien rangées aussi transparentes que la porcelaine, et sur leurs joues, deux fossettes aussi fraîches que celles d'un enfant. Ayant quitté la capote qui l'avait d'abord presque dérobée aux regards du jeune marin, elle put employer aisément les mille petits artifices, si naïfs en apparence, par lesquels une femme fait ressortir et admirer toutes les beautés de son visage et les grâces de sa tête. Un certain accord entre ses manières et sa toilette la rajeunissait si bien que madame du

Gua se crut libérale en lui donnant vingt ans. La coquetterie de cette toilette, évidemment faite pour plaire, devait inspirer de l'espoir au jeune homme; mais mademoiselle de Verneuil le salua par une molle inclinaison de tête, sans le regarder, et parut l'abandonner avec une folâtre insouciance dont il resta déconcerté. Cette réserve n'annonçait aux yeux des étrangers, ni précaution ni coquetterie; c'était indifférence naturelle ou feinte. L'expression candide que la voyageuse sut donner à son visage le rendit impénétrable. Elle ne laissa paraître aucune préméditation de triomphe et sembla douée de ces jolies petites manières qui séduisent, et dont l'amour-propre du jeune marin avait été dupe. Aussi l'inconnu regagna-t-il sa place avec une sorte de dépit.

Mademoiselle de Verneuil prit Francine par la main et s'adressant à madame du Gua :

— Madame, lui dit-elle d'une voix caressante, auriez-vous la bonté de permettre que cette fille, en qui je vois plus une amie qu'une servante, dîne avec nous? Dans ces temps d'orage, le dévouement ne peut se payer que par le cœur. D'ailleurs, n'est-ce pas tout ce qui nous reste!

Madame du Gua répondit à cette dernière phrase prononcée à voix basse, par une demi-révérence un peu cérémonieuse, qui révélait son désappointement de rencontrer une femme aussi jolie. Puis se penchant à l'oreille de son fils :

— Oh ! *temps d'orage*, *dévouement*, *Madame*, et la servante ! Ce ne doit pas être mademoiselle de Verneuil.

Les convives allaient s'asseoir, lorsque mademoiselle de Verneuil aperçut Corentin qui continuait de soumettre à une sévère analyse les deux inconnus assez inquiets de ses regards.

— Citoyen, lui dit-elle, tu es sans doute trop bien élevé pour suivre ainsi mes pas. En envoyant mes parens à l'échafaud, la république n'a pas eu la magnanimité de me donner de tuteur. Si par une galanterie chevaleresque, inouie, tu m'as accompagnée malgré moi, — Et là elle laissa échapper un soupir — je suis décidée à ne pas souffrir que les soins protecteurs dont tu es si prodigue aillent jusqu'à te causer de la gêne. Je suis en sûreté ici, tu peux m'y laisser.

Elle lui lança un regard fixe et méprisant. Elle fut comprise.

Corentin réprima un sourire qui fronçait presque les coins de ses lèvres rusées, et la

salua d'une manière respectueuse en lui disant :

— Citoyenne, je me ferai toujours un honneur de t'obéir. La beauté est la seule reine dont un républicain puisse volontiers exécuter les ordres.

En le voyant partir, les yeux de mademoiselle de Verneuil brillèrent d'une joie si naïve, elle regarda Francine avec un sourire d'intelligence empreint de tant de bonheur, que madame de Gua, devenue prudente en devenant jalouse, se sentit disposée à abandonner les soupçons que la parfaite beauté de mademoiselle de Verneuil lui faisait concevoir.

— C'est peut-être mademoiselle de Verneuil, dit-elle à l'oreille de son fils.

— Et l'escorte, lui répondit le jeune homme que le dépit rendait sage. Est-elle prisonnière ou protégée, amie ou ennemie du gouvernement?

Madame du Gua cligna des yeux, comme pour lui dire qu'elle saurait bien éclaircir ce mystère.

Cependant le départ de Corentin sembla tempérer la défiance du marin dont la figure perdit son expression sévère, et il jeta sur mademoiselle de Verneuil des regards où se révélait un

amour immodéré des femmes et non la respectueuse ardeur d'une passion naissante. La jeune fille n'en devint que plus circonspecte et réserva ses paroles affectueuses pour madame du Gua. Le jeune homme se fâchant à lui tout seul, essaya, dans son amer dépit, de jouer aussi l'insensibilité. Mademoiselle de Verneuil ne parut pas s'apercevoir de ce manége. Elle se montra simple sans timidité, réservée sans pruderie.

Cette rencontre de personnes qui ne paraissaient pas destinées à se lier, n'éveilla aucune sympathie entre elles. Il y eut même un embarras vulgaire, une gêne qui détruisirent tout le plaisir que mademoiselle de Verneuil et le jeune marin s'étaient promis une heure auparavant. Mais les femmes ont entre elles un si admirable tact des convenances, des liens si intimes ou de si vifs désirs d'émotions, qu'elles savent toujours rompre la glace dans ces occasions. Tout à coup comme si les deux belles convives eussent eu la même pensée, elles se mirent à plaisanter innocemment leur unique cavalier, et rivalisèrent à son égard de moqueries, d'attentions, et de soins.

Cette unanimité d'esprit les laissait libres. Un

regard ou un mot qui, échappés dans la gêne, ont de la valeur, devenaient alors insignifians. Bref, au bout d'une demi-heure, ces deux femmes, déjà secrètement ennemies, parurent être les meilleures amies du monde. Alors le jeune marin se surprit à en vouloir autant à mademoiselle de Verneuil de sa liberté d'esprit que de sa réserve. Il était tellement contrarié, qu'il regrettait avec une sourde colère d'avoir partagé son déjeûner avec elle.

— Madame, dit mademoiselle de Verneuil à madame de Gua, Monsieur votre fils est-il toujours aussi triste?

— Mademoiselle, répondit-il, je me demandais à quoi sert un bonheur qui va s'enfuir. Le secret de ma tristesse est dans la vivacité de mon plaisir.

— Voilà des madrigaux, reprit-elle en riant, qui sentent plus la Cour que l'École Polytechnique.

— Il n'a fait qu'exprimer une pensée bien naturelle, Mademoiselle, dit madame du Gua, qui avait ses raisons pour apprivoiser l'inconnue.

— Allons, riez donc, reprit mademoiselle de Verneuil en souriant au jeune homme. Comment êtes-vous donc quand vous pleurez, si ce

qu'il vous plaît d'appeler un bonheur vous attriste ains?

Ce sourire, accompagné d'un regard agressif qui détruisit l'harmonie de ce masque de candeur, rendit un frêle espoir au marin. Mais inspirée par sa nature qui entraîne la femme à toujours faire trop ou trop peu, tantôt mademoiselle de Verneuil semblait s'emparer de lui par un coup-d'œil où brillaient les fécondes promesses de l'amour; puis, tantôt elle opposait à ses galantes expressions une modestie froide et sévère. Vulgaire manège sous lequel les femmes cachent leurs véritables émotions. Un moment, un seul, où chacun d'eux crut trouver chez l'autre des paupières baissées, ils se communiquèrent leurs secrets désirs; mais ils furent aussi prompts à voiler leurs regards qu'ils l'avaient été à confondre cette lumière qui bouleverse les cœurs en les éclairant. Honteux de s'être dit tant de choses ils n'osèrent plus se regarder. Mademoiselle de Verneuil, jalouse de détromper l'inconnu, se renferma dans une froide politesse, et parut même attendre la fin du repas avec impatience.

— Mademoiselle, vous avez dû bien souffrir en prison, lui demanda madame du Gua.

— Hélas ! madame, il me semble que je n'ai pas cessé d'y être.

— Votre escorte est-elle destinée à vous protéger, mademoiselle, ou à vous surveiller ? Etes-vous précieuse ou suspecte à la République ?

Mademoiselle de Verneuil comprit instinctivement qu'elle inspirait peu d'intérêt à madame du Gua, et s'effaroucha de cette question.

— Madame, répondit-elle, je ne sais pas bien précisément quelle est en ce moment la nature de mes relations avec la République.

— Vous la faites peut-être trembler, dit le jeune homme avec un peu d'ironie.

— Pourquoi ne pas respecter les secrets de mademoiselle, reprit madame du Gua.

— Oh ! Madame, les secrets d'une jeune personne qui ne connaît encore de la vie que ses malheurs, ne sont pas bien curieux..

— Mais, répondit madame du Gua pour continuer une conversation qui pouvait lui apprendre ce qu'elle voulait savoir, le premier consul paraît avoir des intentions parfaites. Ne va-t-il pas, dit-on, arrêter l'effet des lois contre les émigrés ?

— C'est vrai, Madame, dit-elle avec trop de vivacité peut-être; mais alors pourquoi soulevons

nous la Vendée, la Bretagne, pourquoi donc incendier la France?

Ce cri généreux par lequel elle semblait se faire un reproche à elle-même, causa un tressaillement au marin. Il regarda fort attentivement mademoiselle de Verneuil, mais il ne put découvrir sur sa figure ni haine ni amour. Cette peau dont le coloris attestait la finesse était impénétrable. Une curiosité invincible l'attacha soudain à cette singulière créature vers laquelle il était attiré déjà par de violens désirs.

— Mais, dit-elle, Madame, allez-vous à Mayenne?

—Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme d'un air interrogateur.

— Eh bien, Madame, continua mademoiselle de Verneuil, puisque monsieur votre fils sert la République...

Elle prononça ces paroles comme si elle se fût sentie allégée d'un poids qu'elle eût porté secrètement et à regret.

— Vous devez redouter les chouans, reprit-elle, et mon escorte n'est pas à dédaigner. Nous sommes devenus presque compagnons de voyage, acceptez ma calèche jusqu'à Mayenne.

Le fils et la mère se jetèrent des regards significatifs.

— Je ne sais, Mademoiselle, répondit le jeune homme, s'il est bien prudent de vous avouer que des intérêts d'une haute importance exigent pour cette nuit notre présence aux environs de Fougères, et que nous n'avons pas encore trouvé de moyens de transport ; mais les femmes sont si naturellement généreuses que j'aurais honte de ne pas me confier à vous. Néanmoins, ajouta-t-il, avant de nous remettre entre vos mains, au moins devons-nous savoir si nous pourrons en sortir sains et saufs. Êtes-vous la reine ou l'esclave de votre escorte républicaine, excusez la franchise d'un jeune marin, mais je ne vois dans votre situation rien de bien naturel...

— Nous vivons dans un temps, Monsieur, où rien de ce qui se passe n'est naturel. Ainsi vous pouvez accepter sans scrupule, croyez-le bien. Et, surtout, ajouta-t-elle en appuyant sur ses paroles, vous n'avez à craindre aucune trahison dans une offre faite avec simplicité, par une personne qui n'épouse point les haines politiques.

— Le voyage ainsi fait ne sera pas sans dan-

ger, reprit-il en mettant dans son regard une finesse qui donnait de l'esprit à cette réponse.

— Que craignez-vous donc encore, demanda-t-elle avec un sourire moqueur, je ne vois de périls pour personne.

— La femme qui parle ainsi est-elle la même dont le regard vient de me charmer, se disait le jeune homme. Quel accent! Elle me tend quelque piège.

En ce moment, le cri clair et perçant d'une chouette qui semblait perchée sur le sommet de la cheminée, vibra comme un sombre avis.

— Qu'est ceci, dit mademoiselle de Verneuil. Notre voyage ne commencera pas sous d'heureux présages. Mais comment se trouve-t-il ici des chouettes qui chantent en plein jour?

— Cela peut arriver quelquefois, dit le jeune homme froidement.

Il regarda sa mère et sa mère le regarda.

— Mademoiselle, reprit-il, nous vous porterions peut-être malheur. N'est-ce pas là votre pensée? Ne voyageons donc pas ensemble.

Ces paroles furent dites avec un calme et une réserve qui surprirent mademoiselle de Verneuil.

— Monsieur, dit-elle avec une impertinence toute aristocratique, je suis loin de vouloir vous contraindre. Gardons le peu de liberté que nous laisse la République. Si madame était seule, j'insisterais....

Les pas pesans d'un militaire retentirent dans le corridor, et le commandant Hulot montra bientôt une mine renfrognée.

— Venez ici mon colonel, dit en souriant mademoiselle de Verneuil.

Elle lui indiqua de la main une chaise auprès d'elle.

— Occupons-nous, puisqu'il le faut, des affaires de l'État. Mais riez donc. Qu'avez-vous? Y a-t-il des chouans ici?

Le commandant était resté béant à l'aspect du jeune inconnu qu'il contemplait avec une singulière attention.

— Ma mère, désirez-vous encore du lièvre? Mademoiselle Francine, vous ne mangez pas, disait le marin en s'occupant des convives.

Mais la surprise de Hulot et l'attention de mademoiselle de Verneuil avaient quelque chose de cruellement sérieux qu'il était dangereux de méconnaître.

— Qu'as-tu donc, commandant, est-ce que

tu me connaîtrais, reprit brusquement le jeune homme.

— Peut-être, répondit le républicain.

— En effet, je crois t'avoir vu venir à l'École.

— Je n'ai jamais été à l'école, répliqua brutalement le commandant. Et de quelle école sors-tu donc, toi ?....

— De l'École Polytechnique.

— Ah! ah! oui, de cette caserne où l'on veut faire des militaires dans des dortoirs, répondit le commandant dont l'aversion était insurmontable pour les officiers sortis de cette savante pépinière. Mais dans quel corps sers-tu ?

— Dans la marine.

— Ah! dit Hulot en riant avec malice. Connais-tu beaucoup d'élèves de cette Ecole-là dans la marine. — Il n'en sort, reprit-il d'un accent grave, que des officiers d'artillerie et du génie.

Le jeune homme ne se déconcerta pas.

— J'ai fait exception à cause du nom que je porte, répondit-il. Nous avons tous été marins dans notre famille.

— Ah! reprit Hulot, quel est donc ton nom de famille, citoyen?

— Du Gua Saint-Cyr.

— Tu n'as donc pas été assassiné à Mortagne ?

— Ah ! il s'en est de bien peu fallu, dit vivement madame du Gua, mon fils a reçu deux balles....

— Et tu as des papiers, dit Hulot sans écouter la mère.

— Est-ce que vous voulez les lire, demanda impertinemment le jeune marin, dont l'œil bleu plein de malice étudiait alternativement la sombre figure du commandant et celle de mademoiselle de Verneuil.

— Un blanc-bec comme toi voudrait-il *m'embêter*, par hasard? Allons, donne-moi tes papiers, ou sinon, en route !

— Là, là, mon brave, je ne suis pas un *serin*. Ai-je donc besoin de te répondre! Qui es-tu ?

— Le commandant du département, reprit Hulot.

— Oh! alors mon cas peut devenir très-grave, je serais pris les armes à la main.

Et il tendit un verre de vin de Bordeaux au commandant qui lui répondit : — Je n'ai pas soif. Allons, voyons ! tes papiers.

En ce moment, un bruit d'armes et les pas

de quelques soldats retentirent dans la rue. Hulot s'approcha de la fenêtre et prit un air satisfait qui fit trembler mademoiselle de Verneuil. Ce signe d'intérêt réchauffa le jeune homme dont la figure était devenue froide et fière. Après avoir fouillé dans la poche de son habit, il offrit au commandant des papiers qu'il tira d'un élégant portefeuille. Hulot se mit à les lire lentement, et compara le signalement du passe-port avec le visage de l'inconnu. Pendant cet examen, le cri de la chouette recommença; mais, cette fois, il ne fut pas difficile d'y distinguer l'accent et les jeux d'une voix humaine. Le commandant rendit alors au jeune homme les papiers d'un air moqueur.

— Tout cela est bel et bon, lui dit-il, mais il faut me suivre au district. Je n'aime pas la musique, moi!

— Pourquoi l'emmenez-vous au district, demanda mademoiselle de Verneuil d'une voix altérée.

— Ma petite dame, répondit le commandant en faisant sa grimace habituelle, cela ne vous regarde pas.

Irritée du ton, de l'expression du vieux militaire, et plus encore de l'espèce d'humiliation

qu'elle subissait devant le jeune marin, mademoiselle de Verneuil se leva, quitta tout à coup l'attitude de candeur et de modestie dans laquelle elle s'était tenue jusqu'alors, son teint s'anima, et ses yeux brillèrent.

— Dites-moi, s'écria-t-elle doucement, mais avec une sorte de tremblement dans la voix, si ce jeune homme a satisfait à tout ce qu'exige la loi?

— Oui, en apparence, répondit ironiquement Hulot.

— Eh bien! j'entends que vous le laissiez tranquille *en apparence*, reprit-elle. Avez-vous peur qu'il ne vous échappe? Vous allez l'escorter avec moi jusqu'à Mayenne. Il sera dans ma voiture avec madame sa mère. Pas d'observation, je le veux. — Eh bien! quoi, reprit-elle en voyant Hulot faire sa petite grimace, le trouvez-vous encore suspect?

— Mais un peu, je pense.

— Que voulez-vous donc en faire?

— Rien, si ce n'est de lui rafraîchir la tête avec un peu de plomb. — C'est un étourdi, reprit le commandant avec ironie.

— Plaisantez-vous, colonel, s'écria mademoiselle de Verneuil.

— Allons, camarade, dit le commandant en faisant un signe de tête au marin. Allons, dépêchons !

A cette impertinence de Hulot, mademoiselle de Verneuil devint calme et sourit.

— N'avancez pas, dit-elle au jeune homme qu'elle protégea par un geste plein de dignité.

— Oh ! la belle tête, dit le marin à l'oreille de sa mère qui fronça les sourcils.

Le dépit et mille sentimens irrités mais combattus déployaient alors des beautés toutes nouvelles sur le visage de l'inconnue. Francine, madame du Gua et son fils s'étaient levés. Mademoiselle de Verneuil se plaça vivement entre eux et le commandant qui souriait, et défit lestement deux brandebourgs de son spencer. Puis, agissant par suite de cet aveuglement dont les femmes sont saisies lorsqu'on attaque fortement leur amour-propre, mais flattée ou impatiente aussi d'exercer son pouvoir comme un enfant peut l'être d'essayer le nouveau jouet qu'on lui a donné, elle présenta vivement au commandant une lettre toute ouverte.

— Lisez, lui dit-elle avec un sourire sardonique.

Elle se retourna vers le jeune homme, à qui,

dans l'ivresse du triomphe, elle lança un regard où la malice se mêlait à une expression amoureuse. Leurs fronts s'éclaircirent; la joie colora leurs figures agitées, et mille pensées contradictoires s'élevèrent dans leurs ames. Par un seul regard, madame du Gua parut attribuer bien plus à l'amour qu'à la charité la générosité de mademoiselle de Verneuil. Certes elle avait raison. La jolie voyageuse rougit d'abord et baissa modestement les paupières en devinant tout ce que disait ce regard de femme qu'elle aperçut; puis, retrouvant un singulier courage, elle releva fièrement la tête et défia tous les yeux.

Le commandant était pétrifié. Il rendit cette lettre contresignée des ministres, et qui enjoignait à toutes les autorités, d'obéir aux ordres de mademoiselle de Verneuil; puis, il tira son épée du fourreau, la prit, la cassa sur son genou, en jeta les morceaux et dit froidement : — Mademoiselle, vous savez probablement bien ce que vous avez à faire; mais un républicain a ses idées et sa fierté. Je ne sais pas servir, là où les belles filles commandent; le premier consul aura, dès ce soir, ma démission, et d'autres que Hulot vous obéiront. Là, où je ne com-

prends plus, je m'arrête ; surtout, quand je suis tenu de comprendre.

Il y eut un moment de silence qui fut rompu par mademoiselle de Verneuil. Elle marcha au commandant, lui tendit la main et lui dit : — Commandant, quoique votre barbe soit un peu longue, vous pouvez m'embrasser, vous êtes un homme.

— Et je m'en flatte, Mademoiselle, répondit-il en déposant assez gauchement un baiser sur la main de mademoiselle de Verneuil.

— Quant à toi, camarade, ajouta-t-il en menaçant du doigt le jeune homme, tu en reviens d'une belle !

— Mon commandant, reprit en riant l'inconnu, il est temps que la plaisanterie finisse, et si tu le veux, je vais te suivre au district.

— Y viendras-tu avec ton siffleur invisible, Marche-à-Terre...

— Qui, Marche-à-terre, demanda le marin avec tous les signes de la surprise la plus vraie.

— N'a-t-on pas sifflé tout à l'heure ?

— Eh bien ! reprit l'étranger, qu'a de commun ce sifflement et moi, je te le demande. J'ai cru que les soldats que tu avais commandés,

peut-être pour m'arrêter, te prévenaient ainsi de leur arrivée.

— Vraiment, tu as cru cela?

— Eh! mon Dieu, oui! Mais bois donc ton verre de vin de Bordeaux, il est délicieux.

Surpris de l'étonnement naturel du marin, de l'incroyable légèreté de ses manières, de la jeunesse de sa figure que rendaient presque enfantine les boucles soigneusement frisées de ses cheveux blonds, le commandant flottait entre mille soupçons. Il remarqua madame du Gua qui essayait de surprendre le secret des regards que son fils jetait à mademoiselle de Verneuil, et lui demanda brusquement :

— Votre âge, citoyenne?

— Hélas! Monsieur l'officier, les lois de notre république deviennent bien cruelles! j'ai trente-huit ans.

— Quand on devrait me fusiller, je n'en croirais rien encore. Marche-à-terre est ici, il a sifflé, vous êtes des chouans déguisés, je vais, tonnerre de Dieu! faire entièrement cerner et fouiller l'auberge.

En ce moment, un sifflement irrégulier, assez semblable à ceux qu'on avait entendus, et qui partait de la cour de l'auberge, coupa la

parole au commandant : il se précipita fort heureusement dans le corridor, et n'aperçut point la pâleur que ses paroles avaient répandue sur la figure de madame du Gua. Hulot vit le siffleur, c'était un postillon, qui attelait ses chevaux à la calèche de mademoiselle de Verneuil; alors, il déposa ses soupçons, car il lui sembla réellement absurde que des chouans se hasardassent a venir au milieu d'Alençon, et il revint confus.

— Je lui pardonne, mais il le paiera cher, dit en riant la mère à l'oreille de son fils, au moment où Hulot rentrait dans la chambre.

Le brave officier offrait sur sa figure embarrassée l'expression de la lutte que la sévérité de ses devoirs livrait dans son cœur à sa bonté naturelle. Il conserva son air bourru, peut-être parce qu'il croyait alors s'être trompé. Il prit le verre de vin de Bordeaux et dit : — Camarade, excusez-moi, mais votre école envoie à l'armée des officiers si jeunes...

— Les brigands en ont donc de plus jeunes encore, demanda en riant le prétendu marin.

— Pour qui preniez-vous donc mon fils, reprit madame du Gua.

— Pour le Gars, le chef envoyé aux chouans et aux Vendéens par le cabinet de Londres, et qu'on nomme je crois le marquis de Montauran.

Le commandant épia encore attentivement la figure de ces deux personnages suspects.

La mère et le fils se regardèrent avec cette singulière expression de physionomie que prennent successivement deux ignorans présomptueux.

— Connais-tu cela ?

— Non. Et toi ?

— Connais pas, du tout.

— Qu'est-ce qu'il nous dit donc là ?

— Il rêve.

Puis le rire insultant et goguenard de la sottise quand elle croit triompher.

Mademoiselle de Verneuil pâlit tout à coup en entendant prononcer le nom du général royaliste, et observa le marin à la dérobée, mais la subite altération de ses manières et sa torpeur ne furent sensibles que pour Francine, la seule à qui fussent connues les imperceptibles nuances de cette jeune figure. Le commandant était en pleine déroute. Il ramassa les deux morceaux de son épée, regarda mademoiselle

de Verneuil dont la chaleureuse expression avait trouvé le secret d'émouvoir son cœur, et lui dit : — Quant à vous, mademoiselle, je ne m'en dédis pas. Demain, les tronçons de l'épée Hulot parviendront à Bonaparte, à moins que...

— Eh que me fait Bonaparte, votre république, les chouans, le Roi et le Gars !... s'écria-t-elle avec un emportement qui révéla toute l'agitation de son ame.

Les caprices ou la passion donnèrent à sa figure des couleurs étincelantes. L'on vit que le monde entier ne devait plus être rien pour elle du moment où elle y distinguait une créature. Mais tout à coup elle rentra dans un calme forcé en se voyant, comme un acteur sublime l'objet des regards de tous les spectateurs. Le commandant se leva brusquement. Alors, inquiète et agitée, mademoiselle de Verneuil le suivit, l'arrêta dans le corridor, et lui demanda d'un ton solennel : — Vous aviez donc de bien fortes raisons de soupçonner ce jeune homme d'être le Gars, !

— Tonnerre de Dieu ! Mademoiselle, le fantassin qui vous accompagne est venu me prévenir que la voiture où étaient le jeune du Gua et sa mère avait été arrêtée avant-hier du côté de

Mortagne, que le fils, la mère et le courrier avaient été assassinés par les Chouans.

— Oh! s'il y a du Corentin là dedans, je ne m'étonne plus de rien! s'écria-t-elle avec un mouvement de dégoût.

Le commandant s'éloigna, sans oser regarder mademoiselle de Verneuil dont la dangereuse beauté lui troublait déjà le cœur.

— J'aurais fait la sottise de reprendre mon épée, si j'étais resté deux minutes de plus, se disait-il en descendant l'escalier.

En voyant le jeune homme les yeux attachés sur la porte par où mademoiselle de Verneuil était sortie, madame du Gua lui dit à l'oreille: — Toujours le même! Vous ne périrez que par la femme. Une poupée vous fait tout oublier. Pourquoi l'avoir invitée à déjeuner avec nous. Qu'est-ce qu'une demoiselle de Verneuil qui accepte le déjeuner de gens inconnus, que les bleus escortent, et qui les désarme avec une lettre mise en réserve comme un billet doux, dans son spencer? Peut-être est-ce une de ces mauvaises créatures à l'aide desquelles Fouché veut s'emparer de vous!

— Eh! Madame, répondit le jeune homme d'un ton aigre qui perça le cœur de la dame

et la fit pâlir ; sa générosité dément votre supposition. Souvenez-vous bien que l'intérêt seul du Roi nous rassemble. Après avoir eu Charrette à vos pieds, l'univers ne serait-il donc pas vide pour vous ? Ne vivriez-vous déjà plus pour le venger ?

La dame resta pensive et debout comme un homme qui, du rivage, contemple le naufrage de ses trésors, et n'en convoite que plus ardemment sa fortune perdue. Mademoiselle de Verneuil rentra. Le jeune marin échangea avec elle un sourire et un regard empreint d'espérance. Quelque incertain que parût l'avenir, quelqu'éphémère que fût leur union, les prophéties de cet espoir n'en étaient que plus caressantes. Ce regard fut rapide, mais il ne put échapper à l'œil sagace de madame du Gua qui le comprit. Aussitôt, son front se contracta légèrement, et sa physionomie ne put entièrement cacher de jalouses pensées. Francine observait cette femme ; elle en vit les yeux briller, les joues s'animer ; elle crut apercevoir un esprit infernal animer ce visage en proie à quelque révolution terrible ; mais l'éclair n'est pas plus vif, ni la mort plus prompte que ne fut cette expression passagère ; madame du Gua reprit son air enjoué, avec un tel

aplomb que Francine crut avoir rêvé. Cependant, en reconnaissant chez cette femme une violence au moins égale à celle de mademoiselle de Verneuil, elle frémit en prévoyant les terribles chocs qui devaient survenir entre deux esprits de cette trempe, et frissonna quand elle vit mademoiselle de Verneuil aller en souriant vers le jeune officier, lui jeter un de ces regards passionnés qui énivrent, lui prendre les deux mains. l'attirer à elle et le mener au jour par un geste de coquetterie pleine de malice.

— Maintenant, avouez-le moi, dit-elle en cherchant à lire dans ses yeux, vous n'êtes pas M. du Gua Saint-Cyr.

— Si, Mademoiselle.

— Mais il est mort.

— J'en suis désolé, répondit-il en riant. Quoi qu'il en soit, je ne vous en ai pas moins une obligation pour laquelle je vous conserverai toujours une grande reconnaissance que je voudrais être à même de vous témoigner.

— J'ai cru sauver un émigré, mais je vous aime mieux républicain.

A ces mots échappés de ses lèvres comme par étourderie, elle devint confuse ; ses yeux semblèrent rougir, et il n'y eut plus dans sa

contenance qu'une délicieuse naïveté de sentiment ; elle quitta mollement les mains de l'officier, poussée non par la honte de les avoir pressées, mais par une pensée trop lourde à porter dans son cœur, et le laissa ivre d'espérance. Puis, elle parut s'en vouloir à elle seule de cette liberté, autorisée peut-être par ces fugitives aventures de voyage, reprit l'attitude qu'elle s'était imposée, salua ses deux compagnons de voyage et disparut avec Francine.

En arrivant dans leur chambre, Francine se croisa les doigts, retourna les paumes de ses mains en se tordant les bras, et contempla sa maîtresse en lui disant : — Ah ! Marie, que de choses en peu de temps ; il n'y a que vous pour ces histoires là !

Mademoiselle de Verneuil bondit et sauta au cou de Francine.

— Ah ! voilà la vie, je suis dans le ciel !

— Dans l'enfer, peut-être, répliqua Francine.

— Oh ! va pour l'enfer ! reprit mademoiselle de Verneuil avec gaieté. Tiens, donne-moi ta main. Sens mon cœur, comme il bat. J'ai la fièvre. Que le monde entier est maintenant peu de

chose! Que de fois j'ai vu cet homme dans mes rêves; que sa tête est belle et son regard étincelant! Comme je l'examinais!

— Vous aimera-t-il, demanda d'une voix affaiblie la naïve et simple paysanne dont le visage s'était empreint de mélancolie.

— Tu en es à le demander, répondit mademoiselle de Verneuil.

— Mais dis donc, Francine, ajouta-t-elle en se montrant à elle dans une attitude moitié sérieuse, moitié comique, il serait donc bien difficile.

— Oui, mais aimera-t-il toujours, reprit Francine en souriant.

Elles se regardèrent un moment comme interdites, Francine de révéler tant d'expérience, Marie d'apercevoir pour la première fois un avenir de bonheur dans la passion; aussi resta-t-elle comme penchée sur un précipice dont elle aurait voulu sonder la profondeur en attendant le bruit d'une pierre jetée d'abord avec insouciance.

— Hé! c'est mon affaire, dit-elle en laissant échapper le geste d'un joueur au désespoir. Je ne plaindrai jamais une femme trahie, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même de son abandon.

Je saurai bien garder vivant ou mort, l'homme dont j'aurai conquis le cœur!....

— Mais, dit-elle avec surprise et après un moment de silence, d'où te vient tant de science, Francine?...

— Mademoiselle, répondit vivement la paysanne, j'entends des pas dans le corridor.

— Ah! dit-elle en écoutant, ce n'est pas *lui!*

— Mais, reprit-elle, voilà comme tu réponds! je te comprends : je t'attendrai ou te devinerai.

Francine avait raison. Trois coups frappés à la porte, interrompirent cette conversation. Sur l'invitation d'entrer que fit mademoiselle de Verneuil, le capitaine Merle se montra.



CHAPITRE X.

Après avoir salué militairement mademoiselle de Verneuil, le capitaine hasarda de lui jeter une œillade, et ne trouva rien autre chose à lui dire que : — Mademoiselle, je suis à vos ordres!

— Vous êtes donc devenu mon protecteur par la démission de votre chef de demi-brigade. Votre régiment ne s'appelle-t-il pas ainsi? Votre commandant a donc bien peur de moi.

— Faites excuse, Mademoiselle, Hulot n'a pas peur; mais les femmes, voyez-vous, ça n'est pas son affaire; et ça l'a chiffonné de trouver son général en cornette.

— Cependant, reprit mademoiselle de Verneuil, son devoir était d'obéir à ses supérieurs! J'aime la subordination, je vous en préviens, et je ne veux pas qu'on me résiste.

— Cela serait difficile, répondit Merle.

— Tenons conseil, reprit mademoiselle de Verneuil. Vous avez ici des troupes fraîches; elles m'accompagneront à Mayenne où je puis arriver ce soir. Pouvons-nous y trouver de nouveaux soldats pour en repartir sans nous y arrêter? Les chouans ignorent notre petite expédition. En voyageant ainsi nuitamment, nous aurions bien du malheur si nous les rencontrions en assez grand nombre pour être attaqués. Voyons, dites, croyez-vous que ce soit possible?

— Oui, Mademoiselle.

— Comment est le chemin de Mayenne à Fougères?

Rude. Il faut toujours monter et descendre, un vrai pays d'écureuil.

— Partons, partons, dit-elle; et comme nous n'avons pas de dangers à redouter en sortant d'Alençon, allez en avant, nous vous rejoindrons bien.

— On dirait qu'elle a dix ans de grade, se dit Merle en sortant. Hulot se trompe, cette jeune fille-là n'est pas de celles qui se font des rentes avec un lit de plume. Et, mille cartouches, si M. le capitaine Merle veut devenir chef de demi-brigade, je ne lui conseille pas de prendre sait Michel pour le diable.

Pendant la conférence de mademoiselle de Verneuil avec le capitaine : Francine était sortie dans l'intention d'examiner par une fenêtre du corridor un point de la cour vers lequel une irrésistible curiosité l'entraînait depuis son arrivée dans l'auberge. Elle contemplait la paille de l'écurie, avec une attention si profonde qu'on l'aurait pu croire en prières devant une bonne vierge. Bientôt elle aperçut madame du Gua se diriger vers Marche-à-terre avec les précautions d'un chat qui ne veut pas se mouiller les pattes. A son approche, le chouan se leva et garda devant elle l'attitude du plus profond respect.

Cette étrange aventure éveilla la curiosité de Francine. Légère comme une hirondelle, elle s'élança dans la cour, se glissa le long des murs, de manière à ne point être vue par madame du Gua, et tâcha de se cacher derrière la porte de l'écurie. Elle marcha sur la pointe du pied, retint son haleine, évita de faire le moindre bruit, et réussit à se poser près de Marche-à-terre sans en avoir excité l'attention.

— Et si, après toutes ces informations, disait l'inconnue au chouan, ce n'était pas son nom, tu tireras dessus sans pitié, pour la tuer comme une chienne enragée.

— Entendu, répondit Marche-à-terre.

La dame s'éloigna. Le chouan remit son bonnet de laine rouge sur la tête, resta debout, et se grattait l'oreille à la manière des gens embarrassés, lorsqu'il vit Francine lui apparaître comme par magie.

— Sainte Vierge d'Auray! s'écria-t-il.

Tout à coup il laissa tomber son fouet, joignit les mains et demeura en extase. Une faible rougeur illumina son visage grossier, et ses yeux brillèrent comme des diamans perdus dans de la fange.

— Est-ce bien la garce à Cottin, dit-il d'une

voix si sourde, que lui seul pouvait s'entendre.

— Êtes-vous *godaine*, reprit-il après une pause.

Ce mot assez bizarre de *godain*, *godaine*, est un superlatif du patois de ces contrées qui sert aux amoureux à exprimer l'accord d'une riche toilette et de la beauté.

— Je n'oserais point vous toucher ! ajouta Marche-à-terre en avançant néanmoins sa large main vers Francine, comme pour s'assurer du poids d'une grosse chaîne d'or qui tournait autour de son cou, et descendait jusqu'à sa taille.

— Et *vous* feriez bien, Pierre, répondit Francine inspirée par cet instinct de la femme qui la rend despote quand elle n'est pas opprimée.

Elle se recula avec hauteur après avoir joui de la surprise du chouan. Mais elle compensa la dureté de ses paroles par un regard plein de douceur, et se rapprocha de lui.

— Pierre, reprit-elle, cette dame là *te* parlait de la jeune demoiselle que j'accompagne, n'est-ce pas.

Marche-à-terre resta muet et sa figure lutta comme l'aurore entre les ténèbres et la lumière. Il regarda tour à tour Francine, le gros fouet

qu'il avait laissé tomber et la chaîne d'or qui paraissait exercer sur lui des séductions aussi puissantes que le visage de la Bretonne. Puis, comme pour mettre un terme à son inquiétude, il ramassa son fouet et garda le silence.

Oh! il n'est pas difficile de deviner que cette dame t'a ordonné de tuer ma maîtresse, reprit Francine, qui connaissait la discrète fidélité du gars, et voulut en dissiper les scrupules.

Alors Marche-à-terre baissa la tête d'une manière significative.

— Eh bien! Pierre, s'il lui arrive le moindre malheur, si un seul cheveu de sa tête est arraché, nous nous serons vus ici pour la dernier fois, et pour l'éternité, car je serai dans le Paradis, moi! et toi, tu iras en enfer.

Le possédé que l'Église allait jadis exorciser en grande pompe n'était pas plus agité que Marche-à-terre ne le fut sous cette prédiction prononcée avec une croyance qui lui donnait une sorte de certitude. Ses regards d'abord empreints d'une tendresse sauvage, puis combattus par les devoirs d'un fanatisme aussi exigeant que celui de l'amour, devinrent tout-à-coup farouches quand il aperçut l'air impérieux de l'innocente maîtresse qu'il s'était jadis donnée.

Francine interpréta le silence du chouan à sa manière.

— Tu ne veux donc rien faire pour moi, lui dit-elle d'un ton de reproche.

A ces mots, il jeta sur elle un coup d'œil aussi noir que l'aile d'un corbeau.

— Es-tu libre, demanda-t-il par un grognement que Francine seule pouvait entendre.

— Serais-je là? répondit-elle avec indignation. Mais toi que fais-tu ici? Tu chouannes encore, tu cours par les chemins comme une bête enragée qui cherche à mordre. Oh! Pierre, si tu étais sage, tu viendrais avec moi. Cette belle demoiselle a eu soin de nous. J'ai maintenant deux cents livres de bonnes rentes; elle m'a acheté pour cinq cents écus la grande maison à mon oncle Thomas; et j'ai deux mille livres d'économies.

Mais son sourire et les trésors exprimés dans sa parole échouèrent devant l'impénétrable expression de marche-à-terre.

— Les Recteurs ont dit de se mettre en chasse répondit-il. Chaque bleu jeté par terre vaut une indulgence.

— Mais les bleus te tueront peut-être.

Il répondit en laissant aller ses bras comme

pour regretter la modicité de l'offrande qu'il faisait à Dieu et au Roi.

— Et que deviendrai-je, moi, demanda douloureusement Francine.

Marche-à-terre la regarda avec stupidité. Ses yeux semblèrent s'agrandir, il s'en échappa deux larmes qui roulèrent parallèlement de ses joues velues sur les peaux de chèvre dont il était couvert, et un sourd gémissement sortit de sa poitrine.

— Sainte Vierge d'Auray, Pierre, voilà donc tout ce que tu me diras après une séparation de dix ans. Tu as bien changé.

— Je t'aime toujours! répondit le chouan d'une voix brusque.

— Non, lui dit-elle à l'oreille, le roi passe avant moi.

— Si tu me regardes ainsi, reprit-il je m'en vais.

— Eh bien! adieu, dit-elle avec tristesse.

— Adieu, répéta Marche-à-terre.

Il saisit la main de Francine, la serra, la baisa, fit un signe de croix, et se sauva dans l'écurie, comme un chien qui vient de dérober un os.

— Pille-miche, dit-il à son camarade, je n'y vois goutte. As-tu ta *chinchoire ?*

— Oh! la belle chaîne! répondit Pille-miche en fouillant dans une poche pratiquée sous sa peau de bique.

Il tendit à Marche-à-terre ce petit cône en corne de bœuf dans lequel les Bretons mettent le tabac fin qu'ils lévigent eux-mêmes pendant les longues soirées d'hiver. Le chouan leva le pouce de manière à former dans son poignet gauche ce creux où les invalides se mesurent leurs prises de tabac, il y secoua fortement la chinchoire dont Pille-miche avait devissé la pointe, et une poussière impalpable tomba lentement par le petit trou qui terminait le cône de ce meuble breton. Marche-à-terre recommença sept ou huit fois ce manège silencieux, comme si cette poudre eût possédé le pouvoir de changer la nature de ses pensées. Tout à coup, il laissa échapper un geste désespéré, jeta la chinchoire à Pille-miche et ramassa une carabine cachée dans la paille.

— Sept à huit *chinchées* comme ça de suite, ça ne vaut *rin*, dit Pille-miche.

— En route, s'écria Marche-à-terre d'une voix rauque. Nous avons de la besogne.

Une trentaine de chouans qui dormaient sous

les râteliers et dans la paille, levèrent la tête, virent Marche-à-terre debout, et disparurent aussitôt par une porte qui donnait sur les champs.

Lorsque Francine sortit de l'écurie : elle trouva la calèche prête à partir. Mademoiselle de Verneuil et ses deux compagnons de voyage y étaient déjà montés. La Bretonne frémit en voyant sa maîtresse au fond de la voiture à côté de la femme qui venait d'en ordonner la mort. Le jeune officier se mit en face de Marie, et aussitôt que Francine se fut assise, la calèche partit au grand trot.

Le soleil avait dissipé les nuages gris de l'automne et ses rayons animaient la mélancolie des champs par un certain air de fête et de jeunesse. Beaucoup d'amans prennent ces hasards du ciel pour des présages.

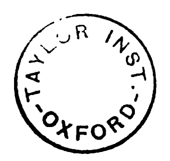
Francine fut étrangement surprise du silence qui régna d'abord entre les voyageurs. Mademoiselle de Verneuil avait repris son air froid, et se tenait les yeux baissés, la tête doucement inclinée, et les mains cachées sous une espèce de mante dont elle s'enveloppa. Si elle leva les yeux, ce fut pour voir les paysages qui s'enfuyaient en tournoyant avec rapidité. Certaine

d'être admirée, elle se refusait à l'admiration. Mais son apparente insouciance accusait plus de coquetterie que de candeur. La touchante pureté qui donne tant d'harmonie aux diverses expressions par lesquelles se révèlent les ames faibles, semblait ne pas pouvoir prêter son charme à une créature que ses vives impressions destinaient aux orages de l'amour.

En proie au plaisir que donnent les commencemens d'une intrigue, l'inconnu ne cherchait pas encore à s'expliquer la discordance qui existait entre la coquetterie de cette singulière fille et l'exaltation dont elle avait fait preuve. Cette candeur jouée ne lui permettait-elle pas de contempler à son aise une figure que le calme embellissait alors autant qu'elle venait de l'être par l'agitation. Nous n'accusons guère la source de nos jouissances.

Il est difficile à une jolie femme de se soustraire, en voiture, aux regards de ses compagnons, dont les yeux s'attachent sur elle comme pour y chercher une distraction de plus à la monotomie du voyage. Aussi, très-heureux de pouvoir satisfaire l'avidité de sa passion naissante, sans que l'inconnue évitât son regard ou s'offensât de sa persistance, le jeune officier se plut-il

à étudier les lignes pures et brillantes qui dessinaient les contours du visage dont il s'affolait. Ce fut pour lui, comme un tableau. Tantôt le jour faisait ressortir la transparence rose des narines, et avivait le double arc qui unissait le nez à la lèvre supérieure; tantôt un pâle rayon de soleil mettait en lumière les nuances d'un teint nacré sous les yeux et autour de la bouche, rosé sur les joues, mat vers les tempes et sur le cou. Il admira les oppositions de clair et d'ombre produites par des cheveux dont les rouleaux noirs environnaient la figure, en y imprimant une grâce qu'elle ne devait plus avoir le lendemain. Tout est si fugitif chez la femme! Sa beauté d'aujourd'hui n'est souvent pas celle d'hier; et, heureusement pour elle peut-être! Encore dans l'âge où l'homme peut jouir de ces riens qui sont tout l'amour, le soi-disant marin attendait avec bonheur, soit le mouvement répété des paupières, soit les jeux séduisans que la respiration donnait au corsage. Parfois, au gré de ses pensées, il épiait un accord entre l'expression des yeux, et l'imperceptible inflexion des lèvres. Chaque geste lui livrait une ame, chaque mouvement une face nouvelle. Si quelques idées venaient agiter ces traits mobiles, si quelque



soudaine rougeur s'y infusait, si le sourire y répandait la vie, il savourait mille délices en cherchant à deviner les secrets de cette femme, et craignait déjà de ne plus la revoir. Tout était piège pour l'ame, piège pour les sens ; et le silence, loin d'élever des obstacles à l'entente des cœurs, devenait un lien commun pour les pensées.

Plusieurs regards où ses yeux rencontrèrent ceux de l'étranger apprirent à mademoiselle de Verneuil que ce silence allait la compromettre ; alors, elle fit à Madame du Gua quelques-unes de ces demandes insignifiantes qui préludent aux conversations, mais elle ne put s'empêcher d'y mêler son jeune partenaire.

— Madame, comment avez-vous pu, disait-elle, vous décider à mettre monsieur votre fils dans la marine ? N'est-ce pas vous condamner à de perpétuelles inquiétudes ?

— Mademoiselle, le destin des femmes, des mères, veux-je dire, est de toujours trembler pour leurs trésors.

— Monsieur vous ressemble beaucoup.

— Vous trouvez, Mademoiselle.

Cette innocente *légitimation* de l'âge que madame du Gua s'était donné, fit sourire le jeune

homme et inspira à sa pretendue mère un nouveau dépit. La haine de cette femme grandissait à chaque regard passionné que jetait son fils sur mademoiselle de Verneuil. Le silence comme le discours, tout allumait en elle une effroyable rage déguisée sous les manières les plus affectueuses.

— Mademoiselle, dit alors l'inconnu, vous êtes dans l'erreur. Les marins ne sont pas plus exposés que ne le sont les autres militaires. Les femmes ne devraient pas haïr la marine, n'avons-nous pas sur les troupes de terre, l'immense avantage de rester fidèles à nos maîtresses?

— Oh! de force, répondit en riant mademoiselle de Verneuil.

— C'est toujours de la fidélité, repliqua madame du Gua d'un ton presque sombre.

La conversation s'anima, se porta sur des sujets qui n'étaient intéressans que pour les trois voyageurs, car en ces sortes de circonstances, les gens d'esprit donnent aux bannalités des significations toutes nouvelles; mais l'entretien, frivole en apparence, où ces inconnus se plurent à s'interroger mutuellement, cacha les désirs, les passions et les espérances qui les agitaient. La finesse et la malice de mademoiselle de Ver-

neuil qui fut constamment sur ses gardes, apprirent à madame du Gua que la calomnie et la trahison pourraient seules la faire triompher d'une rivale aussi redoutable par son esprit qu'elle l'était par sa beauté.

Les voyageurs atteignirent leur escorte, et la voiture alla moins rapidement. Le jeune marin aperçut une longue côte à monter et proposa une promenade à mademoiselle de Verneuil. Le bon goût, l'affectueuse politesse du jeune homme semblèrent la décider, et son consentement le flatta.

— Madame est-elle de notre avis, demanda-t-elle à madame du Gua. Veut-elle aussi se promener?

— La coquette! dit en murmurant la dame qui descendit de voiture.

Alors mademoiselle de Verneuil et l'inconnu marchèrent ensemble mais séparément. Le marin, déjà saisi par de violens désirs, fut jaloux de faire tomber la réserve qu'on lui opposait, et dont il n'était pas la dupe. Il crut pouvoir y réussir en badinant avec elle à la faveur de cette amabilité française, de cet esprit parfois léger, parfois sérieux, toujours chevaleresque, souvent moqueur qui distinguait les hommes re-

marquables de l'aristocratie exilée. Mais sa rieuse compagne le plaisanta si malicieusement, sut lui reprocher ses intentions de frivolité si dédaigneusement en s'attachant de préférence aux idées fortes et à l'exaltation qui perçaient malgré lui dans ses discours, qu'il devina facilement le secret de lui plaire.

La conversation changea donc, et l'étranger réalisa les espérances que donnait sa figure expressive. De moment en moment, il éprouvait de nouvelles difficultés en voulant apprécier la sirène dont il s'éprenait de plus en plus, et fut forcé de suspendre ses jugemens sur une fille qui se faisait un jeu de les infirmer tous. Après avoir été séduit par la contemplation de sa beauté, il fut donc entraîné vers cette âme inconnue par une curiosité qu'elle se plut à exciter.

Cet entretien prit bientôt un caractère d'intimité très étranger au ton que mademoiselle de Verneuil s'efforça de lui imprimer d'abord et de lui conserver. Quoique madame du Gua les eût suivis, ils avaient insensiblement marché plus vite qu'elle, et s'en trouvèrent séparés par une centaine de pas environ. Ils foulaient le sable fin de la route, emportés par le charme

enfin d'ouïr le léger retentissement de leurs pas, heureux de se voir enveloppés par un même rayon de lumière qui paraissait appartenir au soleil du printemps, et de respirer ensemble ces parfums d'automne chargés de tant de dépouilles végétales, qu'ils semblent une nourriture apportée par les airs à la mélancolie. Aussi, quoiqu'ils ne parussent voir l'un et l'autre qu'une aventure galante dans leur union passagère, le ciel, le site et la saison communiquèrent à leurs sentimens une teinte de gravité qui leur donnait l'apparence de la passion.

Ils commencèrent à faire l'éloge de la journée, de sa beauté ; puis ils parlèrent de leur étrange rencontre, de la rupture prochaine d'une liaison qui leur était douce et de la facilité qu'on met à s'épancher avec les personnes qu'on ne doit jamais revoir. A cette dernière observation, le jeune homme profita de la permission tacite qu'elle semblait lui donner de faire quelques douces confidences, et essaya de risquer quelques aveux indirects, en homme accoutumé à de semblables situations.

— Remarquez-vous, mademoiselle, lui dit-il, combien les sentimens suivent peu la route commune, dans le temps de terreur où nous

vivons ? Tout autour de nous, n'est-il pas frappé d'une inexplicable soudaineté. Aujourd'hui, nous aimons, nous haïssons sur la foi d'un regard. L'on s'unit pour la vie où l'on se quitte avec la célérité dont on marche à la mort. On se dépêche en tout comme la nation dans ses tumultes. Au milieu des dangers, les étreintes sont plus vives ; et, à Paris même, comme sur un champ de bataille, chacun a su dernièrement tout ce que pouvait dire une poignée de main.

— On sent la nécessité de vivre vite et beaucoup, répondit-elle, peut-être parce qu'on a peu de temps à vivre.

Elle jeta sur son jeune compagnon un regard qui semblait lui montrer le terme de leur court voyage.

— Que pensez-vous de moi, demanda-t-il après un moment de silence. Dites-moi votre opinion sans ménagemens.

— Vous voulez sans doute acquérir ainsi le droit de me parler de moi, répliqua-t-elle en riant.

— Vous ne répondez pas, reprit-il après une légère pause. Prenez garde, le silence est souvent une réponse.

— Ne deviné-je pas tout ce que vous voudriez pouvoir me dire? hé mon Dieu, vous avez déjà trop parlé.

— Oh! si nous nous entendons, reprit-il en riant! j'obtiens plus que je n'osais espérer.

Elle se mit à sourire si gracieusement, qu'elle semblait accepter la lutte courtoise dont tout homme se plait à menacer une femme. Alors ils se persuadèrent autant sérieusement que par plaisanterie qu'il leur était impossible d'être jamais l'un pour l'autre, autre chose que ce qu'ils étaient en ce moment; que le jeune homme pouvait se livrer à une passion qui n'avait point d'avenir, et qu'elle pouvait en rire. Puis quand ils eurent élevé ainsi entre eux une barrière imaginaire, ils parurent l'un et l'autre fort empressés de mettre à profit la dangereuse liberté qu'ils venaient de s'accorder.

Mademoiselle de Verneuil heurta un caillou et fit un faux pas.

— Prenez mon bras, dit l'inconnu.

— Il le faut bien, étourdi! Vous seriez trop fier si je refusais. N'aurais-je pas l'air de vous craindre?

— Ha! mademoiselle, répondit-il en lui pressant le bras, de manière à le mettre sur son

cœur pour lui en faire sentir les battemens, vous allez me rendre fier de cette faveur.

— Eh bien, ma facilité vous ôtera vos illusions.

— Voulez-vous déjà me défendre contre le danger des émotions que vous causez?

— Cessez, je vous prie, dit-elle, de m'entortiller dans ces petites idées de boudoir, dans ces logogriphes de ruelle. Je n'aime pas à rencontrer chez un homme de caractère, l'esprit que les sots peuvent avoir. Voyez! nous sommes sous un beau ciel, en pleine campagne. Devant nous, au dessus de nous, tout est grand. Vous voulez me dire que je suis belle, n'est-ce pas? vos yeux me le prouvent mieux, d'ailleurs, je le sais, et je ne suis pas une femme que les complimens puissent flatter. Voudriez-vous, par hasard, me parler de vos *sentimens?* dit-elle avec une emphase sardonique. Me supposeriez-vous donc la simplicité de croire à des sympathies soudaines assez fortes pour dominer une vie entière par le souvenir d'une matinée.

— Non pas d'une matinée, répondit-il, mais d'une belle femme qui s'est montrée généreuse.

— Vous oubliez, reprit-elle en riant, de bien plus grands attraits, une femme inconnue, et chez laquelle tout doit sembler bizarre, le nom, la qualité, la situation, la liberté d'esprit et de manières...

— Vous ne m'êtes point inconnu, s'écria-t-il, j'ai su vous deviner, et ne voudrais rien ajouter à vos perfections, si ce n'est un peu plus de foi dans l'amour que vous inspirez, tout d'abord.

— Ha, vous parlez déjà d'amour? dit-elle en souriant. Eh bien! soit reprit-elle. C'est là un secret de conversation entre deux personnes, comme la pluie et le beau temps quand nous faisons une visite. Prenons-le! Vous ne trouverez en moi, ni fausse modestie, ni petitesse. Je puis écouter ce mot sans rougir; il m'a été tant de fois prononcé sans l'accent du cœur, qu'il est devenu presque insignifiant pour moi. Il m'a été répété au théâtre, dans les livres, dans le monde, partout; mais je n'ai jamais rien rencontré qui ressemblât à ce magnifique sentiment.

— L'avez-vous cherché?

— Oui.

Ce mot fut prononcé avec tant de laissez-

aller, que le jeune homme fit un geste de surprise et regarda fixement mademoiselle de Verneuil comme s'il eût tout à coup changé d'opinion sur son caractère et sa véritable situation.

— Mademoiselle, dit-il avec une émotion mal déguisée, êtes-vous fille ou femme, ange ou démon ?

— Je suis l'un et l'autre, reprit-elle en riant. N'y a-t-il pas toujours quelque chose de diabolique et d'angélique chez une jeune fille qui n'a point aimé, n'aime pas, et n'aimera peut-être jamais.

— Et vous trouvez-vous heureuse ainsi, dit-il en prenant un ton et des manières libres, comme s'il eût déjà conçu moins d'estime pour sa libératrice.

— Oh! heureuse reprit-elle, non. Si je viens à penser que je suis seule, dominée par des conventions sociales qui me rendent nécessairement artificieuse, j'envie les priviléges de l'homme. Mais, si je songe à tous les moyens que la nature nous a donnés pour vous envelopper; vous enlacer dans les filets invisibles d'une puissance à laquelle aucun de vous ne peut résister, alors mon rôle ici-bas me sourit;

puis, tout-à-coup, il me semble petit, et je sens que je mépriserais un homme s'il était la dupe de séductions vulgaires. Enfin tantôt j'aperçois notre joug et il me plaît, puis il me semble horrible et je m'y refuse; tantôt je sens en moi ce désir de dévouement qui rend la femme si noblement belle, puis j'éprouve un désir de domination qui me dévore. Peut-être, est-ce le combat naturel du bon et du mauvais principe qui fait vivre toute créature ici-bas. Ange et démon, vous l'avez dit. Ah ! ce n'est pas d'aujourd'hui que je reconnais ma double nature. Mais, nous autres femmes, comprenons encore mieux que vous, notre insuffisance. N'avons-nous pas un instinct qui nous fait pressentir en toute chose une perfection à laquelle il est sans doute impossible d'atteindre. Mais, ajouta-t-elle en regardant le ciel et jetant un soupir, ce qui nous grandit à vos yeux c'est que nous luttons toutes, plus ou moins, contre une destinée incomplète.

— Mademoiselle, pourquoi donc nous quittons-nous ce soir?

— Ah! dit-elle en souriant au regard passionné que lui lança le jeune homme, remontons en voiture, le grand air ne nous vaut rien.

Elle se retourna brusquement, l'inconnu la suivit, et lui serra le bras par un mouvement peu respectueux, mais qui exprima tout à la fois d'impérieux désirs et de l'admiration. Alors, elle marcha plus vite. Le marin devina qu'elle voulait fuir une déclaration peut-être importune, il n'en devint que plus ardent, risqua tout pour arracher une première faveur à cette femme, et lui dit en la regardant avec finesse :

— Voulez-vous que je vous apprenne un secret?

— Oh! dites promptement, s'il vous concerne.

— Je ne suis point au service de la république. Où allez-vous? J'irai.

A cette phrase, elle trembla violemment, lui retira son bras, et se couvrit le visage de ses deux mains pour lui dérober la rougeur ou la pâleur peut-être qui en altéra les traits; mais elle dégagea tout-à-coup sa figure, lui jeta un regard mêlé de terreur et de reproche; puis, après un court silence, elle lui dit d'une voix attendrie :

— Vous avez donc débuté comme vous auriez fini, vous m'avez trompée?

— Oui.

A cette réponse elle tourna le dos à la calèche vers laquelle ils se dirigeaient et se mit à marcher avec une précipitation singulière.

— Mais, reprit l'inconnu, l'air ne nous valait rien.

— Oh! il a changé, dit-elle avec un son de voix grave, et continua de marcher en proie à des pensées orageuses.

— Vous vous taisez, demanda l'étranger, le cœur rempli de cette douce appréhension que donne l'attente du plaisir.

— Oh! dit-elle d'un accent bref, la tragédie a bien promptement commencé.

— De quelle tragédie, parlez-vous demanda-t-il.

Elle s'arrêta, le toisa d'abord d'un air empreint d'une double expression de crainte et de curiosité; puis elle cacha sous un calme impénétrable les sentimens qui l'agitaient, et montra que, pour une jeune fille, elle avait une grande habitude de la vie.

— Qui êtes-vous? reprit-elle; mais je le sais! En vous voyant, je m'en étais doutée; vous êtes le chef royaliste nommé le Gars? M. l'évêque d'Autun a bien raison, en nous disant de tou-

jours croire aux pressentimens qui annoncent des malheurs.

— Quel intérêt avez-vous donc à le connaître?

— Quel intérêt aurait-il donc à se cacher de moi, si je lui ai déjà sauvé la vie?

Elle se mit à rire, mais forcément.

— J'ai sagement fait de vous empêcher de me dire que vous m'aimez. Sachez-le bien, monsieur, je vous abhorre. Je suis républicaine, vous êtes royaliste, et je vous livrerais si vous n'aviez ma parole, si je ne vous avais déjà sauvé une fois, et si...

Elle s'arrêta. Ces violens retours sur elle-même, ces combats qu'elle ne se donnait pas la peine de déguiser, inquiétèrent l'inconnu qui tâcha, mais vainement, de l'observer.

— Quittons-nous à l'instant, je le veux, adieu.

— Elle se retourna vivement, fit quelques pas et revint.

— Mais non, j'ai un immense intérêt à apprendre qui vous êtes. Ne me cachez rien, et dites-moi la vérité. Qui êtes-vous?

— Un marin, prêt à quitter l'Océan pour vous suivre partout où votre imagination voudra

me guider. Si j'ai le bonheur de vous offrir quelque mystère, je me garderai bien de détruire votre curiosité. Pourquoi mêler les graves intérêts de la vie réelle, à la vie du cœur où nous commencions à si bien nous comprendre ?

— Nos ames auraient pu s'entendre, dit-elle d'un ton grave. Mais, Monsieur, je n'ai pas le droit d'exiger votre confiance. Vous ne connaîtrez jamais l'étendue de vos obligations envers moi. Je me tairai.

Ils avancèrent de quelques pas dans le plus profond silence.

— Combien ma vie vous intéresse ! reprit l'inconnu.

— Monsieur, dit-elle, de grâce votre nom, ou taisez-vous. Vous êtes un enfant, ajouta-t-elle en haussant les épaules, et vous me faites pitié !

L'obstination que la voyageuse mettait à connaître son secret fit hésiter le prétendu marin entre la prudence et ses désirs. Le dépit d'une femme souhaitée a de bien puissans attraits. Sa soumission, comme sa colère est si impérieuse, elle attaque tant de fibres, dans le cœur de l'homme, elle le pénètre et le subjugue. Était-ce, chez mademoiselle de Verneuil, une coquet-

terie de plus? Malgré sa passion, l'étranger eut la force de se défier d'une femme qui voulait lui violemment arracher un secret d'où dépendait son existence.

— Pourquoi, lui dit-il en lui prenant la main qu'elle laissa prendre par distraction, pourquoi mon indiscrétion qui donnait un avenir à cette journée, en a-t-elle détruit le charme?

Mademoiselle de Verneuil paraissait souffrante, elle garda le silence.

— En quoi puis-je vous affliger? reprit-il. Que puis-je faire pour vous apaiser?

— Dites-moi votre nom.

A son tour il marcha en silence et ils avancèrent de quelques pas. Tout-à-coup mademoiselle de Verneuil s'arrêta, comme une personne qui a pris une importante détermination.

— Monsieur le marquis de Montauran, dit-elle avec dignité, mais sans pouvoir entièrement déguiser une agitation qui donnait une sorte de tremblement nerveux à ses traits, quoi qu'il puisse m'en coûter, je suis heureuse de vous rendre un bon office. Ici nous allons nous séparer. Mon escorte et ma voiture sont trop nécessaires à votre sûreté pour que vous n'acceptiez pas l'une et l'autre. Ne craignez rien des répu-

cains, tous ces soldats, voyez-vous, sont des hommes d'honneur, et je vais donner au capitaine Merle des ordres qu'il exécutera fidèlement. Quant à moi, je puis regagner Alençon à pied avec ma femme de chambre, quelques soldats nous accompagneront. Ecoutez-moi bien, il s'agit de votre tête. Si vous rencontriez, avant d'être en sûreté, le jeune muscadin que vous avez vu dans l'auberge, fuyez, car il vous livrerait aussitôt. Quant à moi.... Elle fit une pause. — Je me rejette avec orgueil dans les misères de la vie, reprit-elle à voix basse en retenant ses pleurs, Adieu, monsieur. Puissiez-vous être heureux! Adieu.

Et elle fit un signe au capitaine Merle qui atteignait alors le haut de la colline. Le jeune homme ne s'attendait pas à un aussi brusque dénouement.

— Attendez! cria-t-il avec une sorte de désespoir assez bien joué.

Ce singulier caprice d'une fille pour laquelle il aurait alors sacrifié sa vie le surprit tellement qu'il inventa une déplorable ruse pour tout à la fois lui cacher son nom et satisfaire sa curiosité.

— Vous avez presque deviné, dit-il, je suis

émigré; condamné à mort, et me nomme le marquis de Marigny. L'amour de mon pays m'a ramené en France. J'espère me faire radier de la liste par l'influence de madame de Beauharnais, aujourd'hui la femme du premier consul; mais, si j'échoue, alors je veux mourir sur la terre de mon pays en combattant auprès de Montauran, mon ami. Je vais, d'abord en secret, à l'aide d'un passeport qu'il m'a fait parvenir, savoir s'il me reste quelques propriétés en Bretagne.

Pendant qu'il parlait, mademoiselle de Verneuil l'examinait d'un œil perçant. Elle essaya de douter de la vérité de ses paroles, mais crédule et confiante, elle reprit lentement une expression de sérénité, et s'écria :

— Monsieur, ce que vous me dites en ce moment est-il vrai?

— Parfaitement vrai, répéta l'inconnu qui paraissait mettre peu de probité dans ses relations avec les femmes.

Mademoiselle de Verneuil soupira fortement comme une personne qui revient à la vie.

— Ha! s'écria-t-elle, je suis bien heureuse!

— Vous haïssez donc bien mon pauvre Montauran.

— Non, dit-elle, vous ne sauriez me comprendre. Je n'aurais pas voulu que *vous* fussiez menacé des dangers contre lesquels je vais tâcher de le défendre puisqu'il est votre ami.

— D'où savez-vous que Montauran...

— Hé, monsieur, respectez mon secret, et faites-moi crédit de votre estime, jusqu'à ce que je vous aie sauvés tous deux; plus tard vous me jugerez. Quel que soit votre arrêt, je m'y soumets par avance; mais jusques-là, je vous défends de me soupçonner, et... de me haïr.

— Vous haïr, mais je vous aime.

— Déjà, dit-elle. Non, vous ne m'aimez pas, vous voyez en moi l'objet d'une galanterie passagère. Ne vous ai-je pas deviné? Une personne qui a quelque habitude de la bonne compagnie peut-elle, par les mœurs qui courent, se tromper en entendant un élève de l'École Polytechnique se servir d'expressions choisies, et déguiser aussi mal que vous l'avez fait les manières d'un grand seigneur sous l'écorce des républicains; mais vos cheveux ont un reste de poudre, et vous avez un parfum de gentilhomme que doit sentir tout d'abord une femme du monde. Aussi, tremblant pour vous que mon surveillant, qui a toute la finesse d'une femme, ne

vous reconnût, l'ai-je congédié. Monsieur, un véritable officier, sorti de l'école, ne se croirait pas, près de moi, en bonne fortune, et ne me prendrait pas pour une jolie intrigante. Permettez-moi, monsieur de Marigny, de vous soumettre, à ce propos, un léger raisonnement de femme. Êtes-vous si jeune, que vous ne sachiez pas que, de toutes les créatures de notre sexe, la plus difficile à soumettre est celle dont la valeur est chiffrée et qui s'ennuie du plaisir. Cette femme exige, m'a-t-on dit, d'immenses séductions, et ne cède qu'à ses caprices. Aspirer à lui plaire est une fatuité. Mettons à part cette classe de femme dans laquelle vous me faites la galanterie de me ranger, vous devez comprendre qu'une jeune femme noble, belle, spirituelle, (vous m'accordez ces avantages), ne se vend pas, et ne peut s'obtenir que d'une seule façon, quand elle est aimée. Vous m'entendez! Si elle aime et veut faire une folie, elle doit être justifiée par quelque grandeur. Pardonnez-moi ce luxe de logique, si rare chez les personnes de notre sexe, mais, pour votre honneur, et... le mien, dit-elle en s'inclinant, je ne voudrais pas que nous nous trompassions sur notre mérite, et que vous crussiez mademoiselle de Verneuil,

ange ou démon, fille ou femme, à se laisser prendre à de bannales galanteries.

— Mademoiselle, dit le marquis, dont la surprise quoique dissimulée fut extrême et qui redevint tout-à-coup homme de grande compagnie, je vous supplie de croire que je vous accepte comme une très-noble personne, pleine de cœur et de sentimens élevés.

Je ne vous demande pas tant, Monsieur, dit-elle en riant. Laissez-moi mon incognito. Mon masque est mieux mis que ne l'était le vôtre, et il me plaît à moi de le garder; ne fût-ce que pour savoir si je suis aimée de celui qui me parle d'amour... Ne vous hasardez donc pas légèrement près de moi. — Monsieur, écoutez? lui dit-elle, en lui saisissant le bras avec force. Si vous pouviez me prouver un véritable amour, aucune puissance humaine ne nous séparerait. Oui, je voudrais m'associer à quelque grande existence d'homme, épouser une vaste ambition, de belles pensées. Les nobles cœurs ne sont pas infidèles, car la constance est une force qui leur va, je serais donc toujours aimée, toujours heureuse; mais aussi, ne serais-je pas toujours prête à faire de mon corps une marche pour élever un peu plus l'homme qui aurait mes af-

fections, à me sacrifier pour lui, à tout supporter de lui, à l'aimer toujours, même quand il ne m'aimerait plus. Je n'ai jamais osé confier, à un autre cœur, ni les souhaits du mien, ni les élans passionnés de l'exaltation qui me dévore ; mais je puis bien vous en dire quelque chose, puisque nous allons nous quitter aussitôt que vous serez en sûreté.

— Nous quitter! jamais, dit-il entraîné par les sons que rendait cette ame vigoureuse qui semblait se débattre contre quelque chose d'immense.

— Etes-vous libre, reprit-elle en lui jetant un regard dédaigneux qui le rapetissa.

— Oh pour libre... oui, sauf la condamnation à mort.

Alors elle lui dit d'une voix pleine de sentimens amers : — Si tout ceci n'était pas un songe, quelle belle vie serait la vôtre ! mais si j'ai dit des folies, n'en faisons pas. Quand je pense à tout ce que vous devriez être pour m'apprécier à ma juste valeur, je doute de tout.

— Et moi je ne douterais de rien, si vous vouliez me...

— Chut, s'écria-t-elle en entendant cette

phrase dite avec un véritable accent de passion :
— L'air ne nous vaut décidément plus rien, ajouta-t-elle sans amertume, allons retrouver nos chaperons.



CHAPITRE XI.

La voiture ne tarda pas à rejoindre ces deux personnages qui reprirent leurs places et firent quelques lieues dans le plus profond silence ; car ils avaient l'un et l'autre trouvé matière à d'amples réflexions ; mais leurs yeux ne craignirent plus désormais de se rencontrer.

Tous deux semblaient avoir un égal intérêt à s'observer et à se cacher un secret important; mais ils se sentaient entraînés l'un vers l'autre par un même désir qui, depuis leur entretien, contractait l'étendu de la passion; car ils avaient réciproquement reconnu chez eux des qualités qui rehaussaient encore à leurs yeux les plaisirs qu'ils se promettaient de leur lutte ou de leur union. Peut-être chacun d'eux, embarqué dans une vie aventureuse, était-il arrivé à cette singulière situation morale, où, soit par lassitude, soit pour défier le sort, on se refuse à des réflexions sérieuses, et où l'on se livre aux chances du hasard en poursuivant une entreprise, précisément parce qu'elle n'offre aucune issue et qu'on veut en voir le dénoûment nécessaire. La nature morale n'a-t-elle pas, comme la nature physique, ses gouffres et ses abîmes où les caractères forts aiment à se plonger en risquant leur vie, comme un joueur aime à jouer sa fortune.

Le marquis et mademoiselle de Verneuil eurent en quelque sorte une révélation de ces idées, qui leur furent communes après l'entretien dont elles étaient la conséquence, et ils firent ainsi tout à coup un pas immense, car la

sympathie des ames suivit celle de leurs sens. Néanmoins plus ils se sentirent fatalement entraînés l'un vers l'autre, et plus ils furent intéressés à s'étudier, ne fût-ce que pour augmenter, par un involontaire calcul, la somme de leurs jouissances futures.

Le marquis, encore étonné de la profondeur dont cette fille bizarre avait fait preuve, se demanda tout d'abord comment elle pouvait allier tant de connaissances acquises à tant de fraîcheur et de jeunesse. Alors il crut découvrir un extrême désir de paraître chaste, dans l'extrême chasteté qu'elle cherchait à donner à ses attitudes; il la soupçonna de feinte, se querella sur son plaisir, et ne voulut plus voir dans cette inconnue qu'une habile comédienne, et il avait raison. Mademoiselle de Verneuil, comme toutes les filles du monde, était devenue d'autant plus modeste qu'elle ressentait plus d'ardeur, et prenait fort naturellement cette contenance de pruderie sous laquelle les femmes savent si bien voiler leurs excessifs désirs. Toutes voudraient s'offrir vierges à l'amour; et si elles ne le sont pas, leur dissimulation est toujours un hommage qu'elles rendent à leur amant. Ces réflexions passèrent rapidement dans

l'ame du marquis, et lui firent plaisir. En effet, pour tous deux, cet examen devait être un progrès, et il en vint bientôt à cette phase de la passion où un homme voit dans les défauts de sa maîtresse des raisons pour l'aimer davantage.

Mademoiselle de Verneuil resta plus longtemps pensive que ne le fut son amant; peut-être parce que son imagination lui faisait franchir une plus grande étendue. Le marquis obéissait à quelqu'un des mille sentimens qu'il devait éprouver dans sa vie d'homme, tandis qu'elle apercevait toute une vie. Elle se plut à l'arranger belle, à la remplir de bonheur, de grands et de nobles sentimens, elle se vit heureuse en idée, et s'éprit autant de ses chimères que de la réalité, autant de l'avenir que du présent. Puis elle essaya de revenir sur ses pas, et agissait en cela instinctivement, comme agissent toutes les femmes. Après être convenue avec elle-même de se donner tout entière, elle désirait, pour ainsi dire, se disputer en détail. Elle aurait voulu pouvoir reprendre dans le passé toutes ses actions, ses paroles, ses regards pour les mettre en harmonie avec la dignité de la femme aimée. Aussi, ses yeux exprimèrent-ils parfois une sorte de terreur, quand

elle songeait à l'entretien qu'elle venait d'avoir et où elle s'était montrée si agressive. Mais elle se disait, en contemplant cette figure empreinte de force, qu'un être aussi puissant devait être généreux, et s'applaudissait de rencontrer une part plus belle que celle de beaucoup d'autres femmes, en trouvant dans son amant, un homme de caractère, un homme condamné à mort qui venait jouer lui-même sa tête et faire la guerre à la république.

La pensée de pouvoir occuper sans partage l'ame de ce jeune homme, prêta bientôt à toutes les choses une physionomie différente. Entre le moment où cinq heures auparavant elle composa son visage et sa voix pour agacer le marquis, et le moment actuel où elle pouvait le bouleverser d'un regard, il y avait la différence de l'univers mort à un vivant univers. De bons rires et de joyeuses coquetteries cachèrent une immense passion qui se présenta comme le malheur, en souriant. Dans les dispositions d'ame où se trouvait mademoiselle de Verneuil, la vie extérieure prit donc pour elle le caractère d'une fantasmagorie. La calèche passa par des villages, des vallons, des montagnes dont aucune image ne s'imprima dans sa mémoire. Elle

arriva dans Mayenne, les soldats de l'escorte changèrent, Merle lui parla, elle répondit, traversa toute une ville, et se remit en route; mais les figures, les maisons, les rues, les paysages, les hommes furent emportés comme les formes indistinctes d'un rêve. La nuit vint. Elle voyagea sous un ciel de diamans, enveloppée d'une douce lumière, et sur la route de Fougères, sans qu'il lui vint dans la pensée que le ciel eût changé d'aspect, sans savoir ce qu'était ni Mayenne ni Fougères, ni où elle allait. Qu'elle pût quitter dans peu d'heures l'homme de son choix et dont elle se croyait choisie, n'était pas pour elle, une chose possible. L'amour est la seule passion qui ne souffre ni passé ni avenir. Si parfois sa voix errait sur ses lèvres, c'était pour jeter à son amant des phrases dénuées de sens, mais qui résonnaient dans son ame comme des promesses de plaisir.

Cette passion naissante avait, pour les deux témoins qui l'observaient, une marche effrayante. Francine connaissait mademoiselle de Verneuil aussi bien que l'étrangère connaissait le marquis; et, silencieuses toutes deux, elles semblaient attendre quelque terrible dénouement. En effet, elles ne tardèrent pas à voir

finir ce drame que mademoiselle de Verneuil avait si tristement, sans le savoir peut-être, nommé une tragédie.

Quand les quatre voyageurs eurent fait environ une lieue, hors de Mayenne, ils entendirent un homme à cheval qui se dirigeait vers eux avec une excessive rapidité. Lorsqu'il atteignit la voiture, il se pencha pour y regarder mademoiselle de Verneuil qui reconnut Corentin. Ce sinistre personnage se permit de lui adresser un signe d'intelligence dont la familiarité eut quelque chose de flétrissant pour elle, et s'enfuit après l'avoir glacée par ce signe empreint de bassesse.

L'inconnu parut désagréablement affecté de cette circonstance qui n'échappa certes point à sa prétendue mère. Mais mademoiselle de Verneuil le pressa légèrement, et sembla se réfugier par un regard; dans son cœur comme dans le seul asile qu'elle eût sur terre. Alors le front du jeune homme s'éclaircit, en savourant l'émotion que lui fit éprouver le geste par lequel sa maîtresse lui avait révélé, comme par mégarde l'étendue de son attachement. Une inexplicable peur avait fait évanouir toute coquetterie et l'amour se montra un moment sans voile.

Ils se turent comme pour prolonger la douceur de ce moment. Malheureusement au milieu d'eux madame du Gua voyait tout ; et, comme un avare qui donne un festin, paraissait leur compter les morceaux et leur mesurer la vie.

En proie à leur bonheur, les deux amans arrivèrent, sans se douter du chemin qu'ils avaient fait, à la partie de la route qui se trouve au fond de la vallée d'Ernée, et qui forme le premier des trois bassins à travers lesquels se sont passés les événemens qui servent d'exposition à cette histoire. Là, Francine aperçut et montra d'étranges figures qui semblaient se mouvoir comme des ombres à travers les arbres et dans les ajoncs dont les champs étaient entourés. Quand la voiture arriva dans la direction de ces ombres, une décharge générale, dont les balles passèrent en sifflant au-dessus des têtes, apprit au voyageur que tout était positif dans cette apparition. L'escorte tombait dans une nouvelle embuscade.

A cette vive fusillade, le capitaine Merle regretta vivement d'avoir partagé l'erreur de mademoiselle de Verneuil qui, croyant à la sécurité d'un voyage nocturne et rapide, ne lui avait laissé prendre qu'une soixantaine

d'hommes. Aussitôt le capitaine, secondé par Gérard, divisa sa petite troupe en deux colonnes pour tenir les deux côtés de la route, et chacun d'eux se dirigea vivement au pas de course à travers les champs de genêts et d'ajoncs, en cherchant à combattre les assaillans avant de les compter. Les bleus se mirent à battre à droite et à gauche ces épais buissons avec une intrépidité pleine d'imprudence, et répondirent à l'attaque des chouans par un feu soutenu dans les genêts, d'où partaient les coups de fusil.

Le premier mouvement de mademoiselle de Verneuil avait été de sauter hors de la calèche et de courir assez loin en arrière pour s'éloigner du champ de bataille; mais honteuse de sa peur, et mue par ce sentiment qui porte à se grandir aux yeux de l'être aimé, elle demeura immobile et tâcha d'examiner froidement le combat.

L'inconnu la suivit, lui prit la main et la plaça sur son cœur.

— J'ai eu peur, dit-elle en souriant; mais maintenant...

En ce moment sa femme de chambre effrayée lui cria: — Marie, prenez garde! Mais Francine,

qui voulait s'élancer hors de la voiture, s'y sentit arrêtée par une main vigoureuse. Le poids de cette main énorme lui arracha un cri violent, elle se retourna et garda le silence en reconnaissant la figure de Marche-à-terre.

— Je devrai donc à vos terreurs, disait l'étranger à mademoiselle de Verneuil, la révélation des plus doux secrets du cœur. Grâce à Francine, j'apprends que vous portez le nom gracieux de Marie. Marie, le nom que j'ai prononcé dans toutes mes angoisses; Marie, le nom que je prononcerai désormais dans la joie, et que je ne dirai plus maintenant sans faire un sacrilége, en confondant la religion et l'amour. Mais n'est-ce pas mieux de prier et d'aimer tout ensemble!

A ces mots ils se serrèrent fortement la main, se regardèrent en silence, et l'excès de leurs sensations leur ôta la force et le pouvoir de les exprimer.

— *Ce n'est pas pour vous autres qu'il y a du danger!* dit brutalement Marche-à-terre à Francine, en donnant aux sons rauques et gutturaux de sa voix une sinistre expression de reproche, et appuyant sur chaque mot de manière à jeter l'innocente paysanne dans la stupeur.

Pour la première fois la pauvre fille apercevait de la férocité dans les regards de Marche-à-terre. La lueur de la lune semblait être la seule qui convînt à cette figure. Ce sauvage Breton, tenant son bonnet d'une main, sa lourde carabine de l'autre, ramassé comme un gnôme et enveloppé par cette blanche lumière dont les flots donnent aux formes de si bizarres aspects, appartenait ainsi plutôt à la féerie qu'à la vérité. Cette apparition et son reproche eurent quelque chose de la rapidité des fantômes. Il se tourna brusquement vers madame du Gua, avec laquelle il échangea de vives paroles, et Francine, qui avait un peu oublié le bas-breton, ne put y rien comprendre. La dame paraissait donner à Marche-à-terre des ordres multipliés. Cette conférence d'une minute fut terminée par un geste impérieux de cette femme qui désignait au chouan le groupe formé à cinquante pas de là par les deux amans.

Avant d'obéir, Marche-à-terre jeta un dernier regard à Francine qu'il semblait plaindre. Il aurait voulu lui parler ; mais la bretonne sut que le silence de son amant lui était imposé. La peau rude et tannée de cet homme parvint à se plisser sur son front et ses sourcils se rapprochèrent

violemment. Résistait-il à l'ordre renouvelé de tuer mademoiselle de Verneuil? Cette grimace le rendit sans doute plus hideux à madame du Gua, mais l'éclair de ses yeux devint presque doux pour Francine qui, devinant par ce regard, qu'elle pourrait faire plier l'énergie de ce sauvage sous sa volonté de femme, espéra régner encore, après Dieu, sur ce cœur grossier.

Le doux entretien de Marie et du marquis fut interrompu par Marche-à-terre, suivi de madame du Gua qui se mit à crier comme si quelque balle l'avait atteinte, afin d'avoir un prétexte pour venir séparer les deux amans. En ce moment, le feu de l'escarmouche roulait avec une étonnante vivacité sans que les deux partis en vinssent aux mains.

— Mon capitaine, ne serait-ce pas une fausse attaque pour enlever nos voyageurs et leur imposer une rançon? dit La-clef-des-cœurs, en entendant les cris de madame du Gua.

— Tu as les pieds dans leurs souliers ou le diable m'emporte, répondit Merle en volant sur la route.

Le capitaine regarda sur la route, aperçut Marche-à-terre qui se dirigeait de la calèche vers mademoiselle de Verneuil, et revint au

pas de course avec une telle rapidité que le chouan eut à peine le temps d'adresser au marquis deux ou trois mots inintelligibles qui ressemblèrent plutôt à un cri sauvage qu'à des paroles; puis, il sauta comme un oiseau dans un bouquet d'ajoncs et disparut.

Quelques minutes après, le feu des chouans se ralentit, et Gérard, qui revint au milieu du chemin, les vit se sauver en petit nombre à travers les haies; alors, il ne jugea pas à propos de s'engager dans une lutte inutilement dangereuse, et ramena tous les soldats sans avoir essuyé de perte. L'escorte reprit sa position sur le chemin, et se remit en marche.

Le capitaine Merle put offrir la main à mademoiselle de Verneuil pour remonter en voiture; le marquis n'y mit aucun obstacle, et cette parisienne étonnée monta sans accepter la politesse du républicain. Elle tourna la tête vers son amant, le vit immobile, et resta stupéfaite du changement subit que les mystérieuses paroles du chouan venaient d'opérer en lui. Le jeune émigré revint lentement, le visage baissé, et son attitude décélait un profond sentiment de dégoût.

— N'avais-je pas raison, lui dit madame du

Gua, nous sommes certes entre les mains d'une créature avec laquelle on a trafiqué de votre tête. Mais puisqu'elle a fait la sottise de s'amouracher de vous, n'allez pas vous conduire en enfant, ayez l'air de l'aimer jusqu'à ce que nous ayons gagné la Vivetière... Une fois là...

— Mais l'aimerait-il donc déjà! se dit-elle en voyant le marquis reprendre sa place dans la voiture comme eût fait un homme endormi.

La calèche roula sourdement sur le sable de la route, et, au premier regard que mademoiselle de Verneuil jeta autour d'elle, tout lui parut avoir changé. La mort se glissait déjà dans son amour. Ce n'étaient que des nuances peut-être; mais de ces nuances qui, aux yeux de toute femme qui aime, sont aussi tranchées que de vives couleurs. Francine avait compris, par le regard de marche-à-terre, que le destin de mademoiselle de Verneuil sur laquelle elle lui avait ordonné de veiller, était entre d'autres mains que les siennes et offrait un visage pâle, sans pouvoir retenir ses larmes quand sa maîtresse la regardait. La dame inconnue cachait mal sous de faux sourires la malice d'une vengeance féminine, et le subit changement que son obséquieuse bonté pour mademoiselle de Verneuil

introduisit dans son maintien, dans sa voix et sa physionomie, était de nature à donner des craintes à une personne perspicace. Aussi mademoiselle de Verneuil frissonna-t-elle par instinct en se demandant : — Pourquoi frissonné-je?... C'est sa mère. Mais elle trembla de tous ses membres en se disant tout à coup : — Est-ce bien sa mère? Elle vit un abîme qu'un dernier coup d'œil jeté sur l'inconnu acheva d'éclairer. — Cette femme l'aime! pensa-t-elle. Mais pourquoi m'accabler de prévenances, après m'avoir témoigné tant de froideur? Suis-je perdue? Ou, aurait-elle peur de moi?

Quand à l'étranger, il pâlissait et rougissait tour à tour. Il gardait une attitude calme en baissant souvent les yeux pour dérober les étranges émotions qui l'agitaient. Une compression violente détruisait la gracieuse courbure de ses lèvres, et son teint jaunissait sous les efforts d'une orageuse pensée. Mademoiselle de Verneuil ne pouvait même plus deviner s'il y avait encore de l'amour dans sa fureur. Le chemin, flanqué de bois en cet endroit, devint sombre et empêcha ces muets acteurs de s'interroger des yeux. Le murmure du vent, le bruissement des touffes d'arbres, le bruit des

pas mesurés de l'escorte, donnèrent à cette scène ce caractère solennel qui accélère les battemens du cœur. Mademoiselle de Verneuil ne pouvait pas chercher en vain la cause de ce changement. Le souvenir de Corentin passa comme un éclair, et lui apporta l'image de sa véritable destinée qui lui apparut tout-à-coup; et, pour la première fois depuis la matinée, elle réfléchit sérieusement à sa situation. Jusqu'à ce moment, elle s'était laissée aller au bonheur d'aimer, sans penser ni à elle, ni à l'avenir.

Incapable de supporter plus long-temps ses angoisses, elle chercha, elle attendit, avec la douce patience de l'amour, un des regards du marquis; et, alors elle le supplia si vivement, sa pâleur et son frisson eurent une éloquence si pénétrante, que le jeune homme chancela; mais la chute n'en fut que plus complète.

— Souffririez-vous, mademoiselle? demanda-t-il.

Cette voix dépouillée de douceur, la demande elle-même, le regard, le geste, tout servit à convaincre la pauvre fille que les événemens de cette journée appartenaient à un mirage de l'âme qui se dissipait alors comme ces nuages à demi formés que le vent emporte.

— Si je souffre, reprit-elle en riant forcément, j'allais vous faire la même question.

— Je croyais que vous vous entendiez, dit madame du Gua avec une fausse bonhomie.

Ni le marquis ni mademoiselle de Verneuil ne répondirent. La jeune fille doublement outragée, se dépita de voir sa puissante beauté sans puissance. Elle savait pouvoir apprendre au moment où elle le voudrait la cause de cette situation; mais, peu curieuse de la pénétrer, pour la première fois, peut-être une femme récula devant un secret.

La vie humaine est tristement féconde en situations où, par suite, soit d'une méditation trop forte, soit d'une catastrophe, nos idées ne tiennent plus à rien, sont sans substance, sans point de départ, où le présent ne trouve plus de liens pour se rattacher au passé ni dans l'avenir : tel fut l'état de mademoiselle de Verneuil. Penchée dans le fond de la voiture, elle y resta comme un arbuste déraciné. Muette et souffrante, elle ne regarda plus personne, s'enveloppa de sa douleur, et demeura avec tant de volonté dans le monde inconnu où se réfugient les malheureux, qu'elle ne vit plus rien. Des corbeaux passèrent en croassant au-

dessus d'eux ; mais quoique , semblable à toutes les ames fortes , elle eût un coin du cœur pour les superstitions , elle n'y fit aucune attention. Les voyageurs cheminèrent quelque temps en silence.



CHAPITRE XII.

— Déjà séparés, se disait mademoiselle de Verneuil. Cependant rien autour de moi n'a parlé. Serait-ce Corentin? Ce n'est pas son intérêt. Qui donc a pu se lever pour m'accuser. A peine, aimée, voici déjà l'horreur de l'a-

bandon. Je sème l'amour, et recueille le mépris. Il sera donc toujours dans ma destinée de toujours voir le bonheur et de toujours le perder.

Elle sentit alors dans son cœur des troubles inconnus, car elle aimait réellement et pour la première fois. Cependant elle ne s'était pas tellement livrée qu'elle ne pût trouver des ressources contre sa douleur dans la fierté naturelle à une femme jeune et belle. Le secret de son amour, ce secret souvent gardé dans les tortures, ne lui était pas échappé. Alors elle se releva, et honteuse de donner la mesure de sa passion par sa silencieuse souffrance, elle secoua la tête par un mouvement de gaieté, montra un visage ou plutôt un masque riant; puis elle força sa voix pour en déguiser l'altération.

— Où sommes-nous, demanda-t-elle au capitaine Merle qui se tenait toujours à une certaine distance de la voiture.

— A trois lieues et demie de Fougères, mademoiselle.

— Nous allons donc y arriver bientôt? lui dit-elle pour l'encourager à lier une conversa-

tion où elle se promettait bien de témoigner quelque estime au jeune capitaine.

— Ces lieues-là, reprit Merle tout joyeux, ne sont pas larges ; seulement, elles se permettent dans ce pays-ci de ne jamais finir. Lorsque vous serez sur le plateau de la côte que nous gravissons, vous apercevrez une vallée semblable à celle que nous allons quitter, et à l'horison vous pourrez alors voir le sommet de la Pèlerine. Plaise à Dieu que les chouans ne veuillent pas y prendre leur revanche ! Or vous concevez qu'à monter et descendre ainsi l'on n'avance guère. De la Pèlerine, vous découvrirez encore...

A ce mot l'inconnu tressaillit pour la seconde fois, mais si légèrement que mademoiselle de Verneuil fut seule à le remarquer.

— Qu'est-ce donc que cette Pèlerine, demanda vivement la jeune fille, en interrompant le capitaine engagé dans sa topographie bretonne.

— C'est, reprit Merle, le sommet d'une montagne qui donne son nom à la vallée du Maine dans laquelle nous allons entrer, et qui sépare cette province, de la vallée du Couësnon à l'extrémité de laquelle est situé Fougères, la première ville de Bretagne. Nous nous y sommes

battus à la fin de vendemiaire avec le Gars et ses brigands. Nous emmenions des conscrits, qui, pour ne pas quitter leur pays, ont voulu nous tuer sur la limite; mais Hulot est un rude chrétien qui leur a donné...

— Alors vous avez dû voir le Gars, demanda-t-elle. Quel homme est-ce...

Ses yeux perçans et malicieux ne quittèrent pas la figure du marquis.

— Oh! mon Dieu! mademoiselle, répondit Merle toujours interrompu, il ressemble tellement au citoyen du Gua que, s'il ne portait pas l'uniforme de l'École Polytechnique, je gagerais que c'est lui.

Mademoiselle de Verneuil regarda fixement le froid et immobile jeune homme dont elle était dédaignée, mais elle ne vit rien en lui qui pût trahir un sentiment de crainte. Elle l'instruisit par un sourire amer de la découverte qu'elle faisait en ce moment du secret si traîtreusement gardé par lui; puis, d'une voix railleuse, les narines enflées de joie, la tête de côté pour examiner le marquis et voir Merle tout à la fois, elle dit au républicain : — Ce chef-là, capitaine, donne bien des inquiétudes au premier consul. Il a de la hardiesse, dit-on. Seule-

ment, il s'aventure dans certaines entreprises comme un étourneau, surtout auprès des femmes.

— Nous comptons bien là-dessus, reprit le capitaine, pour solder notre compte avec lui. Si nous le tenons seulement deux heures, nous lui mettrons un peu de plomb dans la tête. S'il nous rencontrait, le drôle en ferait autant de nous, et nous mettrait à l'ombre ; ainsi, *par pari*...

— Oh ! dit le Gars, car les conjectures de mademoiselle de Verneuil étaient justes, nous n'avons rien à craindre ! Vos soldats n'iront pas jusqu'à la Pèlerine, ils sont trop fatigués, et si vous y consentez, ils pourront se reposer à deux pas d'ici. Ma mère descend à la Vivetière, et en voici le chemin, à quelques portées de fusil. Ces deux dames voudront s'y reposer, elles doivent être lasses d'être venues d'une seule traite d'Alençon, ici. — Et puisque mademoiselle, dit-il avec une politesse forçée en se tournant vers sa maîtresse, a eu la générosité de donner à notre voyage autant de sécurité que d'agrément, elle daignera peut-être accepter à souper chez ma mère. — Enfin, capitaine, ajouta-t-il en s'adressant à Merle, les

temps ne sont pas si malheureux qu'il ne puisse se trouver encore à la Vivetière une pièce de cidre à défoncer pour vos hommes. Allez, le Gars n'y aura pas tout pris : du moins, ma mère le croit.

— Votre mère, reprit mademoiselle de Verneuil avec ironie et trop agitée pour répondre à la singulière invitation dont elle était l'objet.

— Mon âge ne vous semble donc plus croyable ce soir, mademoiselle, répondit madame du Gua. J'ai eu le malheur d'être mariée fort jeune, j'ai eu mon fils à quinze ans.

— Ne vous trompez-vous pas madame ; ne serait-ce pas à trente ?

L'inconnue pâlit en dévorant le sarcasme par lequel la jeune fille se vengeait de celui qu'elle avait essuyé naguère. Madame du Gua aurait voulu la déchirer, et se trouvait forcée de lui sourire, car elle désira reconnaître, même à ses épigrammes, le sentiment dont la jeune fille était animée, et feignit de ne l'avoir pas comprise.

— Jamais les chouans n'ont eu de chef plus cruel que celui-là, s'il faut ajouter foi aux bruits qui courent sur lui, dit-elle.

— Oh ! pour cruel, je ne crois pas, répondit mademoiselle de Verneuil ; mais il sait mentir et me semble fort crédule : un chef de parti ne doit être le jouet de personne.

— Vous le connaissez, demanda froidement le marquis.

— Non, répliqua-t-elle en lui lançant un regard de mépris, je croyais le connaître...

— Oh ! mademoiselle, c'est décidément un *malin*, reprit le capitaine en hochant la tête et donnant par un geste expressif la physionomie particulière que ce mot avait alors et qu'il a perdue depuis. Ces vieilles familles poussent quelquefois de vigoureux rejetons. Il revient d'un pays où les ci-devant n'ont pas eu, dit-on, toutes leurs aises ; et, les hommes, voyez-vous, sont comme les nèfles, ils mûrissent sur la paille. Si ce garçon-là est habile, il pourra nous faire courir long-temps. Il a bien su opposer des compagnies légères à nos compagnies franches et neutraliser les efforts du gouvernement. Si l'on brûle un village aux royalistes, il en fait brûler deux aux républicains. Il se développe sur une immense étendue, et nous force ainsi à employer un nombre considérable de troupes dans un moment où nous n'en avons pas de trop ! Oh ! il entend les affaires.

— Il assassine sa patrie, dit Gérard d'une voix forte en interrompant le capitaine.

— Alors, répliqua le marquis, si sa mort délivre le pays, fusillez-le donc bien vite.

Puis il sonda par un regard l'ame de mademoiselle de Verneuil, et il se passa entre eux une de ces scènes muettes dont le langage ne peut reproduire que très-imparfaitement la vivacité dramatique et la fugitive finesse.

Le danger rend intéressant. Quand il s'agit de mort, le criminel le plus vil excite toujours un peu de pitié. Or, quoique mademoiselle de Verneuil fût alors certaine que l'amant qui la dédaignait, était ce chef dangereux, elle ne voulait pas encore s'en assurer par son supplice; elle avait une toute autre curiosité à satisfaire. Elle préféra donc douter ou croire selon sa passion, et se mit à jouer avec le péril. Son regard empreint d'une perfidie moqueuse montrait les soldats au marquis d'un air de triomphe. En lui présentant ainsi l'image de son danger, elle se plaisait à lui faire durement sentir que sa vie dépendait d'un seul mot, et déjà ses lèvres paraissaient se mouvoir pour le prononcer. Semblable à un sauvage d'Amérique, elle interrogeait les fibres du visage de son ennemi lié au po-

teau, et brandissait le *casse-tête* avec grâce, savourant une vengeance toute innocente et punissant comme une maîtresse qui aime encore.

— Si j'avais un fils comme le vôtre, madame, dit-elle à l'étrangère visiblement épouvantée, je porterais son deuil le jour où je l'aurais livré aux dangers.

Elle ne reçut point de réponse. Alors elle tourna vingt fois la tête vers les officiers, et la retourna brusquement vers madame du Gua sans surprendre entre elle et le marquis aucun signe secret qui pût lui confirmer une intimité qu'elle soupçonnait et dont elle voulait douter. Une femme aime tant à hésiter dans une lutte de vie et de mort, quand elle en tient l'arrêt.

Le jeune général souriait de l'air le plus calme, et soutenait, sans trembler, la torture que mademoiselle de Verneuil lui faisait subir. Son attitude et l'expression de sa physionomie annonçaient un homme nonchalant des dangers auxquels il s'était soumis, et parfois il semblait lui dire : — Voici l'occasion de venger votre vanité blessée, saisissez-la ! Je serais au désespoir de revenir de mon mépris pour vous.

Mademoiselle de Verneuil se mit à l'examiner de toute la hauteur de sa position avec une im-

pertinence et une dignité apparente; car, au fond de son cœur, elle admirait le courage et la tranquillité de son amant. Elle était joyeuse de découvrir qu'il portait un vieux titre dont presque toutes les femmes aiment le distinctions. Elle éprouvait quelque plaisir à le rencontrer dans une situation où, champion d'une cause ennoblie par le malheur, il luttait avec toutes les facultés d'une ame forte contre une république tant de fois victorieuse, et de le voir aux prises avec le danger, déployant cette bravoure si puissante sur le cœur des femmes. Elle le mit vingt fois à l'épreuve, en obéissant peut-être à cet instinct qui porte la femme à jouer avec sa proie, comme le chat joue avec la souris qu'il a prise.

— En vertu de quelles lois condamnez-vous donc les chouans à mort, demanda-t-elle à Merle.

— Mais, celle du 14 fructidor dernier qui met hors de la loi les départemens insurgés, et y institue des conseils de guerre, répondit Gérard.

— A quoi dois-je maintenant l'honneur d'attirer vos regards, dit-elle à M. de Montauran qui l'examinait attentivement.

— A un sentiment, qu'un galant homme ne saurait exprimer à quelque femme que ce puisse être, répondit-il à voix basse, en se penchant vers elle. — Il fallait, dit-il à haute voix, vivre en ce temps pour voir des femmes faire l'office du bourreau, et enchérir sur lui en jouant avec la hache...

Elle le regarda fixement ; puis, ravie d'être insultée par cet homme, au moment où elle en tenait la vie entre ses mains, elle lui dit à l'oreille, en riant avec une douce malice : — Vous avez une trop mauvaise tête, les bourreaux n'en voudront pas ; je la garde.

Le marquis resta stupéfait. Il contempla pendant un moment cette inexplicable fille dont l'amour triomphait même des plus piquantes injures, et qui se vengeait par le pardon d'une offense que les femmes ne pardonnent jamais. Ses yeux furent moins sévères, moins froids, et une expression de mélancolie même se glissa dans ses traits. Sa passion était déjà plus forte qu'il ne le croyait lui-même.

Mademoiselle de Verneuil, satisfaite de ce faible gage d'une réconciliation cherchée, le regarda tendrement, lui jeta un sourire qui ressemblait à un baiser, puis, elle se pencha

dans le fond de la voiture, et ne voulut plus risquer l'avenir de ce drame de bonheur, croyant en avoir rattaché le nœud par ce sourire. Elle était si belle ! Elle savait si bien triompher des obstacles en amour ! Elle était si fort habituée à se jouer de tout, à marcher au hasard, et elle aimait tant l'imprévu, les orages de la vie !

Bientôt, par l'ordre du marquis, la voiture quitta la grande route et se dirigea vers la Vivetière, à travers un chemin creux encaissé de hauts talus plantés de pommiers qui en faisaient plutôt un fossé qu'une route. Les voyageurs laissèrent les soldats gagner lentement à leur suite le manoir dont on apercevait à peine les tours grisâtres du fond de cette route dont la boue argileuse arracha plus d'un juron aux gens de l'escorte.

Cela ressemble furieusement au chemin du paradis, s'écria Beau-pied.

Grâce à l'expérience que le postillon avait de ces chemins, mademoiselle de Verneuil ne tarda pas à voir le château de la Vivetière. Cette maison située sur la croupe d'une espèce de promontoire, était défendue et enveloppée par deux étangs profonds qui ne permettaient d'y arriver qu'en suivant une étroite chaussée.

La partie de cette péninsule où se trouvaient les habitations et les jardins, était protégée à une certaine distance derrière le château, par un large fossé où se déchargeait l'eau superflue des étangs avec lesquels il communiquait, et formait ainsi réellement une île presqu'inexpugnable, retraite précieuse pour un chef qui ne pouvait y être surpris que par trahison.

En entendant crier les gonds rouillés de la porte et en passant sous la voûte en ogive d'un portail ruiné par la guerre précédente, mademoiselle de Verneuil avança la tête. Les couleurs sinistres du tableau qui s'offrit à ses regards effacèrent presque les pensées d'amour et de coquetterie dont elle se berçait.

La voiture entra dans une grande cour presque carrée et fermée par les rives abruptes des étangs. Ces berges sauvages, baignées par des eaux couvertes de grandes plaques vertes, avaient pour tout ornement des arbres aquatiques dépouillés de feuilles, dont les troncs rabougris, les têtes énormes et chenues, élevées au-dessus des roseaux et des broussailles, ressemblaient à des nains hideux, à des marmousets grotesques. Ces haies disgracieuses parurent s'animer et parler quand les grenouilles les dé-

sertèrent en coassant, et que des poules d'eau, réveillées par le bruit de la voiture, volèrent en barbottant sur la surface des étangs.

La cour encombrée d'herbes hautes et flétries, d'ajoncs, d'arbustes nains ou parasites, excluait toute idée d'ordre et de splendeur. Le château semblait abandonné depuis long-temps. Les toits paraissaient plier sous la mousse dont ils étaient chargés. Les murs, quoique construits de ces pierres schisteuses et solides dont le sol abonde, offraient de nombreuses lézardes garnies de grands manteaux de lierre. Deux corps de bâtiment réunis en équerre à une haute tour et qui tous deux faisaient face à l'étang, composaient tout le château dont les portes et les volets pendans et pourris, les balustrades rouillées, les fenêtres ruinées, paraissaient devoir tomber au premier soufle du vent. La bise sifflait alors à travers ces vieilles ruines auxquelles la lune donnait, par sa lumière indécise, le caractère et la physionomie d'un grand spectre. Il faut avoir vu les couleurs de ces pierres granitiques grises et bleues, mariées aux schistes noirs et fauves, pour savoir combien est vraie l'image que suggérait la vue de cette carcasse vide et sombre. Ses pierres disjointes, ses croi-

sées sans vitres, sa tour à créneaux, ses toits à jour lui donnaient tout-à-fait l'air d'un squelette, et les oiseaux de proie qui s'envolèrent en criant, ajoutèrent un trait de plus à cette vague ressemblance.

Quelques hauts sapins plantés derrière la maison, élevaient au dessus des toits leur feuillage sombre, et quelques ifs taillés pour en décorer les angles, l'encadraient de tristes festons, semblables aux teintures d'un convoi. Enfin, les formes des portes, la grossièreté des ornemens, le peu d'ensemble des constructions, tout annonçait un de ces manoirs féodaux dont la Bretagne est encore semée, et qui forment sur notre sol, comme une histoire monumentale des temps nébuleux qui précédèrent l'établissement de la monarchie.

Mademoiselle de Verneuil, dans l'imagination de laquelle le mot de château réveillait toujours les formes d'un type convenu, frappée de la physionomie funèbre de ce tableau, sauta légèrement hors de la calèche, et le contempla toute seule avec terreur, en songeant au parti qu'elle devait prendre. Francine entendit madame de Gua pousser un soupir de joie en se trouvant hors de l'atteinte des bleus, et une

exclamation involontaire lui échappa quand le portail fut fermé et qu'elle se vit dans cette espèce de forteresse naturelle.

M. de Montauran s'était vivement élancé vers mademoiselle de Verneuil en devinant les pensées qui la préoccupaient.

— Ce château, dit-il avec une légère tristesse, a été ruiné par la guerre, comme les projets que j'élevais pour notre bonheur l'ont été par vous.

— Et comment, demanda-t-elle toute surprise.

— Etes-vous une *jeune femme belle*, NOBLE *et spirituelle*, dit-il avec un accent d'ironie, en lui répétant les paroles qu'elle lui avait si coquettement prononcées dans leur conversation sur la route.

— Qui vous a dit le contraire ?

— Des amis dignes de foi qui s'intéressent à ma sûreté et veillent à déjouer les trahisons dont je pourrais être victime.

— Des trahisons, dit-elle d'un air moqueur. Alençon, et Hulot, sont-ils donc si loin ! Vous n'avez pas de mémoire. Défaut dangereux pour un chef de parti ! — Mais du moment où des amis, ajouta-t-elle avec une rare impertinence,

règnent si puissamment dans votre cœur, gardez vos amis? Rien n'est comparable aux plaisirs de l'amitié. Adieu, ni moi, ni les soldats de la république nous n'entrerons ici.

Elle s'élança vers le portail par un mouvement de fierté blessée et de dédain, mais elle déploya dans sa démarche et son attitude une noblesse et un désespoir qui changèrent toutes ses idées. Il lui en coûtait trop de renoncer à ses désirs pour qu'il ne fût pas imprudent et crédule. Lui aussi, aimait déjà : ils n'avaient donc envie ni l'un ni l'autre de se quereller long-temps.

— Ajoutez un mot et je vous crois, dit-il d'une voix suppliante.

— Un mot, reprit-elle avec ironie en serrant ses lèvres, un mot? pas seulement un geste.

— Au moins grondez-moi, demanda-t-il en essayant de prendre une main qu'elle retira ; si toutefois, vous osez bouder un chef de rebelles, maintenant aussi défiant et sombre qu'il était joyeux et confiant naguère.

Elle le regarda sans colère, et alors il ajouta :
— Vous avez mon secret, et je n'ai pas le vôtre.

A ces mots, son front d'albâtre sembla brunir, elle lui jeta un regard d'humeur et répondit : — Mon secret? jamais.

En amour, chaque parole, chaque coup d'œil ont leur éloquence du moment; mais là mademoiselle de Verneuil n'exprima rien de précis, et quelque habile que fût M. de Montauran, le secret de cette exclamation resta impénétrable, quoique la voix de cette femme eût trahi des émotions peu ordinaires, qui durent vivement piquer sa curiosité.

— Vous avez, reprit-il, une plaisante manière de dissiper les soupçons.

— En conservez-vous donc, demanda-t-elle en le toisant des yeux comme si elle lui eût dit : — Avez-vous quelques droits sur moi?

— Mademoiselle, répondit le jeune homme d'un air soumis et ferme, le pouvoir que vous exercez sur les troupes républicaines, cette escorte...

— Ah! vous m'y faites penser. Mon escorte et moi, lui demanda-t-elle avec une légère ironie, vos protecteurs enfin seraient-ils en sûreté ici?

— Oui, foi de gentilhomme! Qui que vous soyez, vous et les vôtres n'avez rien à craindre chez moi.

Ce serment fut prononcé par un mouvement si loyal et si généreux, que mademoiselle de

Verneuil dut avoir une entière sécurité sur le sort des républicains. Elle allait parler, quand l'arrivée de madame du Gua lui imposa silence. Cette femme avait pu entendre ou deviner une partie de la conversation des deux amans, et ne concevait pas de médiocres inquiétudes en les apercevant dans une position qui n'accusait plus la moindre inimitié. En la voyant, le marquis offrit la main à mademoiselle de Verneuil, et s'avança vers la maison avec vivacité comme pour se défaire d'une importune compagnie.

— Je le gêne, se dit l'inconnue en restant immobile à sa place.

Elle les regarda s'en aller lentement vers le perron où ils s'arrêtèrent pour causer aussitôt qu'ils eurent mis entre elle et eux un certain espace.

— Oui, oui, je les gêne, reprit-elle en se parlant à elle-même, mais dans peu cette créature-là ne me gênera plus, l'étang sera, par dieu, son tombeau! Ne tiendrai-je pas bien ta parole de gentilhomme? une fois sous cette eau, qu'à-t-on à craindre? n'y sera-t-elle pas en sûreté?

Elle regarda d'un œil fixe le miroir calme du petit lac de droite, quand tout à coup elle en-

tendit bruire les ronces de la berge et aperçut au clair de la lune la figure de Marche-à-terre qui se dressa par dessus l'écorce informe d'un vieux saule. Il fallait le connaître pour le distinguer au milieu de cette assemblée de têtes noueuses parmi lesquelles la sienne se confondait si facilement. Madame du Gua jeta d'abord autour d'elle un regard de défiance; elle vit le postillon conduisant ses chevaux à une écurie située dans celle des deux ailes du château qui faisait face à la rive où Marche-à-terre était caché; Francine allait vers les deux amans qui, en ce moment, oubliaient toute la terre; alors, l'inconnue s'avança en mettant un doigt sur ses lèvres, pour réclamer un profond silence; puis, le chouan comprit plutôt qu'il n'entendit les paroles suivantes : — Combien êtes-vous?

— Quatre-vingt-sept.

— Ils ne sont que soixante-cinq, je les ai comptés.

— Bien, reprit le sauvage avec une satisfaction farouche.

Attentif aux moindres gestes de Francine, il disparut dans l'écorce du saule en la voyant se retourner pour chercher des yeux l'ennemie sur laquelle elle veillait par instinct.

CHAPITRE XIII.

Attirées par le bruit de la voiture, sept ou huit personnes se montrèrent en haut du principal perron et s'écrièrent : — C'est le Gars ! c'est lui, le voici !

A ces exclamations, d'autres hommes accou-

rurent, et leur présence interrompit la conversation des deux amáns. Le marquis de Montauran s'avança précipitamment vers les gentilshommes, leur fit un signe impératif pour leur imposer silence, et leur indiqua le haut de l'avenue par laquelle débouchaient les soldats républicains. A l'aspect de ces uniformes bleus a revers rouges si connus, et de ces baïonnettes luisantes, les conspirateurs étonnés s'écrièrent : — Seriez-vous donc venu pour nous trahir ?

Je ne vous avertirais pas du danger, répondit le marquis en souriant avec amertume.

— Ces bleus, reprit-il, forment l'escorte de cette jeune dame dont la générosité nous a miraculeusement délivrés d'un péril auquel nous avons failli succomber, dans une auberge d'Alençon. Nous vous conterons cette aventure. Mademoiselle et son escorte sont ici sur ma parole, et doivent être reçus en amis.

Madame du Gua et Francine étant arrivées jusqu'au perron, le marquis présenta galamment la main à mademoiselle de Verneuil, le groupe de gentilshommes se partagea en deux haies pour les laisser passer, et tous essayèrent d'apercevoir les traits de l'inconnue ; car ma-

dame du Gua avait déjà rendu leur curiosité plus vive en leur faisant quelques signes à la dérobée.

Mademoiselle de Verneuil vit dans la première salle une grande table parfaitement servie, et préparée pour une vingtaine de convives. Cette salle à manger communiquait à un vaste salon où l'assemblée se trouva bientôt réunie. Ces deux pièces étaient en harmonie avec le spectacle de destruction qu'offraient les dehors du château. Les boiseries de noyer poli, mais de formes rudes et grossières, saillantes, mal travaillées, étaient disjointes et semblaient prêtes à tomber. Leur couleur sombre ajoutait encore à la tristesse de ces salles sans glaces ni rideaux où quelques meubles séculaires et en ruine s'harmoniaient avec cet ensemble de débris. Elle aperçut des cartes géographiques, et des plans déroulés sur une grande table ; puis, dans les angles de l'appartement, des armes et des carabines amoncelées. Tout témoignait d'une conférence importante entre les chefs des Vendéens et ceux des Chouans.

Le marquis conduisit mademoiselle de Verneuil à un immense fauteuil vermoulu qui se trouvait auprès de la cheminée, et Francine

vint se placer derrière sa maîtresse en s'appuyant sur le dossier de ce meuble antique.

— Vous me permettrez bien de faire un moment le maître de maison, dit le marquis en quittant les deux étrangères pour se mêler aux groupes formés par ses hôtes.

Francine vit tous les chefs, sur quelques mots de M. de Montauran, s'empresser de cacher leurs armes, les cartes et tout ce qui pouvait éveiller les soupçons des officiers républicains. Quelques-uns quittèrent de larges ceintures de peau contenant des pistolets et des couteaux de chasse. Le marquis leur recommanda la plus grande discrétion, et sortit en s'excusant sur la nécessité de pourvoir à la réception des hôtes gênans que le hasard lui donnait.

Mademoiselle de Verneuil, qui avait levé ses pieds vers le feu en s'occupant à les réchauffer, laissa partir M. de Montauran sans retourner la tête, et trompa l'attente des assistans qui tous désiraient la voir. Francine fut donc seule témoin du changement que produisit dans l'assemblée le départ du jeune chef. Les gentilshommes se groupèrent autour de la dame inconnue, et, pendant la sourde conversation qu'elle tint avec eux, il n'y en eut pas un qui ne regar-

dât à plusieurs reprises les deux étrangères.

— Vous connaissez Montauran, leur disait elle, il s'est amouraché en un moment de cette fille, et vous comprenez bien que, dans ma bouche, les meilleurs avis lui ont été suspects. Tous les amis que nous avons au ministère l'ont prévenu du piège qu'on veut lui tendre en lui jetant à la tête une créature, et il se coiffe de la première qu'il rencontre; d'une fille qui, suivant des renseignemens que j'ai fait prendre, s'empare d'un grand nom pour le souiller, qui, etc., etc.

Cette dame, dans laquelle on a pu reconnaître la femme qui décida l'attaque de la turgotine, conservera désormais dans cette histoire le nom dont elle se servit pour échapper aux dangers de son passage par Alençon. La publication du vrai nom ne pourrait qu'offenser une noble famille, déjà profondément affligée par les écarts de cette jeune dame dont l'histoire contemporaine ignore même encore la destinée.

Bientôt l'attitude de curiosité que prit l'assemblée devint impertinente et presque hostile. Quelques exclamations dures parvinrent à l'oreille de Francine, qui, après avoir dit un mot à mademoiselle de Verneuil, se réfugia

dans l'embrasure d'une croisée. Sa maîtresse se leva, se tourna vers le groupe insolent, y jeta quelques regards pleins de dignité et même de mépris. Sa beauté, l'élégance de ses manières et sa fierté, changèrent tout à coup les dispositions de ses ennemis et lui valurent un murmure flatteur qui leur échappa. Deux ou trois hommes, dont l'extérieur trahissait les habitudes de politesse et de galanterie qui s'acquièrent dans la sphère élevée des cours, s'approchèrent d'elle avec bonne grâce. Sa décence. leur imposa le respect, aucun d'eux n'osa lui adresser la parole, et loin d'être accusée par eux, ce fut elle qui sembla les juger.

Les chefs de cette guerre entreprise pour Dieu et le Roi, ressemblaient bien peu aux portraits de fantaisie qu'elle s'était plu à tracer. Cette lutte, véritablement grande, se rétrécit et prit des proportions mesquines, quand elle vit, sauf deux ou trois figures vigoureuses, ces gentilshommes de province, tous dénués d'expression et de vie. Elle avait fait de la poésie et tombait tout à coup dans le vrai. Ces physionomies paraissaient annoncer d'abord plutôt un besoin d'intrigue que l'amour de la gloire, car l'intérêt leur mettait bien réellement à tous les armes à

la main ; mais ils devenaient héroïques dans l'action ; et là, ils se montraient à nu. La perte de ses illusions rendit mademoiselle de Verneuil injuste et l'empêcha de reconnaître le dévouement vrai qui rendit plusieurs de ces hommes si remarquables. Cependant la plupart d'entre eux avaient des manières communes. Si quelques têtes originales se faisaient distinguer entre les autres, elles étaient rapetissées par les formules et l'étiquette de l'aristocratie. Si elle leur accorda généralement de la finesse et de l'esprit, elle trouva une absence complète de cette simplicité, de ce grandiose auquel les triomphes et les hommes de la république l'avaient habituée. Cette assemblée nocturne, au milieu de ce vieux castel en ruines et sous ces ornemens contournés assez bien assortis aux figures, la fit sourire. Elle voulut y voir un tableau symbolique de la monarchie. Elle pensa bientôt avec délices qu'au moins le marquis jouait le premier rôle parmi ces gens dont le seul mérite, pour elle, était de se dévouer à une cause perdue. Elle dessina la figure de son amant sur cette masse, se plut à l'en faire ressortir, et ne vit plus dans ces figures maigres et grêles que les instrumens de ses nobles desseins.

En ce moment, les pas du marquis retentirent dans la salle voisine. Tout à coup ses hôtes se séparèrent en plusieurs groupes, et les chuchotemens cessèrent. Semblables à des écoliers qui ont comploté quelque malice en l'absence de leur maître, ils s'empressèrent d'affecter l'ordre et le silenee. M. de Montauran entra, et mademoiselle de Verneuil eut le bonheur de l'admirer au milieu de ces gens dont il était le plus jeune, le plus beau, le premier. Comme un roi dans sa cour, il alla de groupe en groupe, distribua de légers coups de tête, des serremens de main, des regards, des paroles d'intelligence ou de reproche, en faisant son métier de chef de parti avec une grâce et un aplomb difficiles à supposer dans ce jeune homme qu'elle avait d'abord accusé d'étourderie. La présence du marquis mit un terme à la curiosité dont mademoiselle de Verneuil était devenue l'objet; mais, bientôt, les méchancetés de madame du Gua produisirent leur effet. Un jeune noble que sa pétulance faisait distinguer, et qui, parmi tous ces hommes rassemblés par de graves intérêts, paraissait autorisé soit par son nom, soit par son rang, à traiter familièrement M. de Montauran, le prit par le bras et l'emmena dans un coin.

— Écoute, mon cher marquis, lui dit-il, nous te voyons tous avec peine faire une insigne folie.

— Qu'entends-tu par ces paroles?

— Mais sais-tu bien d'où vient cette fille, qui elle est réellement, et quels sont ses desseins sur toi?

— Mon cher, entre nous soit dit, demain matin, ma fantaisie sera passée.

— D'accord, mais si elle te livre avant le jour.

— Je te répondrai quand tu m'auras dit pourquoi elle ne l'a pas déjà fait, répliqua Montauran, et prenant par badinage un air de fatuité.

— Oui, mais si tu lui plais, elle ne veut peut-être pas te trahir, avant que sa fantaisie à elle, soit passée.

— Mon cher, regarde cette charmante créature, étudie ses manières, et ose dire que ce n'est pas une femme de distinction? Si elle jetait sur toi des regards favorables, ne sentirais-tu pas au fond de ton âme, quelque respect pour elle. Une dame vous a déjà prévenus contre cette personne; mais, après ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre, si c'était une de ces créa-

tures perdues dont nos amis nous ont parlé, je la tuerais...

— Croyez-vous, dit madame du Gua, qui intervint, Fouché assez bête pour vous envoyer une fille prise au coin d'une rue; non, il a proportionné les séductions à votre mérite! Mais si vous êtes aveugle, vos amis auront les yeux ouverts pour veiller sur vous.

— Madame, répondit le marquis en lui dardant des regards de colère, songez à ne rien entreprendre contre cette personne, ni contre son escorte, ou rien ne vous garantirait de ma vengeance. Je veux que mademoiselle soit traitée avec les plus grands égards et comme une femme qui m'appartient; car nous sommes, je crois, alliés aux Verneuil.

L'opposition que rencontrait le marquis, produisit l'effet ordinaire que font sur les jeunes gens de semblables obstacles. Quoiqu'il eût en apparence traité fort légèrement mademoiselle de Verneuil et fait croire que sa passion pour elle était un caprice, il venait, par un sentiment d'orgueil, de franchir un espace immense. En avouant cette femme, il trouva son honneur intéressé à ce qu'elle fût respectée, et alla de groupe en groupe, assurer, en homme

qu'il eût été dangereux de froisser, que cette inconnue était réellement mademoiselle de Verneuil. Aussitôt, toutes les rumeurs s'apaisèrent.

Lorsque M. de Montauran eut établi une espèce d'harmonie dans le salon et satisfait à toutes les exigences, il se rapprocha de sa maîtresse avec empressement et lui dit à voix basse : — Ces gens-là m'ont volé un moment de bonheur.

— Je suis bien contente de vous avoir près de moi, répondit-elle en riant. Je vous préviens que je suis curieuse; ainsi, ne vous fatiguez pas trop de mes questions. Dites-moi d'abord quel est ce jeune homme assez bien mis qui porte une veste de drap vert, et avec lequel vous venez de causer.

— C'est le chevalier de Renty, un cadet de famille. Il a de grandes passions et de petits revenus. La révolution l'a surpris criblé de dettes.

— Dévouement forcé! reprit mademoiselle de Verneuil. Mais quel est le gros ecclésiastique à face rubiconde avec lequel il cause maintenant de moi?

— Savez-vous ce qu'ils disent?

— Si je veux le savoir!

— Mais je ne pourrais vous en instruire, sans vous offenser.

— Alors, du moment où vous me laissez offenser sans tirer vengeance des injures que je reçois chez vous, adieu, M. le marquis! Je ne veux pas rester un moment ici. J'ai déjà quelques remords de tromper ces pauvres républicains si loyaux et si confians.

Elle fit quelques pas et le marquis la suivit.

— Ma chère Marie, écoutez-moi. Sur mon honneur, j'ai imposé silence aux calomnies avant de savoir si c'étaient des calomnies. Mais dans ma situation, quand les amis que nous avons dans les ministères à Paris m'ont averti de me défier de toute espèce de femme qui se trouverait sur mon chemin, en m'annonçant que Fouché voulait employer contre moi une Judith des rues, il est permis à mes meilleurs amis de penser que vous êtes trop belle pour être une honnête femme...

En parlant, le marquis plongeait son regard dans les yeux de mademoiselle de Verneuil qui rougit et ne put retenir quelques pleurs.

— J'ai mérité ces injures, vous êtes juste, dit-elle. Je voudrais vous voir persuadé que je suis une méprisable créature et me savoir ai-

mée... alors je ne douterais plus de vous. Moi je vous ai cru quand vous me trompiez, et vous ne me croyez pas quand je suis vraie. Brisons-là, monsieur, dit-elle en fronçant le sourcil et pâlissant comme une femme qui va mourir. Adieu.

Elle s'élança hors de la salle à manger par un mouvement de désespoir.

— Marie, ma vie est à vous.

Elle s'arrêta, le regarda.

— Non, non, dit-elle, je serai généreuse. Adieu. Je ne pensais, en vous suivant ni au passé, ni à l'avenir, j'étais folle.

— Comment, vous me quittez au moment où je vous offre ma vie !

— Oui, dans un moment de passion, de désir.

— Sans regret, et pour toujours ! dit-il.

Elle rentra.

Pour cacher ses émotions, le marquis continua l'entretien.

— Ce gros homme dont vous me demandiez le nom est un homme redoutable, l'abbé Gudin, un de ces jésuites assez obstinés, assez dévoués peut-être pour rester, en France, malgré l'édit de 1763, qui les en bannit. Il est le boute-feu de la guerre dans ces contrées et le propagateur

de l'association religieuse dite du Sacré-Cœur. Habitué à se servir de la religion comme d'un instrument, il persuade à ses affiliés qu'ils ressusciteront et sait entretenir leur fanatisme par d'adroites prédications. Vous le voyez, il faut employer les intérêts particuliers de chacun pour arriver à un grand but. Là sont tous les secrets de la politique.

— Et ce vieillard encore vert, tout musculeux, dont la figure est si repoussante. Tenez, là, l'homme habillé avec les lambeaux d'une robe d'avocat.

— Avocat? il prétend au grade de maréchal-de-camp. N'avez-vous pas entendu parler de Longuy?

— Ce serait lui! dit mademoiselle de Verneuil effrayée. Vous vous servez de ces hommes!

— Chut! il peut vous entendre. Voyez-vous cet autre en conversation criminelle avec madame du Gua...

— Cet homme en veste déchirée qui appuie tous les doigts de sa main droite sur le panneau comme un pacant, dit mademoiselle de Verneuil en riant.

— Vous l'avez, pardieu, deviné. C'est un ancien contrebandier.

— Et son voisin, celui qui serre en ce moment sa pipe de terre blanche.

— C'est l'ancien garde-chasse du défunt mari de cette dame. Il commande une des compagnies que j'oppose aux bataillons mobiles. C'est peut-être le plus consciencieux serviteur que le roi ait ici.

— Mais *elle*, qui est-elle ?

— Elle, reprit le marquis, elle est la dernière maîtresse qu'ait eue Charrette. Elle possède une grande influence sur tout ce monde.

— Lui est-elle restée fidèle ?

Là le marquis fit une petite moue dubitative.

— Et l'estimez-vous ?

— Vous êtes effectivement bien curieuse.

— Elle est mon ennemie parce qu'elle ne peut pas être ma rivale, dit en riant mademoiselle de Verneuil, je lui pardonne ses erreurs passées, qu'elle me pardonne les miennes. Et cet officier à moustaches ?

— Permettez-moi de ne pas le nommer. Il veut se défaire du premier consul par l'assassinat. Qu'il réussisse ou non, vous le connaîtrez, il deviendra célèbre.

— Et vous êtes venu commander à de pareilles gens, dit-elle avec horreur. Voilà les dé-

fenseurs du roi! Où sont donc les gentilshommes et les seigneurs?

— Mais, dit le marquis avec fierté, ils sont répandus dans toutes les cours de l'Europe, ce sont eux qui enrôlent les rois, leurs cabinets, leurs armées au service de la maison de Bourbon et les lancent sur cette république qui menace de mort toutes les monarchies, et l'ordre social d'une destruction complète.

— Ah! répondit-elle avec une généreuse émotion, soyez désormais la source pure où je puiserai les idées que je dois encore acquérir! J'y consens. Mais laissez-moi penser que vous êtes le seul noble qui fasse son devoir en attaquant la France avec des Français, et non à l'aide de l'étranger. Je suis femme, et sens que si mon enfant me frappait dans sa colère, je pourrais lui pardonner; mais s'il me voyait de sang-froid déchirée par un inconnu, je le regarderais comme un monstre.

— Vous serez toujours républicaine, dit le marquis en proie à une délicieuse ivresse excitée par les généreux accens qui le confirmaient dans ses présomptions.

— Républicaine? Non, je ne le suis plus. Je ne vous estimerais pas, si vous vous soumettiez

au premier consul, reprit-elle. Mais je ne voudrais pas non plus vous voir à la tête de gens qui pillent un coin de la France, au lieu d'assaillir toute la république. Pour qui vous battez-vous? Qu'attendez-vous d'un roi rétabli sur le trône par vos mains? Une femme a déjà entrepris ce beau chef-d'œuvre. Le roi libéré l'a laissé brûler vive. Ces hommes-là sont les oints du Seigneur, et il y a du danger à toucher aux choses consacrées. Laissez Dieu seul, les placer, les déplacer, les replacer sur leurs tabourets de pourpre. Si vous avez pesé la récompense qui vous en reviendra, vous êtes à mes yeux dix fois plus grand que je ne vous croyais; foulez-moi, alors si vous le voulez, aux pieds, je vous le permets, je serai heureuse.

— Vous êtes ravissante! N'essayez pas d'endoctriner ces messieurs, je serais sans soldats.

— Ah! si vous vouliez me laisser vous convertir, nous irions à mille lieux d'ici.

— Ces hommes que vous paraissez mépriser, sauront périr dans la lutte, répliqua le marquis d'un ton plus grave, et leurs torts seront oubliés. D'ailleurs, si mes efforts sont couronnés de quelques succès, les lauriers du triomphe ne cacheront-ils pas tout?

— Il n'y a que vous ici, à qui je voie risquer quelque chose.

— Je ne suis pas le seul, reprit-il avec une modestie vraie. Voici là-bas deux nouveaux chefs de la Vendée. Celui-ci est le marquis de P..... l'agent de l'Angleterre, je le crois de bonne foi.

— Et oubliez-vous Quiberon ? Ah ! vous me faites frémir ! Monsieur, reprit-elle d'un ton qui semblait annoncer une réticence dont le mystère lui était personnel, il suffit d'un instant pour détruire une illusion et dévoiler des secrets d'où dépendent la vie et le bonheur de bien des gens...

Elle s'arrêta comme si elle eût craint d'en trop dire, et ajouta : — Je voudrais savoir les soldats de la république en sûreté.

Je serai prudent, dit-il en souriant pour déguiser son émotion, mais ne me parlez plus de vos soldats, je vous en ai répondu sur ma foi de gentilhomme.

— Et après tout, de quel droit voudrais-je vous conduire, reprit-elle. Entre nous soyez toujours le maître. Ne vous ai-je pas dit que je serais au désespoir de régner sur un esclave ?

— Monsieur le marquis, dit respectueuse-

ment le garde-chasse en interrompant cette conversation, les bleus resteront-ils donc longtemps ici ?

— Ils partiront aussitôt qu'ils se seront reposés, s'écria mademoiselle de Verneuil.

Le marquis lança des regards scrutateurs sur l'assemblée, y remarqua de l'agitation, quitta mademoiselle de Verneuil, et laissa madame du Gua venir le remplacer auprès d'elle. Cette femme apportait un masque riant et perfide que le sourire amer du jeune chef ne déconcerta point.

En ce moment Francine jeta un cri promptement étouffé. Mademoiselle de Verneuil vit avec étonnement sa fidèle campagnarde s'élancer vers la salle à manger et disparaître. Elle regarda madame du Gua, et sa surprise augmenta à l'aspect de la pâleur répandue sur le visage de son ennemie. Curieuse de pénétrer le secret de ce brusque départ, elle s'avança vers l'embrasure de la fenêtre où sa rivale la suivit afin de détruire les soupçons qu'une imprudence pouvait avoir éveillés. Mais madame du Gua sourit avec une indéfinissable malice, quand, après avoir toutes deux jeté un regard sur le paysage du lac, elles revinrent ensemble à la

cheminée, mademoiselle de Verneuil sans avoir rien aperçu qui justifiât la fuite de Francine; madame du Gua satisfaite d'être obéie.

Le lac au bord duquel Marche-à-terre avait comparu dans la cour à l'évocation mentale de cette femme, allait rejoindre le fossé d'enceinte qui protégeait les jardins, en décrivant de vaporeuses sinuosités, tantôt larges comme des étangs, tantôt resserrées comme les rivières artificielles d'un parc. Le rivage rapide et incliné que baignaient ces eaux claires, passait à vingt toises environ de la croisée. Francine s'était amusée à contempler, sur la surface des eaux, les lignes noires qu'y projetait la tête des mélèzes ou des vieux saules, et observait assez insouciamment l'uniformité de courbure qu'une brise légère imprimait à leurs branchages. Tout à coup elle crut apercevoir une de leurs figures remuer sur le miroir des eaux par quelques-uns de ces mouvemens irréguliers et spontanés qui trahissent la vie, et cette figure, toute vague qu'elle fût, semblait être celle d'un homme. Elle attribua d'abord sa vision aux imparfaites configurations que produisait la lumière de la lune, à travers les feuillages; mais bientôt, une autre tête se montra; puis d'autres apparurent

encore dans le lointain. Les petits arbustes de la berge se courbèrent et se relevèrent avec violence. Francine vit alors cette longue haie insensiblement agitée comme un de ces grands serpens indiens aux formes fabuleuses. Puis, çà et là, dans les genêts et les hautes épines, plusieurs points lumineux brillèrent et se déplacèrent. Alors elle redoubla d'attention, et bientôt elle crut reconnaître la première des figures noires qui allaient au sein de ce mouvant rivage. Quelqu'indistinctes que fussent les formes de cet homme, le battement de son cœur lui persuada qu'elle voyait en lui Marche-à-terre. Un geste l'éclaira. Impatiente de savoir si cette marche mystérieuse ne cachait pas quelque perfidie, elle s'élança vers la cour.

Arrivée au milieu de ce plateau de verdure, elle regarda tour à tour les deux corps de logis et les deux berges sans découvrir dans celle qui faisait face à l'aile inhabitée aucune trace du sourd mouvement dont elle s'était effrayée. Elle prêta une oreille attentive. Bientôt elle entendit un léger bruissement semblable à celui que peuvent produire les pas d'une bête fauve dans le silence des forêts. Elle tressaillit, mais ne trembla pas. Quoique jeune et innocente en-

core, la curiosité lui inspira promptement une ruse. Elle aperçut la calèche, courut s'y blottir, et ne leva sa tête qu'avec la précaution du lièvre aux oreilles duquel résonne le bruit d'une chasse lointaine. Elle vit Pille-miche qui sortit de l'écurie. Ce chouan était accompagné de deux paysans et tous trois portaient des bottes de paille. Ils les étalèrent de manière à former une longue litière, devant le corps de bâtiment inhabité parallèle à la berge bordée d'arbres nains, où les chouans marchaient avec un silence qui trahissait les apprêts de quelque horrible stratagème.

— Tu leur donnes de la paille comme s'ils devaient réellement dormir là. Assez, Pille-miche, assez, dit une voix rauque et sourde que Francine reconnut.

— N'y dormiront-ils pas, reprit Pille-miche en laissant échapper un gros rire bête. Mais ne crains-tu pas que le Gars ne se fâche, ajouta-t-il si bas que Francine n'entendit rien.

— Eh ben! il se fâchera, répondit à demi-voix Marche-à-terre; mais nous aurons tué les bleus, tout de même.

— Voilà, reprit-il, une voiture qu'il faut rentrer à nous deux.

Pille-miche tira la calèche par le timon, et Marche-à-terre la poussa par une des roues avec une telle prestesse que Francine se trouva dans la grange et sur le point d'y rester enfermée, avant d'avoir eu le temps de réfléchir à sa situation. Pille-miche sortit pour aider à amener la pièce de cidre que le marquis avait ordonné de distribuer aux soldats de l'escorte. Marche-à-terre passait le long de la calèche pour se retirer et fermer la porte, quand il se sentit arrêté par une main qui saisit les longs crins de sa peau de chèvre. Il reconnut des yeux dont la douceur exerçait sur lui la puissance du magnétisme, et demeura pendant un moment comme *charmé*.

Francine sauta vivement hors de la voiture, et lui dit de cette voix agressive qui va merveilleusement à une femme irritée : — Pierre, quelles nouvelles as-tu donc apportées sur le chemin à cette dame et à son fils? Que fait-on ici? Pourquoi te caches-tu? je veux tout savoir.

Ces mots donnèrent au visage du chouan une expression que Francine ne lui connaissait pas. Il amena son innocente maîtresse sur le seuil de la porte. Là, il la tourna vers

la lueur blanchissante de la lune, et lui répondit en la regardant avec des yeux terribles :

— Oui, par ma damnation! Francine, je te le dirai, mais quand tu m'auras juré sur ce chapelet. Et il tira un vieux chapelet de dessous sa peau de bique. — Sur cette relique que tu connais, reprit-il, de me répondre vérité à une seule demande.

Francine rougit en regardant ce chapelet qui, sans doute, était un gage de leur amour.

— C'est là-dessus, reprit le chouan tout ému, que tu as juré...

Il n'acheva pas. La paysanne appliqua sa main sur les lèvres de son sauvage amant pour lui imposer silence.

— Ai-je donc besoin de jurer?

Il la prit doucement par la main, la contempla pendant un instant, et reprit :

— La demoiselle que tu sers se nomme-t-elle réellement mademoiselle de Verneuil?

Francine demeura les bras pendans, les paupières baisées, la tête inclinée, pâle, interdite.

— C'est une cataud! reprit Marche-à-terre d'une voix terrible.

A ce mot, la jolie main lui couvrit encore

les lèvres, mais cette fois il se recula violemment. La petite Bretonne ne vit plus d'amant, mais bien une bête féroce dans toute l'horreur de sa nature. Les sourcils du chouan étaient violemment serrés, ses lèvres se contractèrent, et il montra les dents comme un chien qui défend son maître.

— Je t'ai laissée fleur et je te retrouve fumier. Ha, pourquoi t'ai-je abandonnée! Vous venez pour nous trahir, pour livrer le Gars.

Ces phrases furent plutôt des rugissemens que des paroles. Quoique Francine eût peur, à ce dernier reproche, elle osa contempler ce visage farouche, leva sur lui des yeux angéliques et répondit avec calme : — Je gage mon salut que cela est faux. Ce sont des idées de ta dame.

A son tour il baissa la tête; puis elle lui prit la main se tourna vers lui par un mouvement mignon, et lui dit : — Pierre, pourquoi sommes-nous dans toutça? Écoute, je ne sais pas comment toi tu peux y comprendre quelque chose, car je n'y entends rien! Mais souviens-toi que cette belle et noble demoiselle est une fille pieuse et ma bienfaitrice; elle est aussi la tienne, et nous vivons quasiment comme deux

sœurs. Il ne doit jamais lui arriver rien de mal, là où nous serons avec elle, de notre vivant du moins, Jure-le moi donc! Ici, je n'ai confiance qu'en toi.

— Je ne commande pas ici, répondit le chouan d'un ton chagrin.

Son visage devint sombre. Elle lui prit ses grosses oreilles pendantes, et les lui tordit doucement, comme si elle caressait un chat.

— Eh bien, promets-moi, reprit-elle en le voyant moins sévère, d'employer à la sûreté de notre bienfaitrice tout le pouvoir que tu as.

Il remua la tête comme s'il doutait du succès, et ce geste fit frémir la Bretonne. En ce moment critique, l'escorte était parvenue à la chaussée. Les pas des soldats et le bruit de leurs armes réveillèrent les échos de la cour et parurent mettre un terme à l'indécision de Marche-à-terre.

— Je la sauverai peut-être, dit-il à sa maîtresse, si tu peux la faire demeurer dans la maison. — Et, ajouta-t-il, quoi qu'il puisse arriver, restes-y avec elle et garde le silence le plus profond, sans quoi, rin.

— Je te le promets, répondit-elle dans son effroi.

— Eh bien? rentre. Rentre à l'instant et cache ta peur même à ta maîtresse.

— Oui.

Elle serra la main du chouan qui la regarda, d'un air paternel, courir avec la légèreté d'un oiseau vers le perron; puis il se coula dans sa haie, comme un acteur qui se sauve vers la coulisse au moment où se lève le rideau tragique.



CHAPITRE XIV.

— Sais-tu, Merle, que cet endroit-ci m'a l'air d'une véritable souricière, dit Gérard.

— Je le vois bien, répondit le capitaine soucieux.

Les deux officiers s'empressèrent de placer

des sentinelles pour s'assurer de la chaussée et du portail, puis ils jetèrent des regards de défiance sur les berges et les alentours du paysage.

— Bah! dit Merle, il faut nous livrer à cette baraque-là en toute confiance ou ne pas y entrer.

— Entrons, répondit Gérard.

Les soldats, rendus à la liberté par un mot de leur chef, se hâtèrent de déposer leurs fusils en faisceaux coniques et formèrent un petit front de bandière devant la litière de paille au milieu de laquelle figurait la pièce de cidre. Ils se divisèrent en groupes auxquels deux paysans commencèrent à distribuer du beurre et du pain de seigle.

Le marquis vint au-devant des deux officiers et les emmena au salon. Quand Merle eut monté le perron, et qu'il regarda les deux ailes où les vieux mélèzes étendaient leurs branches noires, il appela Beau-pied et La-clef-des-cœurs.

— Vous allez, à vous deux, faire une reconnaissance dans les jardins et fouiller les haies, entendez-vous? Puis, vous placerez une sentinelle devant votre front de bandière....

— Nous pouvons allumer notre feu avant de

nous mettre en chasse, mon capitaine? dit La-clef-des-cœurs.

Merle inclina la tête.

— Tu le vois bien, La-clef-des-cœurs, dit Beau-pied, le capitaine a tort de se fourrer dans ce guêpier. Si Hulot nous commandait, il ne se serait jamais acculé ici, nous sommes là comme dans une marmite.

— Es-tu bête, répondit La-clef-des cœurs, comment, toi, le roi des malins, tu ne devines pas que cette guérite est le château de l'aimable particulière auprès de laquelle siffle notre joyeux Merle, le plus fini des capitaines. Il l'épousera, cela est clair comme une baïonnette bien fourbie. Ça fera honneur à la demi-brigade, une femme comme ça.

— C'est vrai, reprit Beau-pied. Tu peux encore ajouter que voilà de bon cidre, mais je ne le bois pas avec plaisir devant ces chiennes de haies-là. Il me semble toujours voir dégringoler Larose et Vieux-Chapeau dans le fossé de la Pèlerine. Je me souviendrai toute ma vie de la queue de ce pauvre Larose, elle allait comme un marteau de grande porte.

— Beau-pied, mon ami, tu as trop d'*émagi-*

nation pour un soldat. Tu devrais faire des chansons à l'institut national.

— Si j'ai trop d'imagination, lui répliqua Beau-pied, tu n'en as guère, toi, et il te faudra du temps pour passer consul.

Le rire de la troupe mit fin à la discussion, car La-clef-des-cœurs ne trouva rien dans sa giberne pour riposter à son antagoniste.

— Viens-tu faire ta ronde ? Je vais prendre à droite, moi, lui dit Beau-pied.

— Eh bien ! je prendrai la gauche, répondit son camarade. Mais avant, minute ! je veux boire un verre de cidre, mon gosier s'est collé comme le taffetas gommé qui enveloppe le beau chapeau de Hulot.

Le côté gauche des jardins que La-clef-des-cœurs négligeait d'aller explorer immédiatement était par malheur la berge dangereuse où Francine avait observé un mouvement d'hommes.

En entrant dans le salon et en saluant la compagnie, Merle jeta un regard pénétrant sur les hommes qui la composaient. Le soupçon revint avec plus de force dans son ame, il alla tout à coup vers mademoiselle de Verneuil et lui dit à voix basse : — Je crois qu'il faut vous retirer promptement, nous ne sommes pas en sûreté ici.

Elle se mit à rire.

— Craindriez-vous quelque chose chez moi, demanda-t-elle. Vous êtes plus en sûreté ici, que vous ne le seriez à Mayenne.

Une femme répond toujours de son amant avec assurance. Merle, tout confus, vint rassurer Gérard. En ce moment la compagnie passa dans la salle à manger, malgré quelques phrases insignifiantes relatives à un convive assez important qui se faisait attendre.

Mademoiselle de Verneuil put, à la faveur du silence qui règne toujours au commencement des repas, donner quelque attention à cette réunion curieuse, dans les circonstances présentes et dont elle avait été en quelque sorte la cause par suite de cette ignorance que les femmes, accoutumées à se jouer de tout, portent dans les actions les plus critiques de la vie. Un fait la surprit soudain. Les deux officiers républicains dominaient cette assemblée par le caractère imposant de leurs physionomies. Leurs longs cheveux tirés des tempes et réunis dans une queue énorme derrière le cou, dessinaient sur leurs fronts ces lignes qui donnent tant de candeur et de noblesse à de jeunes têtes. Leurs uniformes bleus râpés, à paremens rouges usés,

tout, jusqu'à leurs épaulettes rejetées en arrière par les marches et qui accusaient, même chez les chefs, le manque de capotes, faisait ressortir ces deux militaires, des hommes au milieu desquels ils se trouvaient.

— Oh ! là est la nation, la liberté, se dit-elle. Puis, jetant un regard sur les royalistes :

— Et, là est un homme, un roi, des priviléges.

Elle ne put se refuser à admirer la figure de Merle, tant ce gai soldat répondait complètement aux idées qu'on peut avoir de ces troupiers français, qui savent siffler un air au milieu des balles et n'oublient pas de faire un lazzi sur le camarade qui tombe mal. Gérard imposait. Grave et plein de sang-froid, il paraissait avoir une de ces ames vraiment républicaines qui, à cette époque, se rencontrèrent en foule dans les armées françaises auxquels des dévouemens noblement obscurs imprimèrent une énergie jusqu'alors inconnue.

— Voilà un de mes hommes à grandes vues, se dit mademoiselle de Verneuil. Appuyés sur le présent qu'ils dominent, ils ruinent le passé au profit de l'avenir.

Cette pensée l'attrista parce qu'elle ne se

rapportait pas à son amant vers lequel elle se tourna pour se venger, par une autre admiration, de la république qu'elle haïssait déjà. En voyant le marquis entouré de ces hommes assez hardis, assez fanatiques, assez calculateurs de l'avenir, pour attaquer une république victorieuse dans l'espoir de relever une monarchie morte, une religion détruite, des princes errans et des privilèges expirés. — Celui-ci, se dit-elle, n'a pas moins de portée que l'autre ; car, accroupi sur des décombres, il veut faire du passé, l'avenir.

Alors son esprit nourri d'images hésitait entre les jeunes et les vieilles ruines. Sa conscience lui criait bien que l'un se battait pour un homme, l'autre pour un pays ; mais elle était déjà presque persuadée que le bonheur de ce pays dépendait du système défendu par son amant.

En entendant retentir dans le salon les pas d'un homme, le marquis se leva pour aller à sa rencontre. Il reconnut le convive attendu qui, surpris de la compagnie, voulut parler ; mais le Gars déroba aux républicains le signe qu'il lui fit pour l'engager à se taire et à prendre place au festin.

A mesure que les deux officiers républicains

analysaient les physionomies de leurs hôtes, les soupçons qu'ils avaient conçus d'abord renaissaient. Le vêtement ecclésiastique de l'abbé Gudin et la bizarrerie des costumes chouans éveillèrent leur prudence. Alors ils redoublèrent d'attention et découvrirent de plaisans contrastes entre les manières des convives et leurs discours. Autant le républicanisme manifesté par quelques-uns d'entre eux était exagéré, autant les façons de quelques autres étaient aristocratiques. Certains coups-d'œil surpris entre le marquis et ses hôtes, certains mots à double sens imprudemment prononcés, mais surtout la ceinture de barbe dont le cou de quelques convives était garni et qu'ils n'avaient pas bien dû cacher dans leurs cravates, finirent par apprendre aux deux officiers une vérité qui les frappa en même temps. Ils se révélèrent leurs communes pensées par un même regard, car madame du Gua les avait habilement séparés et ils en étaient réduits au langage de leurs yeux. Leur situation commandait d'agir avec adresse, car ils ne savaient s'ils étaient les maîtres du château, ou s'ils y avaient été attirés dans une embûche; si mademoiselle de Verneuil était dupe ou complice de cette inexplicable

aventure ; mais un événement imprévu précipita la crise, avant qu'ils pussent en connaître toute la gravité.

Le nouveau convive était un de ces hommes carrés de base comme de hauteur, dont le teint est fortement coloré, qui se penchent en arrière quand ils marchent, semblent déplacer beaucoup d'air autour d'eux, et croient qu'il faut à tout le monde plus d'un regard pour les voir. Malgré sa noblesse, il avait pris la vie comme une plaisanterie dont on doit tirer le meilleur parti possible ; et tout en s'agenouillant devant lui-même, il était bon, poli et spirituel à la manière de ces gentilshommes qui, après avoir fini leur éducation à la cour, reviennent dans leurs terres, et ne veulent jamais supposer qu'ils ont pu, au bout de vingt ans, s'y rouiller. Ils manquent de tact avec un aplomb imperturbable, disent spirituellement une sottise, se défient du bien avec beaucoup d'adresse, et prennent d'incroyables peines pour donner dans un piège.

Lorsque par un jeu de fourchette qui annonçait un grand mangeur, il eut regagné le temps perdu, il leva les yeux sur la compagnie. Son étonnement redoubla en voyant les deux officiers, et il interrogea d'un regard madame du

Gua qui, pour toute réponse, lui montra mademoiselle de Verneuil. En apercevant la sirène dont la beauté commençait à imposer silence aux sentimens d'abord excités par madame du Gua dans l'ame des convives, le gros inconnu laissa échapper un de ces sourires impertinens et moqueurs qui semblent contenir toute une histoire graveleuse. Il se pencha à l'oreille de son voisin auquel il dit deux ou trois mots, et ces mots, qui restèrent un secret pour les officiers et pour mademoiselle de Verneuil, allèrent, d'oreille en oreille, de bouche en bouche, jusqu'au cœur de celui qu'ils devaient frapper à mort.

Les chefs des Vendéens et des chouans tournèrent leurs regards sur le marquis de Montauran avec une curiosité cruelle. Les yeux de madame du Gua allèrent du marquis à mademoiselle de Verneuil étonnée, en lançant des éclairs de joie. Les officiers inquiets se consultèrent en attendant le résultat de cette scène bizarre. Puis, en un moment, les fourchettes demeurèrent inactives dans toutes les mains, le silence régna dans la salle, et tous les regards se concentrèrent sur le Gars. Une effroyable rage éclata sur ce visage colère et sanguin qui prit

une teinte de cire. Le jeune chef se tourna vers le convive d'où ce serpenteau était parti, et d'une voix qui sembla couverte d'un crêpe : — Mort de mon ame, comte, cela est-il vrai ? demanda-t-il.

— Sur mon honneur, répondit le comte en s'inclinant avec gravité.

Le marquis baissa les yeux un moment, et il les releva bientôt pour les reporter sur mademoiselle de Verneuil, qui, attentive à ce débat recueillit ce regard plein de mort.

— Je donnerais ma vie, dit-il à voix basse, pour me venger sur l'heure.

Madame du Gua comprit cette phrase au mouvement seul des lèvres, et sourit au jeune homme, comme on sourit à un ami dont on va dissiper le désespoir. Le mépris général pour mademoiselle de Verneuil, peint sur toutes les figures, mit le comble à l'indignation des deux républicains qui se levèrent brusquement.

— Que désirez-vous, citoyens, demanda madame du Gua.

— Nos épées, *citoyenne*, répondit ironiquement Gérard.

— Vous n'en avez pas besoin à table, dit le marquis froidement.

— Non, mais nous allons jouer à un jeu que vous connaissez, répondit Gérard en reparaissant. Nous nous verrons ici d'un peu plus près qu'à la Pèlerine.

L'assemblée resta stupéfaite. En ce moment une horrible décharge se fit entendre. Les deux officiers suivis du marquis s'élancèrent sur le perron. Là, ils virent une centaine de chouans qui ajustaient quelques soldats que leur première décharge n'avait pas atteints, et qui tiraient sur eux comme sur des lièvres. Ces bretons sortaient de la rive où Marche-à-terre les avait postés au péril de leur vie, car, dans cette évolution et après les derniers coups de fusil, on entendit, à travers les cris des mourans, quelques chouans tombant dans les eaux où ils roulèrent comme des pierres dans un gouffre.

Pille-miche visait Gérard, Marche-à-terre tenait Merle en respect.

— Capitaine, dit froidement le marquis à Merle, *voyez-vous, les hommes sont comme les nèfles, ils mûrissent sur la paille.*

Et par un geste de main, il montra l'escorte entière des bleus couchée sur la litière ensanglantée, où les chouans achevaient les vivans,

et dépouillaient les morts avec une incroyable célérité.

— J'avais bien raison de vous dire que vos soldats n'iraient pas jusqu'à la Pèlerine, ajouta le marquis. Je crois aussi que votre tête sera pleine de plomb avant la mienne, qu'en dites-vous !

M. de Montauran éprouvait un horrible besoin de satisfaire sa rage. Son ironie envers le vaincu, la férocité, la perfidie même de cette exécution militaire qu'il n'avait pas ordonnée, mais qu'il avouait alors, répondaient aux vœux secrets de son cœur. Dans sa fureur, il aurait voulut anéantir la France. Les bleus égorgés, les deux officiers vivans, tous innocens du crime dont il demandait vengeance, étaient entre ses mains, comme les cartes que dévore un joueur au désespoir.

— J'aime mieux périr ainsi que de triompher comme vous, dit Gérard.

— Puis, en voyant ses soldats nus et sanglans, il s'écria : — Les avoir assassinés lâchement, froidement !

— Comme le fut Louis XVI, Monsieur, répondit vivement le marquis.

— Monsieur, répliqua Gérard avec hauteur,

il existe dans le procès d'un roi des mystères que vous ne comprendrez jamais.

— Accuser le roi! s'écria le marquis hors de lui.

— Combattre la France! répondit Gérard d'un ton de mépris.

— Niaiserie, dit le marquis.

— Parricide! reprit le républicain.

— Régicide!

— Eh bien! vas-tu prendre le moment de ta mort pour te disputer, s'écria gaiement Merle.

— C'est vrai, dit froidement Gérard, et se retournant vers le marquis : — Monsieur, si votre intention est de nous donner la mort, reprit-il, faites-nous au moins la grâce de nous fusiller sur-le-champ.

— Te voilà bien! reprit le capitaine, toujours pressé d'en finir. Mais, mon ami, quand on va loin et qu'on ne pourra pas déjeuner le lendemain, on soupe.

Gérard s'élança fièrement et sans mot dire vers la muraille. Pille-miche l'ajusta en regardant le marquis immobile, prit le silence de son chef pour un ordre, et tua le lieutenant qui tomba comme un arbre. Marche-à-terre

courut partager cette nouvelle dépouille avec Pille-miche ; et, comme deux corbeaux, ils eurent un débat et grognèrent sur le cadavre encore chaud.

— Si vous voulez achever de souper, capitaine, vous êtes libre de venir avec moi, dit le marquis à Merle, qu'il avait l'intention de garder pour faire des échanges.

Le capitaine rentra machinalement avec le marquis, en disant à voix basse, comme s'il s'adressait un reproche : — C'est cette diablesse de fille, qui est cause de ça. Que dira Hulot!

— Cette fille, s'écria le marquis d'un ton sourd. C'est donc bien décidément une fille!

Le capitaine semblait avoir tué M. de Montauran qui le suivit tout pâle, défait, morne et d'un pas chancelant.

Il s'était passé dans la salle à manger une autre scène à laquelle l'absence du marquis laissa prendre un caractère tellement sinistre, que mademoiselle de Verneuil, se trouvant sans son protecteur, put croire à l'arrêt de mort écrit dans les yeux de sa rivale.

Au bruit de la décharge, tous les convives s'étaient levés, moins madame du Gua.

— Rasseyez-vous, dit-elle, ce n'est rien, nos gens tuent les bleus.

Lorsqu'elle vit le marquis dehors, elle se leva.

— Mademoiselle que voici, s'écria-t-elle avec le calme d'une sourde rage, venait nous enlever le Gars! Elle venait essayer de le livrer à la République.

— Depuis ce matin je l'aurais pu livrer vingt fois; et peut-être, lui ai-je sauvé la vie, répliqua mademoiselle de Verneuil.

Alors madame du Gua s'élança sur sa rivale avec la rapidité de l'éclair. Elle brisa, dans son aveugle emportement, les faibles brandebourgs du spencer de la jeune fille, surprise par cette soudaine irruption; viola d'une main brutale l'asile sacré où la lettre était cachée; déchira l'étoffe, les broderies, le corset, la chemise; puis elle profita de cette recherche pour assouvir sa jalousie, et frappa avec tant d'adresse et de fureur la gorge palpitante de sa rivale, qu'elle y laissa les traces sanglantes de ses ongles, en éprouvant un sombre plaisir à lui faire subir une si odieuse prostitution.

Dans la faible lutte que mademoiselle de Verneuil opposa à cette femme furieuse, sa ca-

pote dénouée tomba, ses cheveux rompirent leurs liens et s'échappèrent en boucles ondoyantes; son visage rayonna de pudeur; puis deux larmes tracèrent un chemin humide et brûlant le long de ses joues et rendirent le feu de ses yeux plus vif; enfin, le tressaillement de la honte la livra toute frémissante aux regards des convives. Des juges même endurcis auraient cru à son innocence en voyant sa douleur.

La haine calcule si mal, que madame du Gua ne s'aperçut pas qu'elle n'était écoutée de personne pendant que, triomphante, elle s'écriait : — Voyez, messieurs, ai-je donc calomnié cette horrible créature?

— Pas si horrible, dit à voix basse le gros convive, auteur du désastre. J'aime prodigieusement ces horreurs-là, moi.

— Voici, reprit la cruelle Vendéenne, un ordre signé Laplace, contresigné Dubois-Crancé, et Fouché.

A ces noms, quelques personnes levèrent la tête.

— Et en voici la teneur, dit en continuant madame du Gua.

« *Les citoyens commandans militaires de tout grade, administrateurs de district, les procureurs-*

syndics, etc. des départemens insurgés et particulièrement ceux des localités où se trouvera le ci-devant marquis de Montauran, chef de brigands et surnommé le Gars, devront prêter secours et assistance à la citoyenne Marie de Verneuil et se conformer aux ordres qu'elle pourra leur donner, chacun en ce qui le concerne, etc. »

— Une fille d'Opéra prendre un nom illustre pour le souiller de cette infamie! ajouta-t-elle.

Un mouvement de surprise se manifesta dans l'assemblée.

— La partie n'est pas égale si la république emploie d'aussi jolies femmes contre nous, dit gaîment le chevalier de Renty.

— Surtout des filles qui ne mettent rien au jeu, répliqua madame du Gua.

— Rien ? dit le garde-chasse. Mademoiselle a cependant un domaine qui doit lui rapporter de bien grosses rentes!

— La république aime donc bien à rire, pour nous envoyer des filles de joie en ambassade! s'écria l'abbé Gudin.

— Mais mademoiselle recherche malheureusement des plaisirs qui tuent, reprit madame du

Gua avec une horrible expression qui indiquait le terme de ces plaisanteries.

— Comment donc vivez-vous encore, madame, dit la victime en se relevant après avoir réparé le désordre de sa toilette.

Cette sanglante épigramme imprima une sorte de respect pour une si fière victime et imposa silence à l'assemblée. Madame du Gua vit errer sur les lèvres des chouans des sourires dont l'ironie la mit en fureur.

— Pille-miche, dit-elle en se tournant vers la porte où elle n'aperçut pas, tant elle était éblouie par la colère, le marquis et le capitaine immobiles spectateurs de cette scène, Pille-miche, emporte-la.

Elle lui désigna du doigt mademoiselle de Verneuil.

— C'est ma part du butin, je te la donne, fais-en tout ce que tu voudras.

A ce mot *tout* prononcé par cette femme, l'assemblée entière frissonna.

Les têtes hideuses de Marche-à-terre et de Pille-miche qui se montraient derrière le marquis achevaient le tableau. Le supplice apparaissait dans toute son horreur.

Francine debout, les mains jointes, les yeux

pleins de larmes, restait comme frappée de la foudre. Mademoiselle de Verneuil recouvra dans son danger toute sa présence d'esprit; elle jeta sur l'assemblée un regard de mépris, ressaisit la lettre que tenait madame du Gua, leva la tête, et l'œil sec mais fulgurant, elle s'élança vers la porte où l'épée de Merle était restée. Là elle rencontra le marquis froid et immobile comme une statue. Rien ne plaidait pour elle sur ce visage dont tous les traits étaient fixes et fermes. Alors elle fut blessée dans son cœur, et la vie lui devint odieuse. L'homme qui lui avait témoigné tant d'amour, avait donc entendu les plaisanteries dont elle venait d'être accablée, et restait le témoin glacé de la prostitution qu'elle venait d'endurer, lorsque les beautés qu'une femme réserve à l'amour essuyaient tous les regards! Peut-être lui aurait-elle pardonné ses sentimens de mépris, mais elle s'indigna d'avoir été vue par lui dans une infame situation. Elle lui lança un regard stupide et pleine de haine, car elle sentait naître dans son cœur d'effroyables désirs de vengeance, mais elle voyait la mort derrière elle, et son impuissance l'étouffa. Il s'éleva dans sa tête comme un tourbillon de folie; son sang bouillonnant lui fit

voir le monde comme un incendie; alors au lieu de se tuer, elle saisit l'épée, la brandit sur le marquis, la lui enfonça jusqu'à la garde ; mais l'épée ayant glissé entre le bras et le flanc, le Gars l'arrêta par le poignet, et l'entraîna hors de la salle, aidé par Pille-Miche qui se jeta sur cette créature furieuse au moment où elle essaya de tuer le marquis.

A ce spectacle Francine jeta des cris perçans.

— Pierre! Pierre! Pierre! s'écria-t-elle avec des accens lamentables.

Et, tout en criant, elle suivit sa maîtresse.

Le marquis laissa le capitaine et l'assemblée stupéfaits, et sortit en fermant la porte de la salle. Quand il arriva sur le perron, il tenait encore le poignet de cette femme et le serrait par un mouvement convulsif, tandis que les doigts nerveux de Pille-miche lui brisaient presque le bras; mais elle ne sentait que la main brûlante du jeune chef qu'elle regarda froidement.

— Monsieur, vous me faites mal !.

Pour toute réponse, il la contempla pendant un moment.

— Avez-vous donc quelque chose à venger

bassement comme cette femme a fait? dit-elle; puis, apercevant les cadavres étendus sur la paille, elle s'écria en frissonnant: — La foi d'un gentilhomme! ah! ah! ah!..

Après ce rire qui fut affreux, elle ajouta: — Quelle belle journée!

— Oui belle, répéta-t-il, mais sans lendemain.

Il abandonna la main de mademoiselle de Verneuil, après avoir contemplé d'un dernier, d'un long regard cette ravissante créature à laquelle il lui était presque impossible de renoncer. Alors, aucun de ces deux esprits altiers ne voulut fléchir. Le marquis attendait peut-être une larme. Les yeux de la jeune fille restèrent secs et fiers. Il se retourna vivement, laissant à Pille-miche sa victime.

— Je mourrai donc sans regret, dit-elle.

Pille-miche embarrassé d'une si belle proie, l'entraîna avec une douceur, mêlée de respect et d'ironie.

Le marquis poussa un soupir, rentra dans la salle, et offrit à ses hôtes un visage semblable à celui d'un mort dont aucune main charitable n'aurait fermé les yeux.

CHAPITRE XV.

La présence du capitaine Merle était inexplicable pour les acteurs de cette tragédie ; aussi, tous le contemplèrent-ils avec surprise en s'interrogeant du regard.

Merle s'aperçut de l'étonnement des chouans

et sans sortir de son caractère, leur dit en souriant tristement : — Je ne crois pas, Messieurs, que vous refusiez un verre de vin à un homme qui va faire une longue route.

Ce fut au moment où l'assemblée était calmée par ces paroles prononcées avec une étourderie française, qui devait plaire aux Vendéens, que M. de Montauran reparut, et sa figure pâle, son regard fixe glaça tous les convives.

— Vous allez voir, dit le capitaine, que la mort va mettre les vivans en train.

— Ha, dit le marquis en laissant échapper le geste d'un homme qui s'éveille, vous voilà, mon conseil de guerre !

Et il lui tendit une bouteille de vin de Grave, comme pour lui verser à boire.

— Oh ! merci, citoyen marquis, je pourrais m'étourdir, voyez-vous.

A cette saillie, madame du Gua dit aux convives en souriant : — Allons, épargnons-lui le dessert.

— Vous êtes bien cruelle dans vos vengeances, Madame, répondit le capitaine. Vous oubliez mon ami assassiné, qui m'attend, et je ne manque pas à mes rendez-vous.

— Capitaine, dit alors le marquis, en lui je-

tant son gant, vous êtes libre ! Tenez, voilà un passe-port. Les Chasseurs du Roi savent qu'on ne doit pas tuer tout le gibier.

— Va pour la vie répondit Merle, mais vous avez tort; car je vous réponds de jouer serré avec vous, et je ne vous ferai pas de grâce. Vous pouvez être très-habile, mais vous ne valez pas Gérard. Quoique votre tête ne me paiera jamais la sienne, il me la faudra, et je l'aurai.

— Il était donc bien pressé, reprit le marquis.

— Adieu ! dit le capitaine. Je pouvais trinquer avec mes bourreaux ; mais je ne reste pas avec les assassins de mon ami.

Et il disparut en laissant les convives étonnés.

— Hé bien ! Messieurs, que dites-vous des échevins, des chirurgiens et des avocats qui dirigent la république, demanda froidement le Gars.

— Par la mort-dieu, marquis, répondit le comte de Bauvan, ils sont en tout cas bien mal élevés. Celui-ci nous a fait, je crois, une impertinence.

La brusque retraite du capitaine avait un secret motif. La créature si dédaignée, si humiliée, et qui succombait peut-être en ce moment,

lui avait offert dans cette scène des beautés si difficiles à oublier qu'il se disait en sortant :— Si c'est une fille, ce n'est pas une fille ordinaire et je la prendrais certes bien pour femme...

Il désespérait si peu de la sauver des mains de ces sauvages, que sa première pensée, en ayant la vie sauve, avait été de la prendre désormais sous sa protection. Malheureusement en arrivant sur le perron, le capitaine trouva la cour déserte. Il jeta les yeux autour de lui, écouta le silence et n'entendit rien que les rires bruyans et lointains des chouans qui buvaient dans les jardins, en partageant leur butin. Il se hasarda à tourner l'aile fatale devant laquelle ces soldats avaient été fusillés ; et, de ce coin, à la faible lueur de quelques chandelles, il distingua les différens groupes que formaient les Chasseurs du Roi. Ni Pille-miche, ni Marche-à-terre, ni la jeune fille ne s'y trouvaient; mais en ce moment, il se sentit doucement tiré par le pan de son uniforme, se retourna et vit Francine à genoux.

— Où est-elle? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, Pierre m'a chassée en m'ordonnant de ne pas bouger.

— Par où sont-ils allés?

—Par là, répondit-elle en montrant la chaussée.

Le capitaine et Francine aperçurent alors dans cette direction quelques ombres projetées sur les eaux du lac par la lumière de la lune, et reconnurent des formes féminines dont la finesse quoique indistincte leur fit battre le cœur.

— Oh ! c'est elle, dit la Bretonne.

Mademoiselle de Verneuil paraissait être debout, et résignée au milieu de quelques figures dont les mouvemens accusaient un débat.

— Ils sont plusieurs, s'écria le capitaine. C'est égal, marchons !

— Vous allez vous faire tuer inutilement, dit Francine.

— Je l'ai déjà été une fois aujourd'hui, répondit-il gaiement.

Et tous deux s'acheminèrent vers le portail sombre derrière lequel la scène se passait. Au milieu de la route, Francine s'arrêta.

— Non, je n'irai pas plus loin ! s'écria-t-elle doucement, Pierre m'a dit de ne pas m'en mêler ; je le connais, nous allons tout gâter. Faites ce que vous voudrez, monsieur l'officier, mais éloignez-vous. Si Pierre vous voyait auprès de moi, il vous tuerait.

En ce moment, Pille-Miche se montra hors du portail, appela le postillon resté dans l'écurie, aperçut le capitaine et s'écria en dirigeant son fusil sur lui : — Sainte Vierge d'Auray, le recteur d'Antrain avait bien raison de nous dire que les bleus signent des pactes avec le diable ! Attends, attends, je m'en vais te faire ressusciter, moi !

— Hé ! j'ai la vie sauve, lui cria Merle en se voyant menacé. Voici le gant de ton chef.

— Oui, voilà bien les esprits, reprit le chouan. Je ne te la donne pas, moi, la vie, *Ave Maria !*

Il tira. Le coup de feu atteignit à la tête le capitaine qui tomba. Quand Francine s'approcha de lui, elle lui entendit murmurer quelques paroles.

— J'aime encore mieux rester avec eux que de revenir sans eux, dit-il.

Le chouan s'élança sur lui pour le dépouiller en disant : — Il y a cela de bon chez ces revenans, qu'ils ressuscitent avec leurs habits.

En voyant dans la main du capitaine qui avait fait le geste de montrer le gant du Gars, cette sauve-garde sacrée, il resta stupéfait.

— Je ne voudrais pas être dans la peau du

fils de ma mère, s'écria-t-il. Puis il disparut avec la rapidité d'un oiseau.

Pour comprendre cette rencontre si fatale au capitaine, il est nécessaire de suivre mademoiselle de Verneuil quand le marquis, en proie au désespoir et à la rage, l'eut quittée en l'abandonnant à Pille-miche. Francine avait saisi, par un mouvement convulsif, le bras de Marche-à-terre, et réclamé, les yeux pleins de larmes, la promesse qu'il lui avait faite.

A quelques pas d'eux, Pille-miche entraînait sa victime comme s'il eût tiré après lui quelque fardeau grossier. Marie, les cheveux épars, la tête penchée, tourna les yeux vers le lac; mais retenue par un poignet d'acier, elle était forcée de suivre lentement le chouan. Il se retourna plusieurs fois pour la regarder ou pour lui faire hâter sa marche, et chaque fois une pensée joviale dessina sur sa figure un épouvantable sourire.

— Est-elle godaine! s'écria-t-il avec une grossière emphase.

En entendant ces mots, Francine recouvrit la parole.

— Pierre?

— Hé bien!

— Il va donc la tuer.

— Pas tout de suite, répondit Marche-à-terre.

— Mais elle ne se laissera pas faire, et je mourrai si elle meurt.

— Tu l'aimes trop, qu'elle meure! dit Marche-à-terre.

— Si nous sommes riches et heureux c'est à elle que nous le devons, mais qu'importe, n'as-tu pas promis de la sauver de tout malheur.

— Je vais essayer, mais reste-là, ne bouge pas.

Sur-le-champ le bras de Marche-à-terre resta libre, et Francine, en proie à la plus horrible inquiétude, erra dans la cour.

Marche-à-terre rejoignit son camarade, au moment où ce dernier, après être entré dans la grange, avait contraint sa victime à monter en voiture. Pille-miche réclama le secours de son compagnon pour sortir la calèche.

— Que veux-tu faire de tout cela? lui demanda Marche-à-terre.

— Ben! la grande m'a donné la femme, et tout ce qui est à elle est à *mé*.

— Bon pour la voiture, tu en feras des sous; mais la femme! elle te sautera au visage comme un chat.

Pille-miche partit d'un éclat de rire bruyant

et répondit : Quien, je l'emporte *itou chez mé*, je l'attacherai.

— Hé *ben*, attelons les chevaux, dit Marche-à-terre.

Un moment après, Marche-à-terre qui avait laissé son camarade garder sa proie, mena la calèche hors du portail, sur la chaussée, et Pille-miche monta près de mademoiselle de Verneuil, sans s'apercevoir qu'elle prenait son élan pour se précipiter dans l'étang.

— Ho ! Pille-miche !

— Quoi ?

— Je t'achète tout ton butin.

— Gausses-tu ? demanda le chouan en tirant sa prisonnière par les jupons.

— Laisse-là moi voir, je te dirai un prix.

L'infortunée fut contrainte de descendre et demeura entre les deux chouans qui la tenaient chacun par une main, en la contemplant comme les deux vieillards durent regarder Susanne dans son bain.

— Veux-tu, dit Marche-à-terre en poussant un soupir, veux-tu cent livres de bonne rente et la maison de Thomas à Ernée ?

— *Ben* vrai.

— Tope, lui dit Marche-à-terre en lui tendant la main.

— Oh ! je tope, il y a de quoi avoir des bretonnes avec ça ! Mais la voiture, à qui qué sera, reprit Pille-miche en se ravisant.

— A moi, s'écria Marche-à-terre d'un son de voix terrible qui annonça l'espèce de supériorité que son caractère féroce lui donnait sur tous ses compagnons.

— Mais s'il y avait de l'or dans la voiture ?

— N'as-tu pas topé ?

— Oui, j'ai topé.

— Eh bien ! va chercher le postillon qui est garotté dans l'écurie.

— Mais s'il y avait de l'or dans...

— Y en a-t-il, demanda brutalement Marche-à-terre à Marie en lui secouant le bras.

— J'ai une centaine d'écus, répondit mademoiselle de Verneuil.

A ces mots les deux chouans se regardèrent.

— Eh, mon bon ami, dit Pille-miche à l'oreille de Marche-à-terre, *boutons-la* dans l'étang avec une pierre au cou, partageons les cent écus et ne nous brouillons pas pour une bleue.

— Je te donne les cent écus dans ma part de la rançon de d'Orgemont, s'écria Marche-à-

terre en étouffant un grognement causé par ce sacrifice.

Pille-miche poussa une espèce de cri rauque, et alla chercher le postillon. Sa joie porta malheur au capitaine qu'il rencontra. En entendant le coup de feu, Marche-à-terre s'élança vivement à l'endroit où Francine, encore épouvantée, priait à genoux, les mains jointes auprès du pauvre capitaine, tant le spectacle d'un meurtre l'avait vivement frappée.

— Va à ta maîtresse, lui dit brusquement le chouan, elle est sauvée, mais nous sommes ruinés.

Il courut chercher lui-même le postillon, revint avec la rapidité de l'éclair, et, en passant de nouveau devant le corps de Merle, il aperçut le gant du Gars qu'une main morte serrait convulsivement encore.

— Oh! oh! s'écria-t-il, Pille-miche a fait là un beau coup! Il n'est pas sûr de vivre de ses rentes.

Il arracha le gant et dit à mademoiselle de Verneuil qui était déjà placée dans la calèche avec Francine: — Tenez, prenez ce gant. Si dans la route nos hommes vous attaquaient, criez: — He! le Gars! Montrez ce passeport-là, et il ne vous arrivera rien.

— Francine, dit-il en se tournant vers elle et lui saisissant fortement la main, nous sommes quittes avec cette femme-là ; viens avec moi et que le diable l'emporte.

— Tu veux que je l'abandonne en ce moment, répondit Francine d'une voix douloureuse.

Marche-à-terre se gratta l'oreille et le front ; puis, il leva la tête, et fit voir des yeux armés d'une expression féroce : — C'est juste, dit-il. Je te laisse à elle huit jours ; si passé ce terme, tu ne viens pas avec moi...

Il n'acheva pas, mais il donna un violent coup du plat de sa main sur l'embouchure de sa carabine ; et, après avoir fait le geste d'ajuster sa maîtresse, il s'échappa sans vouloir entendre de réponse.

Aussitôt que le chouan fut parti, une voix qui semblait sortir de l'étang cria sourdement : — Madame, madame.

Le postillon et les deux femmes tressaillirent d'horreur, car quelques cadavres avaient flotté jusque-là. Un soldat caché derrière un arbre se montra, c'était Beau-pied.

— Laissez-moi monter sur la giberne de votre fourgon, ou je suis un homme mort. Le damné verre de cidre que La-clef-des-cœurs a

voulu boire, a coûté plus d'une pinte de sang ! S'il m'avait imité et fait sa ronde, les pauvres camarades ne seraient pas là comme des galiotes.

Il poussa un soupir et monta derrière la calèche.

Pendant que ces événemens se passaient au-dehors, les chefs envoyés de la Vendée et ceux des chouans délibéraient, le verre à la main, sous la présidence du marquis de Montauran. De fréquentes libations de vin de Bordeaux animaient cette discussion, qui devint importante et grave à la fin du repas. Au dessert, au moment où la ligne commune des opérations militaires était décidée, les royalistes portèrent une santé aux Bourbons. Là, le coup de feu de Pille-miche retentit comme un écho de la guerre désastreuse dont ces gais et ces nobles conspirateurs menaçaient leur patrie.

Madame du Gua tressaillit ; et, au mouvement de joie qui lui échappa, les convives se regardèrent en silence. Le marquis se leva de table et sortit.

—Il l'aimait pourtant, dit ironiquement madame du Gua. Allez donc lui tenir compagnie, monsieur de Châtillon. Il sera ennuyeux comme les mouches, si on lui laisse broyer du noir.

Elle alla à la fenêtre qui donnait sur la cour,

et put distinguer, aux derniers rayons de la lune qui se couchait, la calèche gravissant l'avenue de pommiers avec une célérité incroyable. Le voile de mademoiselle de Verneuil, emporté par le vent, flottait hors de la calèche. A cet aspect, madame Du Gua furieuse quitta l'assemblée.

Le marquis, appuyé sur le perron et plongé dans une sombre méditation, contemplait cent cinquante chouans environ qui, après avoir procédé dans les jardins au partage du butin, étaient revenus achever la pièce de cidre et le pain promis aux républicains tués. Ces soldats de nouvelle espèce et sur lesquels se fondaient les espérances de la monarchie, buvaient par groupes; tandis que, sur la berge qui faisait face au perron, sept ou huit d'entre eux s'amusaient à lancer dans les eaux les cadavres des bleus auxquels ils attachaient des pierres. Ce spectacle, joint aux différens tableaux que présentaient les bizarres costumes et les sauvages expressions de ces gars insoucians et barbares, était si extraordinaire et si nouveau pour M. de Chatillon, auquel les troupes vendéennes avaient offert quelque chose de noble et de régulier, qu'il saisit cette occasion pour dire au marquis de Montauran : — Qu'espérez-vous pouvoir faire avec de semblables bêtes?

— Pas grand'chose, n'est-ce pas, répondit le Gars.

— Sauront-ils jamais manœuvrer en présence de républicains ?

— Jamais.

— Tiendront-ils devant le feu des canons ?

— Jamais.

— Pourront-ils seulement comprendre et exécuter vos ordres ?

— Jamais.

— A quoi donc vous seront-ils bons ?

— A plonger mon épée dans le ventre de la République, reprit le Marquis d'une voix tonnante, à me donner Fougères en trois jours et toute la Bretagne en dix ! Allez, monsieur, dit-il d'une voix plus douce, partez pour la Vendée ; que d'Autichamp, Suzannet, l'abbé Bernier marchent seulement aussi rapidement que moi ; qu'ils ne traitent pas avec le premier consul, comme on me le fait craindre (là il serra fortement la main du jeune Vendéen), nous serons alors dans vingt jours, à trente lieues de Paris.

— Mais la république envoie contre nous soixante mille hommes et le général Brune.

— Soixante mille hommes ! vraiment ? reprit le marquis avec un rire moqueur. Quant au général Brune, il ne viendra pas ! Bonaparte l'a di-

rigé contre les Anglais en Hollande, et le général Hédouville, l'ami de notre ami Barras, le remplace ici. Me comprenez-vous?

En l'entendant parler ainsi, M. de Châtillon regarda le marquis de Montauran d'un air fin et spirituel qui semblait lui reprocher de ne pas comprendre lui-même le sens des paroles mystérieuses qui lui étaient adressées. Ils s'entendirent alors parfaitement, mais le jeune chef répondit avec un indéfinissable sourire aux pensées qu'ils exprimèrent des yeux : — Monsieur de Châtillon, ma devise est, *Persévérer jusqu'à la mort*.

— Vous êtes jeune, marquis; écoutez-moi, vos biens n'ont pas tous été vendus....

— Ah! concevez-vous le dévouement sans sacrifice.

— Connaissez-vous bien le Roi ?

— Oui!

— Je vous admire.

Ils se séparèrent, le Vendéen convaincu de la nécessité d'une prompte soumission, le marquis pour combattre avec acharnement et forcer les Vendéens par les triomphes qu'il rêvait à persister dans leur entreprise.

FIN DU PREMIER VOLUME.

